

CORRESPONDANCE

ENTRE

FREDERIC II,

ROI DE PRUSSE

ET LE

MARQUIS D'ARGENS,

AVEC

LES EPITRES DU ROI AU MARQUIS.

TOM. II.

SE TROUVE { A KOENIGSBERG, CHEZ FREDERIC NICOLOVIUS.
A PARIS, CHEZ J. J. FUCHS.

1798.

CORRESPONDANCE

ENTRE

FRÉDÉRIC II

ROI DE PRUSSE

ET LE

MARQUIS D'ARGENT

AVEC

LES ÉCRIVAINS DU ROI AU MARQUIS

TOM. II

PAR M. DE LAUNAY

ET M. DE LAUNAY

1798

SIRE,

J'apprends par toutes les nouvelles publiques que V. M. est arrivée heureusement en Silésie & qu'à son approche ses ennemis se sont retirés vers la Bohême. Je ne doute pas que vous ne fassiez une campagne heureuse & digne d'un héros tel que vous, dont la Fortune rougiroit de ne pas couronner à la fin la constance & la valeur.

Les gazettes avoient dit que Voltaire avoit obtenu la liberté de retourner à Paris, mais cela ne s'est point confirmé. Si cette nouvelle avoit été vraie, ce rappel auroit été occasionné par un bien mauvais livre. J'aimerois mieux être exilé jusques à la fin de ma vie, que d'avoir seulement l'idée d'en faire un pareil.

Je travaille à la traduction de Plutarque, & j'espère que j'en aurai fait une bonne partie avant le commencement de l'année prochaine. Je vous ai toujours présent devant les yeux, & je me dis sans cesse à moi-même en travaillant: *prends garde à toi, & songe à ce que dira le Roi.*

Je pars demain pour la campagne. V. M. me fera toujours la grâce d'adresser à Berlin les lettres dont elle voudra m'honorer, & Mr

Jordan, maître des postes, me les fera remettre exactement.

J'espère que V. M. jouit d'une bonne santé. L'exercice & l'occupation dissiperont les humeurs causées par la vie sédentaire de cet hiver. Je suis bien résolu de suivre le conseil que me donne V. M. à ce sujet; car je m'apperçois que j'ai plus ou moins de mal à l'estomac, selon le plus ou le moins d'exercice que je fais. N'allez pourtant pas me proposer une compagnie dans un bataillon franc, à moins que vous ne fassiez un concordat avec vos ennemis, par lequel on ne se battra qu'à onze heures du matin.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 16 Mai 1761.

135.

Je vous vois avec plaisir à la campagne, mon cher Marquis; si vous y prenez quelque exercice, cela contribuera à votre santé & vous y serez plus tranquille qu'à Berlin. Je vous rends grâces de ce que vous n'oubliez pas la version de Plutarque dont je vous avois prié de vous charger; c'est un service important que vous rendez à la république des lettres & à tous les amateurs de l'antiquité. Veuille le Ciel que la paix précède la fin de votre traduction! Je crains bien qu'il n'en soit autre-

ment. Je suis aussi incrédule sur les sentimens pacifiques de certaines puissances que vous l'êtes sur la sainte ampoule. Je prévois qu'il y aura encore des flots de sang répandus, & que la Fortune à laquelle toutes les puissances remettent leur sort, en décidera souverainement. Chantez-lui quelque antienne, mon cher Marquis, dites-lui un bout de votre bréviaire, & tâchez, s'il se peut, de nous la rendre favorable; je lui promets une image d'or, à l'imitation de la petite statue que les empereurs romains conservoient précieusement dans la chapelle de leurs lares. Adieu, mon cher Marquis, ne m'oubliez pas & soyez persuadé de l'estime que j'ai pour vous.

1e — Mai 1761.

* 136.

Me voici arrivé, mon cher Marquis, en Silésie, sans en être plus avancé pour cela. Les Ourfomanes se préparent à la campagne, les François en font autant; les Autrichiens font vis à vis de nous. Vous voyez que notre situation est en gros la même que l'année précédente, et que ce que je vous ai dit à Leipzig n'est que trop vrai. Cette situation qui ressemble au lucide intervalle des médecins continuera à vue de pais jusqu'au mois de Juillet. Mais alors il se fera un beau sabat dans ces con-

trées, & la fortune, la fatalité, le hafard, ou tout ce qu'il vous plaira, en décideront. Je lis Lucien, de tems en tems Racine, quelque fois Voltaire pour me distraire. D'ailleurs je paffe ma vie fin feul vis à vis de moi-même, fans penser à l'avenir qu'autant qu'il le faut absolument & fans vouloir prévoir des chofes fur lesquelles la nature a jeté un voile impénétrable à nos yeux. Si vous voulez favoir fi je fuis gai, je vous dirai franchement que non. Si vous êtes curieux des nouvelles de ma fanté, apprenez: que malgré quelques infirmités, elle eft affez paffable pour me donner l'efpérance qu'elle réfiftera aux fatigues de la campagne. Il m'eft arrivé en marche une chofe affez fingulière: Vous m'aurez vu un page dont je pouvois me fervir pour des commiffions, & qui s'en aquitoit bien; je l'envoie, lorsque nous nous mettions en marche pour me commander à diner a Strel-len, où ma maifon étoit arrivée; ce pauvre garçon devient fou en chemin, & arrive à Torgau en faifant mille extravagances. Nous avons jeuné de cette avanture, & j'ai été obligé de renvoyer ce pauvre malheureux à fes parens, fans qu'il y ait efpérance qu'il recouvre jamais le bon fens. Que nous fommes de miférables créatures, pauvres humains! qui nous enorgueilliffons d'un inftinct un peu plus perfectionné que celui des bêtes, qu'un moment nous ravit & qui, une fois perdu, rend notre condition pire que celle des brutes!

Quelle source inépuisable de réflexions humiliantes & tristes! Je les supprime, puisque vous les ferez de vous-même, me bornant à vous assurer que tant que je conserverai cet instinct de raison en son entier, je ne cesserai de vous aimer & de vous estimer. Vale.

à Kuntzendorf près de Schweidnitz,

ce 20 May 1761.

FEDERIC.

Mes complimens à la Marquise.

* 137.

Je n'ai point trouvé Bayle parmi mes livres, on l'a oublié à Breslau. Ayez donc la bonté, mon cher Marquis, de me prêter les Comètes, ou mon ame meurt d'inanition. C'est à vous comme à un philosophe de me donner cette substance spirituelle qui nous guérit des préjugés & devient un aliment indispensable au salut de notre raison & du bon sens.

1761.

FR.

* 138.

Je fais des vœux, mon cher Marquis, pour que vous passiez tranquillement votre été à la terre, où vous vous êtes retiré. J'ai cependant quelque pres-

sentiment qui me fait croire qu'il y aura encore quelques momens d'inquiétudes & d'alarme. A la vérité les Anglois & les François commencent à négocier tout de bon, mais vous sentez que c'est un remède lent qui n'opérera pas aussi vite que nous le désirons. Notre tranquillité dans ces cantons durera encore probablement jusques vers la fin du mois prochain, & alors ce sera à peu-près comme la campagne dernière. Je vous y prépare d'avance pour que vous vous attendiez à peu-près aux mêmes événemens. Je n'ai rien appris de Voltaire, je ne fais s'il est à Paris, ou à sa Seigneurie de Tourné. S'il a eu permission de retourner en France, elle lui aura été accordée sans doute en faveur de l'Epître dédicatoire de Tancrède adressée à la Pompadour. Tout ce qui le touche ne m'affecte guère, & je suis très-persuadé que s'il est même réconcilié avec la Cour, qu'à la première incartade il fera obligé de décamper de nouveau. Cet homme n'a point de suite dans sa conduite. Je ne lui vois de projet continu que celui d'amasser de l'argent, c'est le seul dont il ne s'écarte jamais; sans scrupule & sans pudeur pour le choix des moyens, & toujours altéré d'une soif insatiable des richesses. Laissons ce misérable se prostituer lui-même par la vénalité de sa plume, par la perfidie de ses intrigues, & par la perversité de son coeur, tandis que vous travaillerez tranquillement à votre Amiot, & que vous rendrez un service

réel à tous les amateurs des lettres, tandis que je ferai ici à m'opposer à la conjuration de toute l'Europe, & tandis que les Anglois & les Francois feront leur paix. Je vous rends grâces des faveurs de la fortune que vous me promettez; j'en ai grand besoin; aussi lui ai-je voué une belle statue d'or, si elle ne m'abandonne point cette guerre. Tous les Empereurs Romains en avoient une placée dans la chapelle de leurs lares. Je lui dois beaucoup; pourquoi ne lui rendrois-je pas les mêmes honneurs? Adieu, mon cher Marquis; écrivez-moi autant que la correspondance demeurera ouverte & soyez persuadé de mon amitié.

à Kuntzendorf, ce 24 May 1761.

FEDERIC.

139.

La Discorde vint auprès d'Amate & lui empoisonna le coeur; elle s'éveilla furieuse contre Enée.

Vous voyez bien qu'il ne suffit pas de se battre, & qu'il est plus difficile de réduire de méchantes femmes que des hommes vaillans. Je désire autant la paix que mes ennemis ont d'éloignement pour elle, & si nous faisons des efforts, il faut l'attribuer à la nécessité.

Vous pourrez vous amuser encore cette année-ci par les gazettes, non de ce qui se passe

sur la montagne de l'Apallache & de la querelle des Morlaques, mais de ce qui décidera de la liberté ou de l'esclavage de l'Europe, qu'un nouveau triumvirat veut subjuguier. Si j'en avois le choix, j'aimerois mieux me trouver dans le parterre que de représenter sur le théâtre; mais puisque le fort en est jeté, il en faut tenter l'aventure.

Heureux qui retiré dans le temple du sage &c.

Je suis &c.

le — Mai 1761.

140.

SIRE,

J'ai eu l'honneur de recevoir une de vos lettres a Havelberg & le lendemain une autre à Rathenow, & c'est de Potsdam que je réponds à V. M. Mes crampes d'estomac sont devenues si fréquentes, que les médecins m'ont conseillé de faire pendant dix ou douze jours un voyage pour me secouer, & de prendre ensuite les eaux pendant une quinzaine de jours. J'ai donc été à Fehrbellin, de là à Kyritz, de Kyritz à Havelberg, de Havelberg à Rathenow, de Rathenow à Barnewitz & de Barnewitz je suis revenu à Potsdam. Ces dix jours de voyage m'ont foulagé, & je serois obligé à V. M., si elle ne trouvoit

point mauvais que je prisse pendant quinze jours, c'est à dire jusqu'au 22 de Juin, des eaux à Sans-Souci, après quoi je retournerai à Berlin, ou bien selon les événemens je resterai à Potsdam, jusques à ce que je puisse avoir le bonheur de revoir V. M. Je ne puis croire que ce temps heureux soit encore bien éloigné. Voilà Mr de Buffy à Londres & Mil^lord Stanley à Paris. Je pense que ces négociateurs iront plus vîte que ceux du congrès d'Augsbourg. Toutes les gazettes ne parlent que de votre traité avec les Turcs, elles ajoutent même que vous aviez reçu dans votre camp un envoyé de la Porte ottomane. Ce qui me fait douter de cette nouvelle, c'est que V. M. ne me dit pas un mot de cet ambassadeur musulman, quoique j'aye l'honneur d'être grand partisan de saint Mahomet & que j'aye visité avec une dévotion exemplaire les sept mosquées impériales de Constantinople. Si les serviteurs du prophète peuvent nous être utiles, je consens de faire le voyage de la Mecque & de Médine; mais si les princes chrétiens vouloient être raisonnables, j'aimerois encore mieux la paix que l'avantage de voir le tombeau de l'envoyé de Dieu & de rapporter un morceau du tapis qui couvre le chameau qui toutes les années porte un alcoran à la Mecque.

Pondichéri doit être pris depuis la dernière bataille que les François ont perdue tous les murs de cette ville. Belle-Isle est aux abois, la ville

est prise, il ne reste plus que la citadelle qui ne peut être secourue. Tout cela doit avancer les négociations à Londres & à Paris.

J'ai l'honneur d'être &c.

à Potsdam, ce 6 Juin 1761.

141.

Vanité des vanités, vanité de la politique; ces paroles du sage que moi indigne je vous rapporte, mon cher Marquis, conviennent très-bien aux beaux raisonnemens de politique que nous avons fait cet hiver à Leipzig. Tant il est vrai que ce qui paroît le plus vraisemblable est souvent le moins vrai. Les Autrichiens ont changé deux fois leur projet de campagne depuis que je suis ici. Je vous assure que je ne suis pas les bras croisés & que je me roidis contre toutes les atteintes que mes ennemis veulent me porter. Ne comptez plus cette année sur la paix; malgré les raisonnemens les plus concluans, malgré tant de différentes probabilités, il n'en fera rien. Si la Fortune ne m'abandonne pas, je me tirerai d'affaire comme je pourrai; mais faudra-t-il encore l'année prochaine danser sur la corde & faire le faut périlleux, s'il plaît à leurs majestés apostoliques, très-chrétiennes & très-moscovites de dire, haute Marquis?

Vous raisonnez très-bien sur le sujet des circoncis. Ah, que les hommes ont le coeur dur! On dit, vous avez des amis: oui, de beaux amis qui les bras croisés vous disent: en vérité je vous souhaite beaucoup de bonheur, . . . mais je me noye, tendez-moi donc une corde; . . . non vous ne vous noyerez pas; . . . si fait, je vais être submergé à l'instant. . . . Oh! nous espérons le contraire; mais si cela arrivoit, foyez persuadé que nous vous ferons une belle épithaphe. Tenez, Marquis, voilà comme le monde est fait & les beaux complimens dont on m'accueille de tous les côtés. Il faut que l'heureux génie de notre Empire, & plus que lui la fortune, soient nos alliés; ajoutez-y nos bras, nos jambes, la vigilance, l'activité, la valeur & la persévérance, avec tout cela nous pourrons encore établir un équilibre dans cette balance dérangée dont Mr Pitt n'a pu prouver le centre de gravité. Tout cela me fait donner au diable quatre fois par jour; ensuite j'en reviens à mon Gassendi, ensuite au troisième livre de Lucrèce, ce qui fait dans mon ame un combat singulier d'ambition & de philosophie.

Je suis si occupé du présent, & de cent mille dispositions à faire, qu'à peine je pense à Sans-Souci; je ne fais si je le reverrai de ma vie; mais vous, mon cher Marquis, vous, dis-je, & la philosophie, vous faites ma consolation, mon asile & ma gloire. Pour vous donner cependant des nou-

velles qui puissent vous intéresser, je vous dirai que de ce côté-ci tout restera tranquille jusqu'au 15 du mois de Juillet, & que si la fortune me rit peut-être entre-ci & ce temps, il se frappera un coup auquel nos ennemis s'attendent le moins. Vous apprendrez bientôt ce que c'est; tout a été très-bien calculé, reste à savoir si l'exécution y répondra. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

P. S. Pardon, mon cher Marquis, & de la mauvaise écriture & de la négligence du style; mais quand un homme a le diable au corps, il n'écrit ni dans le goût élégiaque ni dans le goût attique.

le — Juin 1761.

142.

Nous voici encore, mon cher Marquis, dans la même situation qu'à notre arrivée. Ce profond calme pourra devenir le précurseur d'une tempête violente; la fin de ce mois paroît l'annoncer. Je suis préparé à tout, à la bonne comme à la mauvaise fortune. Chantez un petit hymne à cette Fortune dont nous avons besoin d'être protégés. La reine de Hongrie est acharnée à la guerre; j'ai servi cinq ans de plastron aux traits de la cour de Vienne & à la barbarie de ses troupes & de ses alliés.

alliés. Il est dur de souffrir toujours, & je sens que la vengeance peut être un plaisir divin, comme le disent les Italiens; il ne s'agit que d'en saisir le moment. Ma philosophie reçoit de si rudes assauts, qu'il y a des momens où elle s'échappe. On canoniseroit quiconque, après avoir été outragé comme je le suis, auroit assez d'empire sur lui-même pour pardonner à ses ennemis sans dissimulation. Pour moi, qui cède ma place à qui la voudra dans la légende, je vous confesse que ma foible vertu ne sauroit atteindre à cet état de perfection, & que je mourrois content si je pouvois me venger en partie du mal que j'ai souffert. Il en fera ce qu'il plaira à mon bon ange, au hasard, ou à la fortune; je suis, en attendant ce que le sort ordonnera, tranquille & solitaire; je réfléchis (puisqu'il le faut) sur l'avenir; je lis & je m'occupe en silence.

Il y a ici des prophètes dont l'un veut la paix, l'autre des batailles; le troisième nous renvoie pour la paix à l'an 1763. Il faut bien que l'un ou l'autre ait raison; après l'événement on criera au miracle. Ces prophètes sont comme les calendriers où les astronomes annoncent de la pluie, du soleil, du vent, du beau temps, le chaud & le froid, pour contenter la superstition du peuple. Je ne fais si vos François feront la paix ou s'ils continueront la guerre; je suis comme un docteur, je ne fais rien, sinon que je souhaiterois fort de

me revoir avec vous dans notre petite retraite, loin des crimes, des cabales, des sottises héroïques des fots, & du tumulte d'une vie trop agitée, qu'on trouve dans ma place & dans la cohue du grand monde. Adieu, mon cher Marquis, n'oubliez pas ceux qui combattent pour vous, & soyez persuadé de ma parfaite amitié.

à Kunzendorf, le 7 Juin 1761.

* 143.

Les petits voyages que vous faites, mon cher Marquis, vous auront donné une partie de cet exercice nécessaire & indispensable, sans lequel notre machine organisée ne peut jouir de la santé. Il semble que nous soyons destinés à être secoués toute notre vie & que nous avons été faits plutôt pour agir, que pour penser. Prenez les eaux à Sans-Souci, vous en êtes très-fort le maître. Je me flatte que ce séjour vous fera quelquefois souvenir de moi. Vous me demandez des nouvelles de mes engagements avec ce peuple sans prépuce, portant croissant dans ses armes : sachez donc qu'il est très-vrai que nous avons fait un traité ensemble. J'ai été obligé d'avoir recours à la bonne-foi, à l'humanité Musulmanne, puisqu'il n'en est plus chez les Chrétiens. La gazette en a menti sur l'article de l'ambassade. Ce n'est point l'usage des

Turcs, d'en envoyer pour des traités, à moins que ce ne soit des traités de paix. Quelque avantage que me procure cette alliance, il ne faut point vous flatter qu'elle nous procurera encore la paix. Je crois que les Anglois feront la leur avec les François; mais tout cela n'empêchera pas la Reine de Hongrie d'aller son train, tant que les barbares partageront avec elle les travaux de la guerre. Ces barbares sont en pleine marche vers les frontières, & je m'attends que nos occupations, nos fatigues & nos embarras commenceront à la fin de ce mois. Juillet, Août, Septembre, Octobre feront quatre terribles mois qui me dureront des années. Il faut vous attendre à des scènes à peu pres semblables à celles de l'année passée, & pour qu'encore tout soit égal, il nous faut la même fortune. J'aime mieux, mon cher Marquis, vous mander des vérités, que de vous flatter par de vaines illusions. Un malheur prévu est à mon sens moins accablant qu'une légère infortune à laquelle on ne s'attend point. La trempe de votre ame philosophique n'a pas besoin d'être fortifiée; vous savez que le monde est une figure qui passe & que tous les événemens ont le sort d'une lanterne magique, où vous voyez sans cesse de nouveaux acteurs qui paroissent, & de nouveaux objets qui se présentent. Quels que soient donc ces événemens, il faut regarder avec une indifférence stoïque ce qui est destiné à finir. C'est le sort des

biens & des maux qui arrivent aux hommes; c'est le nôtre. Chaque jour nous apprend à mourir, soit par les parties que nous perdons sans cesse, soit par notre sommeil, qui est une image, un prélude de la mort, à laquelle nous sommes voués du jour de notre conception. En faisant ces réflexions tous les matins, vous entendrez avec indifférence les bruits qu'annonce la renommée, ces vastes projets de nos ennemis, nos calamités, & nos succès même vous paroîtront des misères. Car en considération de tout l'univers & de tous les âges, la guerre que nous faisons ne figure pas plus que celle des rats & des souris. Tenez vous en donc, mon cher Marquis, à votre tranquillité philosophique; donnez vous de l'exercice, puisqu'il est indispensable pour votre santé, & ne vous inquiétez pas de ce que ni vous, ni moi, ni personne dans l'univers ne peut empêcher ou changer. Je vous fais ici un beau sermon, j'en prends ma part pour moi-même. Mais dès que les passions sont une fois animées, notre philosophie devient foible, elle prêche à un sourd dans les premiers momens, & ce n'est que le temps qui la rend victorieuse. Je vous demande pardon de vous dire des choses que vous savez mieux que moi. J'ai fait conversation avec vous plutôt que je ne vous écris une lettre. C'est un épanchement du coeur & vous m'en gronderez, si vous pensez qu'il ne convient de parler philoso-

phie qu'à ceux qui ont reçu le bonnet de Docteur. Adieu, mon cher Marquis, vivez heureux et tranquille.

à Kuntzendorf, ce 11 Juin 1761.

FEDERIC.

144.

SIRE,

Je remercie infiniment V. M. de ce qu'elle a la bonté de permettre que je prenne les eaux pendant une quinzaine de jours à Sans-Souci; mais comment a-t-elle pu croire que cet endroit me feroit plus penser à elle qu'un autre? Partout où je suis, Sire, vous êtes toujours présent à ma mémoire, & vos bienfaits qui me suivent partout, ma reconnoissance qui les égale, ne cessent de me rappeler sans cesse tout ce que je vous dois.

Je compte d'être le premier de Juillet à Berlin & d'y apprendre tous les jours quelque bonne nouvelle. Je ne doute pas que la Fortune ne se déclare à la fin entièrement pour vous: vos lumières & votre fermeté la détermineront pour la bonne cause.

J'ai appris, Sire, avec une joie inexprimable la signature & la conclusion de votre traité avec les bons & braves Musulmans; mais si ces dignes enfans du grand prophète veulent agir sérieuse-

ment, je ne vois plus de doute dans la supériorité que vous aurez sur vos ennemis, & surtout si la paix se fait entre les François & les Anglois. Apparemment ces derniers ne se démentiront pas pour la première fois de leur vie & ne feront pas une paix honteuse & nuisible à leurs alliés. Car les Anglois des deux dernières guerres ne sont pas ceux du règne de la Reine Anne, & ils se sont piqués, à ce qu'il me paroît, depuis vingt ans de réparer le blâme de leur prompt séparation avant l'affaire de Denain. Quant aux Turcs, Sire, il faut que j'avoue à V. M. que je ne puis concilier ce qu'elle me dit de son traité & de la continuation de la guerre; car, ou ils agiront, ou ils n'agiront pas: s'ils agissent, quelle supériorité n'acquerez-vous pas? & s'ils n'agissent pas, je ne vois pas les avantages de votre traité pour le temps présent, & c'est pourtant le grand article que ce temps présent.

Enfin au milieu de ce nuage obscur de politique qu'il n'est pas permis à mes foibles yeux de percer, je fais sans cesse des vœux pour vous revoir tranquille, heureux & jouissant d'une paix stable & honorable. Que ne pouvez-vous vous débarrasser de tant de soins, venir vivre tranquillement au sein des arts & des lettres à Sans-Souci! Cette charmante demeure devient toujours plus agréable & plus magnifique. Je vais deux fois par jour admirer le plus beau morceau d'architecture après

saint Pierre de Rome; l'oeil est toujours frappé d'un nouveau plaisir en considérant ce superbe édifice. La colonnade est aussi près d'être achevée; elle auroit surpris les anciens Romains, si elle avoit été placée dans les jardins d'Auguste. Puisse la paix, Sire, vous procurer bientôt le plaisir de voir toutes ces beautés!

J'ai l'honneur &c.

à Potsdam, ce 20 Juin 1761.

145.

† J'ai achevé de lire votre Gassendi, mon cher Marquis, & je vous rends compte de l'impression qu'il a faite sur moi. Je trouve sa partie physique, en tant qu'elle regarde la formation des corps, les unités dont la matière est composée, en tant qu'il éclaire le système d'Epicure, je la trouve très-bonne: j'avoue qu'on peut lui faire bien des difficultés sur ses atomes crochus, ronds, pointus, &c. Cependant s'il y a des corps primordiaux, comme on n'en sauroit douter, il faut bien que leur genre & leur espèce diffère, pour que leur diverse composition ou arrangement puisse donner l'être aux quatre éléments, & aux productions infinies de la nature: il faut encore que ces éléments de la matière soient impénétrables, durs & à l'abri de toutes les atteintes de la destruction, comme Epicure & Gassendi le soutiennent. Ainsi voilà

surement des vérités qu'ils ont pénétrées, malgré le voile presque impénétrable qui les cache à notre curiosité. Je trouve des choses fort instructives dans son traité de physique sur les hommes, les plantes, les animaux & les pierres, sur la génération & sur la corruption des êtres animés. Epicure & lui ont été obligés d'admettre le vide, pour que le mouvement fût possible. Il parle encore de l'attraction, de la lumière, comme s'il avoit deviné les vérités que les calculs étonnans de Newton ont démontrées. Je vous avoue que je ne suis pas aussi content de son astronomie que du reste; quoiqu'il ne s'en explique pas, il paroît pencher pour le système de Ptolomée & n'oser recevoir celui de Copernic qu'avec la dispense du pape. Sa morale est sans contredit la partie la plus foible de son ouvrage; je n'y ai trouvé de bon que ce qui regarde la prudence de ceux qui gouvernent des Etats: le reste de l'ouvrage sent trop son recteur qui divise, subdivise, définit des mots, & emploie beaucoup de paroles pour dire peu de choses. L'article de la liberté est le plus foible de tous; il semble qu'il se soit hâté dans ce septième volume de finir son ouvrage. Il se peut que Bernier son traducteur & son abrégiateur ne l'ait pas bien servi. C'est donc à vous, qui pouvez puiser à la source, à m'apprendre si ces fautes que je lui reproche appartiennent au philosophe ou au voyageur. Voilà, mon cher Marquis, une gran-

de lecture d'achevée. Je me suis pressé de finir, de crainte que ce Laudon, qui n'est assurément pas philosophe, n'interrompît grossièrement mes études. J'ai choisi à présent des lectures que je puis abandonner sans regret.

A propos de ces lectures, on dit que Voltaire a fait un second tome à Candide. Je vous prie de charger le petit Beausobre de me l'envoyer. J'ai reçu aujourd'hui des melons de Sans-Souci, & je me suis écrié en les voyant: Ô trop heureux melons! vous avez joui de la vue du Marquis qui m'est interdite. Comment prend-il ses eaux? lui font-elles du bien? est-il gai? Se promène-t-il? prend-il de l'exercice? A cela le melon ne m'a pas répondu un mot. Pour le punir de son silence, je l'ai mangé à votre santé. Après Juillet, Août, Septembre & Octobre j'espère de vous écrire, non sur le sujet de la philosophie spéculative, mais sur la pratique. Adieu, mon cher Marquis. Calfeutrez bien votre corps, pour qu'il parvienne à la durée des atomes de Gassendi, & qu'il soit à l'abri des maladies, des infirmités & des secousses qui menacent notre fragile machine. Philosoquez tranquillement; prouvez souvent à Babet que votre vigueur n'admet point de vide dans la nature, & soyez persuadé de mon amitié.

Grand scrutateur de la nature,
Malgré son style & son latin,
Gassendi demeure incertain
Entre Monsieur Moyse & son maître Epicure.
D'un système boiteux je suis le serviteur;
Sans vérité point de science.
Si d'un pas assuré, ferme & plein de vigueur,
Il se guide par l'évidence;
L'autre pas chancelant & vacillant de peur
S'appuie insensément, par excès de prudence,
Sur les béquilles de l'erreur.

le 9. Juillet 1761.

146.

SIRE,

A la fin le voilà pris ce Pondichéri, attaqué, bloqué depuis plus de deux ans, & l'on en a reçu la nouvelle à Paris dans le même temps que celle de la victoire du Prince Ferdinand. On assure que la flotte angloise est partie pour une nouvelle expédition. Si tout cela n'accélère pas les négociations de Mr de Buffly à Londres, il faut regarder toutes les règles de la prudence & du bon sens comme entièrement abandonnées par le ministère françois. Que les théologiens viennent après cela nous faire des contes des soins que prend la providence pour placer à la tête des Etats des

gens éclairés ! Quand j'examine la conduite des François, j'ai toujours envie de faire un ouvrage intitulé : *du mépris de Dieu pour la créature*. Quelle désolation ne doit-il pas y avoir à Paris, où tant de gens sont totalement ruinés par la perte de Pondichéri, & cela par le caprice de quelques particuliers, qui s'étoient persuadés d'avoir trouvé le plus beau & le plus sublime système politique ? Que diroit Louis XIV, s'il revenoit dans ce monde, qu'il vît la France beaucoup plus accablée d'impôts qu'elle ne l'étoit dans les dernières années de la malheureuse guerre pour la succession à la couronne d'Espagne ? qu'il apprît que toutes les Indes occidentales & orientales sont perdues, que toutes les colonies françoises sur les côtes de l'Afrique sont encore entre les mains des Anglois ; que plus de cent cinquante mille hommes sont périés en Allemagne ou par le fer ou par les maladies, & que tout cela est arrivé pour rendre plus puissante la maison d'Autriche ? Quel que fût l'étonnement de Louis, il augmenteroit encore bien plus, quand il apprendroit que tous ces événemens ont été causés par les conseils d'une petite caillette de la rue saint Denys & sous la direction d'un mauvais poëte sorti du séminaire de saint Sulpice.

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire, m'ont causé un plaisir infini. Je vois qu'elle jouit d'une parfaite santé, & quant aux

suites de la guerre, je n'en ferai jamais inquiet, dès que je saurai que vous pouvez agir à la tête de vos armées. Je suis très-persuadé que vos ennemis seront à la fin forcés de vous accorder une paix bonne & honorable, & que tous leurs vains efforts n'auront servi qu'à donner un nouvel éclat à votre gloire & à immortaliser votre constance & votre fermeté.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 4 Juillet 1761.

147.

†
Votre lettre, mon cher Marquis, me fourniroit matière à un gros commentaire philosophique. Il faudroit donc examiner l'étendue de la raison humaine, les nuages qui l'obscurcissent & les illusions qui lui font erreur. J'aurois à citer quantité d'exemples que l'histoire fournit des faux raisonnemens & de la mauvaise dialectique de ceux qui gouvernent les Etats, & on trouveroit, si l'on y prenoit bien garde, que la façon différente d'envisager les objets, les préjugés, les passions, quelquefois un excès de raffinement, pervertissent ce bon sens naturel qui semble le partage de tous les hommes, au point que les uns rejettent avec mépris ce que les autres désirent avec chaleur. Vous n'avez qu'à donner de l'étendue à ces réflexions,

& les appliquer à ce que vous m'écrivez, pour deviner tout ce que je pourrois vous dire sur ce sujet.

Je suis fâché que vous n'ayez pas continué à prendre tranquillement vos eaux à Sans-Souci. Quoique votre inquiétude soit une marque de la part que vous prenez à ma situation, je crains qu'elle ne vous fasse tort, sans que cette inquiétude change en rien la suite des événemens de cette campagne, que le docteur Panclos vous dira nécessaires dans le meilleur des mondes possibles. Nous touchons au moment où le noeud de la pièce va se débrouiller & où tout entrera en action. Souvenez-vous des vers de Lucrèce, ce poëte philosophe :

Heureux qui retiré dans le temple du sage,

Voit tranquille à ses pieds la tempête & l'orage, &c.

Vous savez le reste. C'est l'affaire de cent dix jours jusqu'au mois de Novembre; il faut les passer avec fermeté & avec une héroïque indifférence. Relisez Epictète & les réflexions du Marc-Antoine; ce sont des toniques pour les fibres relâchées de l'ame.

J'ai pris ici toutes les mesures que j'ai jugées propres pour me bien défendre. Mr Kaunitz se prépare à me livrer des assauts redoublés. Je vois sans frayeur tout ce qui se prépare, bien ré-

solu de périr ou de sauver ma patrie. Si nous ne sommes pas maîtres des événemens, du moins soyons-le de notre ame, & ne déshonorons pas la dignité de notre espèce par un lâche attachement à ce monde, qu'il faut pourtant quitter un jour. Vous me trouvez un peu stoïque, Marquis; mais il faut avoir dans son arsenal des armes de toute trempe, pour s'en servir selon l'occasion. Si j'étois avec vous à Sans-Souci, je me livrerois aux agrémens de votre conversation; ma philosophie seroit plus douce & mes réflexions moins noires. Dans la tempête il faut que le pilote & les matelots travaillent; il leur est permis de rire & de se reposer quand ils sont dans le port.

Je vous ai écrit ce que je pense de votre compatriote Gassendi; j'y trouve beaucoup de choses supérieures à son siècle; je n'y condamne que le projet de combiner Jésus Christ avec Epicure. Gassendi étoit théologien; ou c'étoit une suite des préjugés de son éducation, ou c'étoit la peur de l'inquisition qui lui firent imaginer ce bizarre concordat: on voit même qu'il n'a pas le courage de justifier le grand Galilée. Bayle a étendu tous les argumens que Gassendi avoit énoncés, & il me semble que ce premier l'emporte en qualité de dialecticien par sa dextérité à manier les matières, & par la justesse de son esprit à pousser les conséquences des principes plus loin qu'aucun philosophe les ait poussées avant & après lui. Je n'ai point

vu cet ouvrage de Gassendi sur Descartes, dont vous me parlez; je n'ai de ce philosophe que ce que Bernier en a traduit. Je conçois qu'on a un beau champ, s'il s'agit de réfuter les tourbillons, le plein, la matière rameuse, & les idées innées. Puissent les projets de campagne de mes ennemis être aussi ridicules que le système de Descartes! puissé-je les réfuter aussi facilement à grands argumens, non *in barbara*, mais *de facto*! J'en reviens toujours à mes moutons, mon cher Marquis, & je vous avoue que malgré tous les bons raisonnemens de Gassendi, ce Laudon, cet Odonel, & ces gens qui me persécutent, m'ont souvent causé des distractions dont je n'ai pas été maître. Ne m'oubliez point, mon cher Marquis; écrivez-moi tant que les chemins seront libres, & soyez persuadé de toute l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

Au camp du Pulzen, 9 Juillet 1761.

148.

Je vous remercie, mon cher Marquis, des éclaircissemens que vous me donnez sur les opinions de Gassendi. Je m'étois bien douté qu'un esprit aussi conséquent ne donneroit pas dans de certains préjugés, que j'ai d'abord mis sur le compte de Bernier. C'est bien dommage que nous n'ayons pas

une traduction fidelle & complète des oeuvres de ce philosophe. Moi, pauvre ignorant, j'y perds le plus; vous autres, vous lisez le latin, le grec, l'hébreu &c. pendant que je ne fais qu'un peu de françois; & quand celui-là me manque, je demeure plongé dans la plus crasse ignorance.

Cependant je vous en crois plus sur la philosophie que sur vos prophéties politiques. Il est très-vrai qu'en jugeant par les apparences il semble que la paix avec l'Angleterre & la France doive être une suite de la victoire du Prince Ferdinand; cependant rien n'est moins certain, & je ne crois ces sortes de choses qu'après que l'événement les a réalisées. Vous me demandez sans doute des nouvelles de ce qui se passe ici, & je comprends bien qu'un citoyen de Berlin doit être curieux de savoir comment nous guerroyons en Silésie? Je puis vous satisfaire en peu de mots: Laudon a le 20 débouché des montagnes & s'est avancé vers Munsterberg; j'ai marché le 21 à Nimptsch, le 22 j'ai passé à Munsterberg à sa barbe & je suis venu ici pour m'opposer à la jonction qu'il projette avec les Russes. Ceux-ci sont à Namslau; j'ai des corps qui les observent; ainsi de quelque côté qu'ils veillent tourner, j'espère de pouvoir les prévenir. Toute cette affaire doit se décider dans peu de jours; vous serez instruit de tout & je ne manquerai pas de vous articuler les faits avec la plus grande vérité. Je vous en dirois

dirois davantage; mais le courrier qui est chargé des dépêches importantes, est sur le point de partir; ce qui m'oblige à vous assurer simplement de mon amitié & de mon estime. Adieu.

Au camp d'Ottmachau, le 25 Juillet 1761.

149.

Nous ne faisons jusqu'ici que des mouvemens, mon cher Marquis. Nous avons eu beaucoup de petits avantages dont je ne vous parle pas, parce qu'ils sont indignes de votre attention. Les Russes pillent selon leur coutume en Silésie de l'autre côté de l'Oder. Laudon dort à Wartha, & nous ne faisons pas grand' chose. Que votre imagination n'aille pas trop vite. Vous allez dire: on sera sans doute sur le point de convenir d'un armistice. Rien moins que cela. Je vous assure qu'il y a moins d'apparence à présent que jamais à toute suspension entre les parties belligérantes, soit François & Anglois, soit Prussiens & Autrichiens, soit Suédois, cercles &c. Ces nouvelles pourront déconcerter votre politique. Cependant la victoire du Prince Ferdinand, la prise de Pondichéri & des Antilles n'a amolli en rien l'esprit belliqueux de la cour de Versailles. Notre campagne traînera selon les apparences, & il est à croire qu'elle ne deviendra sérieuse que vers l'automne. Faites des

U

voeux à la Fortune, pour qu'elle nous seconde. Ce sera l'épée & non la plume qui amènera les choses à la pacification générale. L'épuisement d'argent fera ce que la raison & l'humanité auroient dû faire. Le combat finira faute de combattans ; enfin on verra du nouveau, & je crois presque qu'il faudra faire encore une campagne, outre celle que nous avons commencée. Je vous donne matière à d'amples conjectures. Je voudrois vous fournir des nouvelles plus agréables ; prenez-les telles qu'elles conviennent au temps qui court ; travaillez tranquillement sur Plutarque & soyez un peu moins paresseux à me donner de vos nouvelles. Adieu, cher Marquis. Je vous embrasse.

à Strehlen, le 8 d'Août 1761.

* 150.

Je vous écris, mon cher Marquis, du centre de l'armée Russe & Autrichienne. Cependant jusqu'ici il n'y a encore rien à craindre. Je crois qu'en quelques jours nos affaires en viendront à une décision. C'est le moment critique où nous aurons le plus besoin de la fortune ; ce sont des événemens où la prudence n'a pas autant de part qu'il feroit à désirer, et où l'on voit périr le prudent et prospérer le téméraire, mais basta. Vous voyez votre politique confondue, & vous en con-

venez. Cela ne m'étonne pas; car il y a quelque chose là-haut qui se moque de la sagesse des hommes. Tout ce qui paroît probable, souvent est le moins vrai. L'espérance, l'ambition, la haine, l'intérêt sont des passions qui modifient si différemment les hommes, que ce qui paroît bien à l'un, paroît très-mauvais à l'autre. De là vient, Marquis, qu'il est impossible aux hommes de pénétrer l'avenir; en parler c'est deviner. J'aimerois autant expliquer les énigmes que le Sphinx propo-
soit aux Thébains. Il est certain qu'en quelque cas on peut lire les conséquences dans leurs principes: mais raisonner juste et supposer que tous ceux dont notre esprit s'occupe, raisonnent de même, c'est fort se tromper. Mr de Turenne disoit qu'il aimoit mieux avoir un Général habile en tête qu'un ignorant, par la raison qu'il ne se trompoit pas en supposant ce que feroit un habile capitaine; mais qu'il se méprenoit toujours sur les projets d'un Général, qui agit sans principes. Après tout, prenez patience; ce ne fera pas ni vous ni moi qui vengerons la raison des attentats de la sottise; laissons aller les choses comme elles vont; rions des folies qui se font, sans nous mettre en colère, & pensons que les fots sont ici-bas pour nos menus-plaisirs. Songez que je fais passer cette lettre tout à travers les camps de nos ennemis, et jugez par là combien il est difficile d'entretenir la correspondance. Les Russes se sont sur-

passés en horreurs que leurs Cosaques ont commis ; il y a de quoi émouvoir Busiris et Phalaris, tout inhumains qu'ils étoient. Je souffre des infamies & des barbaries qui se commettent pour ainsi dire sous mes yeux ; mais j'ai appris à souffrir sans m'impatienter. Ainsi rien n'altérera le fond de mon ame, j'irai mon droit chemin, & je ne ferai que ce que je croirai utile et honorable. Voilà ce que la maturité de l'âge nous apprend, & à quoi il est impossible de plier l'esprit trop bouillant de la jeunesse. Je crains de vous ennuyer avec mes tristes et graves réflexions. J'avoue que vous pourriez vous passer de cet austère bavardage ; mais enfin je ne l'effacerai pas, & puisqu'il est écrit, il restera tel. Adieu, mon cher Marquis je vous écrirai je ne sais quand, ni je ne fais d'où. C'est dans ces conjonctures que vous devez montrer le front inébranlable d'un philosophe, et l'impassibilité des Stoïciens. La philosophie spéculative n'est bonne qu'à nourrir notre curiosité, celle qui s'attache à la pratique est la seule utile. Je vous la recommande, en vous priant cependant de ne pas oublier un avorton de philosophe militaire qui vous aime bien.

à Wahlstat, ce 18 Août 1761.

FEDERIC.

151.

SIRE,

Je vois par la dernière lettre que m'a fait l'honneur de m'écrire V. M. que malgré les embarras dont elle doit être accablée, elle jouit d'une bonne santé. C'est là, Sire, pour moi le point principal, parce que je suis convaincu que tant qu'elle pourra agir, tous les projets de ses ennemis s'en iront en fumée: s'ils ont sur vous la supériorité du nombre, vous avez celle des lumières & de la bravoure de vos troupes. C'est ainsi qu'Annibal battit tant de fois les Romains avec des armées qui étoient bien inférieures aux leurs.

Depuis la prise de Pondichéri les finances sont dans un si pitoyable état en France, qu'ils ont supprimé les jetons de l'académie françoise. Cela a produit un nombre de petites pièces très-plaisantes, dont Paris a d'abord été inondé; il y en a une où l'on dit que l'académie doit députer deux orateurs pour aller haranguer les ambassadeurs de Russie & de Suède & les prier de rendre aux enfans d'Apollon, sur les subsides que la France paye à leur souverain, ce qui fait le principal produit de leurs travaux littéraires, si utiles pour tous ceux qui veulent faire des complimens. Je ne comprends pas comment un si grand dérangement

ment dans les finances peut s'accorder avec le système guerrier de la cour de Versailles. Que fait la flotte angloise? elle devrait être déjà partie. Permettez, Sire, qu'à l'exemple d'un grand Ministre (d'Argenson la bête) je place ici un vieux proverbe: il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. Si tant est qu'il y ait en Angleterre quelque apparence d'entamer une fois sérieusement les négociations, rien n'est capable de leur donner plus de poids qu'une seconde entreprise comme celle de Belle-Isle. Toutes les gazettes nous annoncent de la part de cette flotte une nouvelle expédition secrète; cependant nous voilà au mois de Septembre, & elle est toujours dans le port. J'espère que cette expédition secrète ne le fera pas autant que celle de l'année passée, qui devoit se faire approchant dans le même temps, & dont personne n'a jamais rien appris. V. M. fera mieux que moi plusieurs petits avantages que le Prince Ferdinand & le Prince votre neveu remportent tous les jours; ainsi je ne lui en parlerai pas.

Mr Joyard, votre maître d'hôtel, ne sachant comment s'adresser à V. M., est venu chez moi me prier de lui marquer qu'il avoit encore quelques biens à Lyon qu'il voudroit aller prendre, pour les joindre à ceux qu'il a ici de l'héritage de Pesne son beau-père. C'est un congé de six mois qu'il lui faudroit pour terminer entièrement

ses affaires, & comme il trouve à la foire de Leipzig des occasions favorables pour son voyage, il auroit une obligation infinie à V. M., si elle daignoit lui en accorder la permission. V. M. le connoît depuis près de vingt huit ans, & elle fait bien qu'il n'est pas capable de prolonger d'un jour son voyage au delà du temps que V. M. voudra bien lui accorder.

Vous savez sans doute, Sire, que l'on a défendu aux jésuites en France d'avoir des écoliers & qu'il leur est interdit de recevoir aucun novice; cela fait beaucoup de bruit. C'est ainsi que les Grecs dans la décadence de l'empire d'orient disputoient sur des questions théologiques dans le temps qu'on leur enlevait l'Egypte & l'Arménie. J'ai l'honneur &c.

A Berlin, ce 29 Août. 1761.

152.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. par la voie du Commandant de Glogau. Je ne fais si elle aura reçu ma lettre. Je lui aurois écrit de nouveau, si je n'avois voulu être certain auparavant d'une nouvelle à laquelle je ne pouvois ajouter foi. Lorsque j'ai su qu'elle étoit véritable, je me suis dit à moi-même ce que je voudrois que vous

vous diffiez pour vous consoler : c'est que, quelque génie que vous ayez, vous n'êtes pas un Dieu, & qu'après avoir agi avec toute la prudence humaine, vous ne pouvez ni empêcher, ni prévoir des choses qui paroissent absolument impossibles. Voilà, Sire, ce qui vous regarde personnellement dans la perte de Schweidnitz; mais comment une garnison a-t-elle pu être forcée dans deux heures de temps dans une ville qui médiocrement défendue doit tenir trois semaines de tranchée ouverte? Je ne condamne personne, parce que je ne suis instruit que par des bruits publics & par le rapport de plusieurs soldats de la garnison de Schweidnitz, qui ont trouvé le moyen de se sauver & qui sont venus à Berlin. Mais quand je pense qu'avec deux bataillons de milice nous avons tenu cinq jours à Berlin contre plus de trente mille hommes & soutenu deux assauts, & qu'ensuite de cela je vois Dresde pris sans tirer un coup de canon, douze mille hommes se rendant prisonniers à Maxen, & le Général Wunsch qui avoit percé, obligé de retourner sur ses pas par l'ordre de son Général, Schweidnitz enlevé dans deux heures, Glatz pris dans quatre, je ne trouve plus si extraordinaire la façon dont les Anglois ont agi avec l'Admiral Bing. Je le répète encore, je ne juge personne, parce que j'ignore la cause des événemens; mais celui de Schweidnitz est si extraordinaire, qu'il est impos-

ſible que tous vos véritables ſerviteurs n'en ſoient outrés de douleur. Je ſuis perſuadé, Sire, que vous ne tarderez pas à réparer ce fâcheux accident; mais il eſt bien mortifiant que vous ſoyez occupé toutes les campagnes à réparer des fautes où vous n'avez point de part.

Les affaires vont fort bien dans la Poméranie, & la jonction du Général Platen avec le Duc de Wurtemberg n'a pas coûté trente hommes, pas un ſeul chariot de bagage, ni de vivres. Voilà ce qui s'appelle un homme que ce Platen! Les Autrichiens qui étoient à Halle ſe ſont retirés cu par deſſus tête à l'approche du brave Général Seidlitz, qui a donné deux fois les étrivières cet été à l'armée de l'Empire. Je ne dis rien à V. M. du Prince Henri, qui ſ'eſt conduit, pendant le temps que vous étiez entouré, avec la prudence de Mr de Turenne, & qui nous a toujours fait aſſurer à Berlin que nous n'avions rien à craindre.

Les François ſe ſont préſentés de nouveau devant Wolfenbüttel & ils bombardent cette place; ils ont fait en Oſt-frife des cruautés & des exactions cent fois pires que celles des Coſaques. Le Prince Ferdinand a détaché un corps pour les chaffer du pays de Bronſwic. Les Anglois ayant rappelé leur miniſtre de Paris, agiront apparemment avec leur flotte, qui a reſté tranquillement toute la campagne dans les ports de Yarmouth & de Plimouth. Il faut convenir que les François

se sont bien moqués des Anglois avec leurs prétendues négociations; ils leur ont fait perdre tous les fruits qu'ils auroient pu retirer pendant la campagne de leur force maritime. Cette conduite désespère tous les partisans de la bonne cause.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 12 Octobre 1761.

153.

SIRE,

Je crois que V. M. aura reçu deux lettres que j'ai eu l'honneur de lui écrire depuis le commencement de ce mois, une par la voie du Commandant de Glogau, & l'autre par la poste ordinaire. Comme je n'ai aucune nouvelle de V. M., je suis dans une grande inquiétude que sa santé ne soit altérée par les fatigues & par cette mauvaise saison. Les François ont été chassés & battus devant Bronswic, ils en ont levé le siège & ont abandonné tout de suite Wolfenbuttel. Cette fuite leur coûte autour de douze cents hommes tués ou prisonniers. C'est ce que vous saurez depuis long-temps. Les Russes marchent en Pologne du côté de Danzig; ils ont fait une triste figure cette année-ci, & vous les avez peints à merveille dans les deux charmantes pièces que vous m'avez envoyées: ils étoient réduits à une si grande mi-

fère dans les derniers temps auprès de Colberg, que leurs Cosaques venoient demander du pain pour l'amour de Dieu à nos postes avancés.

Mr de Verelst, qui a eu le malheur de perdre son fils unique, a demandé aux Etats généraux la permission d'aller en Hollande pour quelques mois. Il m'a prié d'écrire à V. M. qu'il passeroit par Magdebourg, pour prendre par la voie de Mr le Comte de Fink les ordres dont elle voudroit le charger. Il feroit déjà parti depuis près de trois semaines; mais l'utilité dont il pouvoit être à Berlin, s'il étoit arrivé quelque accident, l'a déterminé à différer son voyage, & il séjournera encore ici jusque vers le temps des quartiers d'hiver. Je ne saurois, lorsque je parle de ce Ministre à V. M., lui en dire assez de bien; c'est le plus galant homme qu'il y ait au monde, et chaque moment le rend plus cher & plus respectable aux citoyens de Berlin.

Je souhaiterois pouvoir dans le temps présent vous voir plus tranquille; mais je sens bien que la campagne n'est pas encore finie en Silésie, & qu'il n'y aura que la rigueur de la saison qui éloignera les armées. J'en reviens, Sire, à mon refrain ordinaire; conservez votre santé & tout ira bien à la fin, malgré la fureur & l'acharnement de vos ennemis. Je vous répète ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans ma dernière lettre, vous n'êtes pas un Dieu, & il falloit l'être

pour prévenir l'aventure de Schweidnitz; d'ailleurs votre campagne est admirable & l'armée russe est aussi délabrée que si elle avoit perdu la plus grande bataille; le reste se réparera & votre génie m'en est le garant. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 23 Octobre 1761.

154.

SIRE,

Je suis bien éloigné de croire que les événemens particuliers n'influent pas infiniment sur le général des affaires; mais depuis le commencement de cette guerre, j'ai adopté une maxime du Télémaque de Mr de Cambray, pour en faire la base & le fondement de ma façon de penser. *Avant que les accidens fâcheux arrivent, dit Mentor, il faut tout mettre en oeuvre pour les prévenir; quand ils sont arrivés, il ne reste plus qu'à les mépriser.* Ce qui m'a fortifié dans cette façon de penser, c'est que j'ai toujours vu que nos plus grands revers ont été suivis des plus heureux événemens. Tant que vous pourrez agir, j'aurai toujours bonne espérance, & s'il ne vous restoit que dix hommes & de la santé, je ne perdrois point l'espoir de voir à la fin échouer les projets des ennemis.

On a été à Berlin dans la plus grande surprise, lorsqu'on a appris l'aventure arrivée à des officiers autrichiens, prisonniers à Magdebourg, dont on a découvert les conspirations; cela est épouvantable. Comment est-ce que des officiers qui ont donné leur parole d'honneur, peuvent y manquer aussi indignement? Enfin, si tout ce que les lettres qui nous viennent de Magdebourg disent, est bien véritable, il y a de quoi faire de sérieuses réflexions sur la police & sur la garde qu'on doit établir dans cette ville.

L'armée de Mr de Soubise est enfin entrée en quartiers d'hiver. Il a renvoyé en France cinquante cinq escadrons & vingt deux bataillons. On arme dans les ports de France pour agir contre l'Angleterre, & l'on parle encore de la construction des bateaux plats; tout cela me paroîtroit encore plus plat que les bateaux, si Mr P . . . avoit voulu rester dans sa place. En attendant les Anglois vont démolir Belle-Isle de fond en comble, pour pouvoir se servir de la grosse garnison qu'ils sont obligés d'y tenir; toutes les gazettes de Londres assurent cette nouvelle. Je ne fais ce que fait Voltaire; il a publié une lettre pour prouver qu'il étoit très-bon chrétien & qu'il alloit exactement à la messe. Cet homme mourra comme il a vécu, agité de mille projets chimériques; son dernier ouvrage sur la Russie est entièrement tombé.

A propos d'ouvrage. J'ai discontinué depuis plus de deux mois ma traduction de Plutarque, que je reprendrai bientôt, & j'ai employé ce temps à traduire le plus ancien philosophe grec qui nous reste appelé *Ocellus Lucanus*; il a fait un ouvrage sur la nécessité de l'éternité du monde; il vivoit long-temps avant Socrate, Platon, Aristote &c. Son ouvrage est court, mais excellent: j'y ai joint, sous le prétexte d'éclaircir le texte, plusieurs dissertations qui ne feront pas rire les ennemis des philosophes. Ce qui m'a engagé à faire cet ouvrage, que j'aurai l'honneur d'envoyer à V. M. imprimé, dans sept ou huit jours, c'est la mauvaise humeur où plusieurs fanatiques m'ont mis depuis quelque temps; il n'y a pas de mois qui n'ait vu paroître cette année quelque libelle contre les philosophes; entre autres il y en a un intitulé *l'Anti-Sans-Souci* qui est un gros volume digne d'être sorti de la plume d'un fiacre. Je voudrois bien que vos ennemis militaires fussent aussi méprisables que vos ennemis littéraires; leur grand cheval de bataille c'est l'ouvrage de la Mettrie; mais loin de vouloir le soutenir, lorsque je suis venu à cet article, j'ai pris le parti de prouver que la Mettrie n'avoit jamais parlé ni pensé comme les philosophes, mais qu'en beaucoup de choses il avoit donné dans les mêmes travers que les théologiens, & ce qu'il y a de plaisant, c'est que je le prouve sans réplique. Au reste j'ai tâché d'écrire

mon livre avec le plus de décence qu'il m'a été possible, & j'espère que tout homme qui ne sera pas bête ou fanatique, ne pourra s'empêcher de convenir qu'on peut suivre les sentimens d'Epicure & être un très-galant homme & fort utile à la société. Je demande d'avance à V. M. un peu d'indulgence pour mon ouvrage, & je la prie de vouloir excuser les fautes qu'elle y trouvera en faveur du zèle qui m'a fait défendre la bonne cause.

J'ai l'honneur &c.

A Berlin, le 3 Novembre 1761.

155.

SIRE,

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. le livre dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans ma dernière lettre. Que le grec & le latin que V. M. verra dans cet ouvrage, ne la dégoûtent pas; je lui dirai que cela ne doit point embarrasser ceux qui n'entendent pas ces langues; tous les passages cités sont fidèlement traduits, & le sens est toujours lié indépendamment des citations grecques & latines. On peut lire cet ouvrage en françois, sans trouver aucune interruption, & avec la même facilité que s'il n'y avoit ni grec ni latin.

J'ai tâché de prouver, & de prouver invinciblement dans cet ouvrage, que la morale des

véritables philosophes épicuriens est infiniment meilleure que celle des théologiens; que toutes les prétendues raisons philosophiques par lesquelles ils prétendent expliquer la nature divine & celle de l'ame, sont des ballons enflés de vent. J'ai admis les vérités de la religion, parce qu'elles étoient révélés; je rendrai bon compte de cette révélation dans ma traduction de Timée de Locres, & je la tirerai au clair. Mais en détruisant tous les raisonnemens des théologiens, il falloit, pour ne pas faire crier les fanatiques & les imbécilles, ne pas toucher à la frêle ressource de la révélation, & je m'en suis même servi avantageusement, pour détruire toutes les objections philosophiques des dévots. J'ai déjà mandé à V. M. ce qui m'a fait entreprendre cet ouvrage; j'ai été indigné des libelles que les jansénistes répandent à l'envi des uns des autres contre les philosophes, & surtout contre ce qu'ils appellent la *société prussienne*. Le maussade & ridicule ouvrage intitulé *l'Anti-Sans-Souci* a achevé de me mettre de mauvaise humeur, & j'ai voulu une fois pour toutes démasquer un tas de faux dévots & de scribes mercenaires qui méritent d'être l'opprobre de tous les honnêtes gens. J'ai été obligé d'abandonner la Mettrie; c'est un enfant perdu qu'il m'a fallu sacrifier dans le combat; mais s'il est devenu une victime nécessaire, j'ai bien arrosé son tombeau du sang des théologiens; & j'espère qu'à l'avenir

l'avenir on ne dira plus avec l'auteur des nouvelles ecclésiastiques, qu'on peut juger de la façon de penser du philosophe de Sans-Souci & des gens de lettres qui l'approchent, par les ouvrages du médecin la Mettrie.

Je n'ose me flatter que mon ouvrage puisse mériter l'estime de V. M.; je connois trop ses lumières & la foiblesse de mes talens. Mais enfin, en faveur de mon zèle pour la bonne cause, j'espère qu'elle sera indulgente & qu'elle me pardonnera les défauts qu'elle n'appercevra que trop souvent dans mon livre. Ce qui peut m'arriver de plus heureux, c'est que vous me jugiez, Sire, non sur mon ouvrage mais sur la volonté que j'ai eue en le faisant. J'ai l'honneur &c.

P. S. Je prie V. M. de lire le discours préliminaire pour prendre une idée d'Ocellus & de sa philosophie.

à Berlin, ce 12 Novembre 1761.

156.

SIRE,

J'ai lu vos vers avec admiration, & vous me les avez envoyés dans un temps où il ne falloit pas moins que le plaisir qu'ils m'ont causé pour soulager l'abattement où m'a jeté un misérable mal d'estomac qui me laisse à peine l'usage de la pensée;

X

mais je prends patience, & lorsque je souffre où que je languis je répète ces vers :

Quoi! vous ne voyez pas qu'ici - bas la
souffrance,

Sans connoître de rang, de roture où
naissance,

Atteint un criminel, ainsi qu'un innocent?

Chacun s'y voit sujet, & nul n'en est exempt.

Je puis assurer V. M. qu'à mon gré & selon mon frêle jugement je n'ai pas vu un de ses ouvrages où il y ait plus de force & plus de correction que dans ce dernier. J'ai résolu de l'apprendre par cœur, car c'est un véritable secours dans tous les événemens de la vie.

Je pense bien, ainsi que V. M., que tous ces anciens philosophes grecs ont été de très-mauvais physiciens; mais voulant donner dans les dissertations que j'ai jointes à ma traduction une idée des différentes opinions des philosophes, en montrant la foiblesse des anciens, je relève la pénétration des modernes. Ocellus avoit peu de raison de croire la transmutation des élémens; mais les épicuriens parmi les philosophes anciens nièrent cette prétendue transmutation, & Boerhaave en prouve de nos jours l'impossibilité par les plus curieuses expériences chimiques; & cela fait le sujet de la note où j'examine le sentiment d'Ocellus, de l'opinion duquel je ne suis presque jamais.

V. M. verra que j'ai précisément dit dans la dissertation sur l'éternité du monde ce qu'elle auroit souhaité qu'Ocellus eût dit. Si V. M. me fait la grâce de lire mes dissertations, elle verra que je n'ai pas fait la fauce pour le poisson, mais que j'ai cuit le poisson pour avoir le prétexte de faire la fauce. Passez-moi, Sire, ce mauvais proverbe, parce qu'il explique bien l'idée que j'ai eue en traduisant Ocellus.

Voici des temps qui me font trembler pour la santé de V. M. Votre dernière lettre a un peu calmé mon inquiétude, car le bruit s'étoit répandu à Berlin que vous aviez la goutte. J'espère que vous prendrez des précautions qui vous en garantiront pour tout l'hiver.

J'ai vu les présens que vous envoyez à la Porte ottomane. On ne peut rien faire de plus riche, de plus superbe & en même temps de plus galant. Si cela produit un bon effet, je ne regrette point les sommes que peuvent coûter ces présens, qui sûrement sont plus considérables que ceux que la France donne dans cent ans.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 4 Novembre 1761.

* 157.

Voici, mon cher Marquis, les changemens que j'ai faits au Stoïcien. Vous pourrez le faire corriger & copier, pour vous, par le petit Guillaume. J'ai encore quelques autres pièces; mais je n'ai pas voulu les confier aux postes; j'ai entre autres le discours de l'Empereur Othon à ses amis, après la bataille de Bedriac, & beaucoup d'autres morceaux, dont je crois que vous ferez content. Le mauvais temps qu'il fait m'oblige d'entrer en quartiers d'hiver à Breslau. J'y serai le 5 de ce mois. Voilà tout ce qu'a produit d'avantageux cette année-ci; je n'en dis pas d'avantage. Adieu, mon cher, ne m'oubliez pas & soyez persuadé de mon amitié.

ce 2 Dec. 1761.

FEDERIC.

158.

SIRE,

Le conte que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer est bien écrit & bien versifié; mais il ne manque encore qu'une corde au violon, & l'habile artiste à qui il appartient, en jouera encore parfaitement & ne souffrira pas qu'on coupe

les autres; c'est de quoi je suis très-affuré; & ce n'est pas sa faute si l'on a coupé la première.

Vos changemens dans le Stoïcien sont plutôt des variantes que des corrections; car il y a des premiers vers que j'aime bien autant que les autres; enfin les uns & les autres sont fort bons.

J'ai trouvé deux endroits dans les changemens qui ne me paroissent pas corrects.

J'ai vu George & Auguste, & le Czar, prince
atroce.

J'ai vu George & Auguste &c. il y a là une espèce d'hiatus; *George &* va fort bien, mais *& Auguste*, malgré le *t* qui ne se prononce pas dans le mot, forme une espèce d'hiatus; c'est là le défaut condamné par Boileau:

Gardez qu'une voyelle à courir trop hâtée,
Ne soit dans son chemin d'une voyelle heurtée.

Enfin, Sire, vous êtes maître en Jérusalem. Ce n'est pas à un petit scribe comme moi à condamner le grand maître du temple, à qui tous les mystères du sanctuaire sont connus; mais il me semble que ce vers devoit être changé; voici l'autre endroit où je trouve à redire: il ne s'agit point de poésie, mais de la construction grammaticale:

Quoi! ne voyez-vous point qu'ici-bas la
fortune

Respecte ni vertu, ni pouvoir, ni naissance, il faut absolument *Ne respecte ni vertu* &c. la suppression de *ne* est une trop grande licence.

Voilà, Sire, tout ce que la critique la plus austère a pu me faire découvrir dans votre Stoïcien, qui selon mon foible jugement est la meilleure chose que vous ayez faite, parmi tant d'excellentes que vous avez produites.

Il est arrivé ici une affaire dont le récit vous amusera peut-être : Porporini a été accusé par une fille de lui avoir fait un enfant ; il a été condamné en justice à payer à cette fille cent écus & à nourrir l'enfant dont il a été déclaré le père. Bien loin que Porporini ait appelé à un autre tribunal de ce jugement, il a d'abord payé les cent écus, a reconnu être le père de cet enfant, qu'il a pris & qu'il fait élever chez lui, & a été remercier ses juges de ce qu'ils avoient eu la bonté de réparer le dommage que lui avoient fait les chirurgiens de Venise. Cette aventure fait rire toute la ville. Je n'ai pas encore vu Porporini, mais je l'ai fait prier de passer aujourd'hui chez moi. On dit qu'il est dans la joie de son cœur d'être déclaré père aux yeux de tout l'univers.

J'ai prié, Sire, le Commandant d'envoyer en chiffre à V. M. une lettre qu'un homme porté de la meilleure volonté m'a écrite. J'aurois mandé à V. M. tout de suite l'original de cette lettre ; mais comme il me paroît que les postes ne sont

pas extrêmement fures, j'ai mieux aimé prendre la voie du Commandant. Si V. M. ne croit pas avoir besoin de l'offre que fait l'auteur de cette lettre, elle verra cependant qu'il y a des gens qui lui sont véritablement affectionnés, & cette personne est digne de louange à cet égard. Quoique je sois assuré que V. M. n'a aucun besoin de l'offre de cet homme, je pense qu'elle fera fort bien de l'en faire remercier gracieusement par le Commandant; car l'on ne fait pas ce qui peut arriver dans les années prochaines, & la personne dont je parle à V. M. s'est conduite cet été dans une ou deux situations qui paroissent délicates, avec l'approbation & à la grande satisfaction de tous les citoyens, & surtout de quelques uns des plus utiles à l'Etat. V. M. aime la vérité & ne trouve pas mauvais que les gens qu'elle connoît lui être dévoués de coeur & d'ame, lui parlent sincèrement. Ainsi, Sire, je fais que V. M. ne désapprouvera pas que je prenne la liberté de lui dire naturellement ce que je pense à ce sujet.

J'ai l'honneur d'être &c.

à Berlin, ce 8 Décembre 1761,

* 159.

S'il ne s'agissoit que de corriger mon Epitre, les petits changemens que vous exigez seroient faits bien vite. Il y a une multitude d'affaires à pré-

sent qui toutes demandent une grande attention. J'ai répondu en chiffre à la personne dont vous m'avez fait écrire, & je m'en rapporte à votre Commandant qui vous en informera. Il ne manquoit à ce siècle monstrueux que de voir Porporini père, pour réunir les contre-sens en politique comme en physique. Après tout ce que j'ai vu arriver, je m'attens à tout & je ne m'étonne plus de rien. Je loge ici, Marquis, parmi les décombres & les ruines dans ma maison dont quelques chambres sont raccommodées & les autres sans dessus dessous. Les livres, qui me sont venus de Berlin, sont ma consolation & mon amusement, je vis avec eux & je borne là ma compagnie & mon passe-temps. J'ai lu les *beaux arts réduits à un seul principe*, ce livre est plein de bonnes instructions pour les jeunes-gens. Cependant il y a certains points dont je ne tombe pas d'accord avec Batteux. Je suis persuadé si vous l'avez lu que vous n'approuverez pas tout ce qu'il dit sur l'harmonie & sur les sons imitatifs; le *procumbit bos* de Virgile a été fait sans penser que cela imitoit les sons de la lenteur d'un boeuf ou d'un animal qui tombe, le *traçât à pas tardifs un pénible sillon* de Boileau, a l'avantage des termes propres. Voilà à quoi Virgile & tout bon poète pense, & non à imiter les sons; sans quoi Rousseau l'emporteroit sur Racine par son bre que que koacs. D'ailleurs, le professeur, amoureux du grec, donne en tout

la palme à Homère sur Virgile; il relève avec opiniâtreté quelques défauts connus de Virgile & fait grâce & dissimule les fautes du Grec. J'en crois sur le gout plutôt l'impression qu'un ouvrage fait sur mon ame, que tous les raisonnemens d'un savant. Il est sûr que Virgile amuse, & qu'Homère ennuye. Il y a de belles peintures dans Homère; il a été le premier; voilà ses avantages. Mais il ne parle que deux fois au coeur, l'un dans le congé d'Hector & d'Andromaque, l'autre quand Priam redemande le corps de son fils à Achille; au lieu que le poëte latin est rempli de grâces touchantes & variées d'un bout à l'autre. Je juge à peu près de même de Corneille & de Racine. De grands sentimens seuls, quoiqu'exprimés fortement, ne font pas une Tragédie; & Corneille n'a eu que cela; au lieu que la disposition, l'enchaînement des scènes & une élégance continue font le mérite de Racine. J'ai lu hier l'Alceste & l'Amasis de la Grange; ce sont deux pièces abominables, où les acteurs s'énoncent pour la plupart en insensés, qui manquent de vraisemblance & de caractères soutenus. Les vers foibles & mauvais — enfin cette lecture m'a bien fait rabattre de l'idée que j'avois de la réputation de l'auteur. Vous n'avez eu proprement en France que trois poëtes tragiques, Racine, Crébillon & Voltaire. Les autres ne font pas soutenable. J'ai ici un discours d'Othon après la bataille de

Bedriac, & un discours de Caton à Utique, que je vous enverrai, dès que je croirai pouvoir le faire. Je vous recommande, en attendant, à la garde de la providence, en vous assurant, mon cher Marquis, que mon avant-dernière pensée fera à vous. Adieu.

à Breslau, ce 13 Décembre 1761.

FEDERIC.

160.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur d'écrire il y a dix jours à V. M.; mais j'ai cru que je n'aurois jamais plus ce bonheur. J'ai eu une inflammation causée par mes maudites crampes, & l'on a cru pendant trois jours que j'étois hors de toute espérance. A la fin après quatre saignées, une boisson d'eau de quinquina pour éviter la gangrène, & une légère médecine quand le mal a été calmé, je suis hors d'affaire pour cette fois.

J'avois regardé comme un conte ce que l'on débitoit sur l'action affreuse de Warkotsch & du prêtre catholique; mais quand j'ai vu la citation de ces deux misérables dans les gazettes, que j'ai appris qu'ils avoient été arrêtés tous les deux & qu'on les avoit laissé échapper, je me suis écrié,

ô Frédéric ! comment êtes-vous servi, pendant que vous servez si bien vos sujets & la patrie !

Gottskowsky est venu chez moi me parler de son affaire. Il est fort triste, parce que son crédit paroît souffrir beaucoup de l'aventure qui lui est arrivée. Il m'avoit prié de vous écrire à ce sujet, mais ma maladie est venue pendant ce temps. Il me paroît par les raisons qu'il m'a dites qu'il est innocent & qu'il étoit véritablement dans la bonne foi. Il m'a témoigné que cette affaire l'obligeroit par le dérangement qu'elle lui cause d'abandonner une partie de ses fabriques : je lui ai dit de bien se garder de le faire, avant qu'il eût de V. M. une réponse ; il m'a promis qu'il ne prendroit aucun arrangement jusqu'alors.

Les Anglois, par les manoeuvres qu'ils font, trouveront le secret avec trois cent soixante vaisseaux de guerre de laisser sortir huit misérables vaisseaux & six fregattes du port de Brest, qui les empêcheront de prendre la Martinique : il faut qu'il y ait un démon déchaîné des enfers qui se mêle de toutes ces affaires. Le seul chagrin que j'avois si j'étois mort il y a dix jours, c'étoit de ne plus vous revoir, & ma consolation étoit de quitter un monde aussi abominable & aussi insensé. J'en dirois davantage, mais la foiblesse dont je suis encore m'en empêche. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 29 Décembre 1761.

161.

SIRE,

La foiblesse m'empêcha d'écrire, dans la dernière lettre que j'eus l'honneur de vous envoyer, bien des choses dont je ne puis croire qu'elle soit véritablement instruite. La douleur où je suis de voir comment vous êtes servi, me rend la vie à charge. Vous connoissez, Sire, mon zèle pour vous; jugez donc de l'amertume dont mon coeur est rempli, quand je suis convaincu & que je vois de mes yeux que toutes les sottises qui nous ont fait perdre Colberg & la moitié de la Poméranie viennent, ou des brouilleries, ou des mauvaises manoeuvres des gens en qui nous avons ici toute notre espérance. Si vous aviez envoyé, Sire, en Poméranie une de vos bottes, ou que votre frère le Prince Henri eût envoyé une des siennes pour commander, nous aurions encore Colberg. L'un va au secours de l'autre & lui mène douze mille hommes sans convoi, qu'il pouvoit prendre très-aisément avant que Butturlin fût arrivé en Poméranie; il s'enfuit de cela que le lendemain arrivé à Colberg il est obligé de repartir avec son corps, pour aller chercher à manger; il se laisse couper, perd chemin faisant le corps de Knobloch & est cause que ce Général est fait prisonnier. L'autre, qui étoit resté devant Colberg, fait encore pis; il aban-

donne ses retranchemens sans les détruire, pour faciliter à Romanzow le moyen de s'y placer; il laisse les prisonniers russes dans Colberg, pour achever d'y consumer les provisions; il perd deux mille hommes dans des attaques inutiles, & enfin, pour couronner l'oeuvre, il se laisse enlever à Stargard trois escadrons & les timbales du régiment. Je ne dis ici à V. M. que ce que tous les officiers & soldats du corps qui est ici, publient hautement. Malgré les fatigues énormes que ces gens ont essuyées, ils sont tous pleins de bonne volonté; ce n'est pas le courage qui leur manque, ni le zèle pour le service de V. M. Ho! que vous avez bien eu raison, Sire, de m'écrire plusieurs fois dans vos lettres que ce ne seroient pas les bras qui nous manqueroient, mais les têtes! Jamais prédiction malheureusement plus véritable. Mais enfin, Sire, tout cela peut se réparer. Le grand article c'est la santé de V. M. Voici qu'elle va avoir un peu de repos. On m'a dit que vous aviez eu une grosse fluxion dans la tête. Avec la fatigue énorme que vous avez essuyée, comment cela peut-il être autrement? J'espère que la chaleur & la tranquillité auront guéri cette douleur. Donnez-moi pour l'amour de Dieu des nouvelles de votre santé. Quant à moi, je commence à me remettre un peu, & en égard à la douleur dont mon coeur est pénétré, je ne me porte que trop bien.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 30 Décembre 1761.

162.

SIRE,

Je viens de recevoir dans ce moment les deux pièces que V. M. m'a fait la grâce de m'envoyer; elles sont parfaitement écrites; je les ai d'abord lues deux fois de suite, & j'ai trouvé deux vers qui ne sont pas défectueux, mais dont l'un me paroît foible, & l'autre contient un terme dont un Romain n'a jamais pu se servir, car il n'a été inventé que dans le premier siècle du christianisme. Le premier de ces vers est dans Othon & le second dans Caton.

Au moins à cette fois je puis vous être utile.

Au moins à cette fois me paroît profaïque; d'ailleurs il seroit plus correct de dire *au moins cette fois je puis vous être utile*, mais le vers ne s'y trouveroit pas; cela est très-aisé à changer. Quant au second vers, il est très-beau:

Oui, glorieux martyr de Rome & de ses lois

Mais le mot de martyr ne fut jamais connu de Caton: c'est un terme né dans les persécutions que souffrirent les chrétiens. On peut bien s'en servir aujourd'hui, parce que l'usage l'a établi; ainsi l'on dira, il est le martyr de la dureté d'un

tel, il est le martyr de son entêtement &c.; mais dans la bouche de Caton ce mot ne me paroît pas bien placé, surtout quand c'est Caton qui parle, & qui parle à d'autres Romains. Voilà, Sire, ce que la critique la plus sévère a pu me fournir sur deux pièces véritablement excellentes, & très-bien versifiées.

Je viens, Sire, à ce que V. M. me fait la grâce de me dire au sujet de mes prédictions de Leipzig: elles ont été très-vraies, car vous aviez fait la plus belle campagne qu'on pût faire. Mais à coup sûr, ni moi, ni qui que ce soit dans le monde, ne prévoira qu'un homme laisse emporter une place défendue par trois mille hommes dans une heure de temps. Car enfin, je suppose qu'il eût été attaqué dans les formes & qu'ayant huit mille hommes de garnison, il en eût perdu cinq à la défense de ses ouvrages extérieurs, ne mériteroit-il pas d'être puni, si ayant encore trois mille hommes il rendoit sa place avant que la brèche fût faite au corps de la place? Et que n'a-t-il défendu ce même corps de la place, s'il étoit trop foible pour garder ses ouvrages extérieurs? Non, cela est inconcevable, qu'un homme se laisse forcer derrière un rempart flanqué de bastions, avec un bon fossé en avant de ce même rempart. Voilà, Sire, ce que sûrement je n'avois pas prévu & que je ne prévoirai jamais.

V. M. me parle du commissariat de la Poméranie; elle doit être cent fois mieux instruite que moi, ainsi je n'ai rien à dire; mais ce commissariat n'étoit pas en dernier lieu dans le Mecklenbourg à Malchin. Si j'avois moins de zèle pour V. M., tout cela m'affligeroit moins; mais je meurs de douleur quand je vois que les soins, que les fatigues que vous prenez, que les bonnes & glorieuses choses que vous faites, sont détruites, ou par les étourderies, ou par le peu d'expérience des autres. Dans tous mes chagrins je n'ai qu'une consolation, c'est de savoir que vous vous portez bien; pour la crainte des ennemis je n'en ai aucune, & je reste toujours dans la parfaite conviction qu'après tant d'événemens fâcheux, il faut à la fin qu'il arrive quelque coup heureux qui remette toutes les affaires dans un bon état.

Voilà la guerre déclarée entre les Anglois & les Espagnols; j'en suis bien aise, & je crois avoir de bonnes raisons pour cela. Les Anglois n'ont plus de paix particulière à faire, & Dieu fait à la longue ce qu'ils auroient pu conclure, séduits par les cessions que leur offroient les François; d'ailleurs avec deux cents vaisseaux ils sont restés les bras croisés toute la campagne passée & se sont laissés duper & amuser par le ministère de Versailles, qui cherchoit
à faire

à faire son traité avec les Espagnols. Je crois qu'ils penferont différemment aujourd'hui. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que vous leur devenez actuellement pour le moins auffi nécessaire qu'ils vous le font, & cela par cent mille raisons que V. M. connoît fans doute cent fois mieux que moi.

V. M. vit folitairement, je n'en doute pas; mais certainement fi elle reffemble à un chartreux, je puis bien dire que je fuis un père de la Trappe. Il y a au pied de la lettre huit mois que je ne fuis pas forti une feule fois de mon appartement. Heureusement je fuis fort bien logé, & j'étourdis mon chagrin à force de lire les gazettes angloifes que je me fais traduire, & des livres grecs que j'étudie pour pouvoir les entendre. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 19 Janvier 1762.

163.

SIRE,

Votre dernière lettre a augmenté mon inquiétude; & les embarras dont je vous vois pour ainfi dire accablé, me font craindre qu'à la fin votre fanté ne s'altère entièrement; mais la nouvelle que vous aurez reçue fans doute peu d'heures après que vous avez écrit la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, vous aura convaincu que la For-

Y

tune changera à la fin ses rigueurs & qu'elle vous favorisera avec autant de gloire qu'elle l'a fait autrefois. Enfin voilà dans l'empire de Pluton quelqu'un qui n'en reviendra plus pour augmenter le feu de la discorde. Cette nouvelle nous a tous surpris d'autant plus qu'aucun de nous ne s'y attendoit; on l'avoit débitée tant de fois faussement, qu'on croyoit quand on l'apprit ici que c'étoit un conte.

Le Général Seidlitz a fait deux mille prisonniers dans la dernière affaire qu'il a eue avec l'armée de l'Empire; cela vaut mieux que des prisonniers autrichiens, puisque c'est presque autant de recrues que de prisonniers.

Il y avoit long-temps que je soupçonnois les horreurs & les perfidies dont me parle V. M.; mais enfin quand les maux qu'on a voulu nous faire n'ont pas eu lieu, il faut ne s'en affliger qu'autant qu'on auroit à les craindre pour l'avenir, & je vois les choses dans une situation où il est impossible que la mauvaise volonté de certaines gens puisse avoir lieu, du moins pour le présent.

J'ai fait une grande marque à mon almanach au jour que V. M. m'a fait la grâce de m'annoncer & que je ne pensois pas encore si prochain. J'ai eu l'honneur de le dire souvent à V. M.; tout ira bien à la fin, pourvu qu'elle jouisse d'une bonne santé & qu'elle puisse agir.

V. M. saura sans doute que les François doivent avoir remis le 6 de Décembre Port-Mahon entre les mains des Espagnols. S'il leur prenoit fantaisie aujourd'hui de faire la paix, qu'auroient-ils à donner en échange aux Anglois? Je ne vois point aucun moyen pour eux d'en venir à un accommodement, que la guerre n'ait ou augmenté leurs pertes ou amélioré leur état présent.

On a découvert que l'Envoyé de Danemark savoit trois jours plutôt la mort de l'Impératrice de Russie que l'on ne l'a apprise par tous les courriers qui sont arrivés ici, dont le premier ne vint que le mardi matin, & le dimanche auparavant l'Envoyé dit à quelques personnes: il est mort une des principales têtes couronnées de l'Europe. On eut beau le presser, il ne voulut pas s'expliquer davantage.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 23 Janvier 1762.

164.

Il est vrai, mon cher Marquis, que tous les événemens favorables ou fâcheux se succèdent alternativement. Nous en avons eu tant de malheureux, de cruels & d'affreux, qu'il falloit bien que quelque autre chose vînt y apporter quelque adoucissement. Cependant reste à voir jusqu'où nous

Y 2

pourrons porter nos espérances. J'ai été si malheureux dans toute cette guerre & par la plume & par l'épée, que cela m'a donné une grande méfiance dans toutes les occasions, de sorte que je n'en crois plus que mes oreilles & mes yeux uniquement. Je pourrois composer un grand chapitre des façons différentes dont les politiques s'égarent dans leurs conjectures, où les exemples ne me manqueroient pas, & cela pour s'être laissé emporter par leur imagination & avoir précipité leur jugement. Voilà ce qui me rend retenu & circonspect. O que l'expérience est une belle chose! Moi qui étois étourdi dans ma jeunesse comme un jeune cheval qui bondit sans frein dans une prairie, me voilà devenu lent comme le vieux Nestor; mais aussi suis-je grison, rongé de chagrin, accablé d'infirmités & bon en un mot à être jeté aux chiens.

Votre nouvelle de Port - Mahon est fausse, mon cher, de même que celle des 2,000 prisonniers du Général Seidlitz. Je ne m'étonne point de ces bruits de ville; nous en avons ici également. Quand on remonte à leur source, on les perd comme les origines des grandes maisons. C'est à présent le moment pour les forgeurs de contes & les fabricateurs de nouvelles: pourvu qu'il n'y entre ni géant ni féerie, tout le reste peut être croyable, & bien peu de particuliers sauront débrouiller la vérité travestie en passant.

par tant de bouches. Vous m'avez toujours exhorté à me bien porter; le moyen, mon cher, quand on est houspillé comme je le suis? Des oiseaux qu'on abandonne aux caprices des enfans, des toupies fouettées par des marmots, ne sont pas plus agités & plus maltraités que je ne l'ai été jusqu'ici par trois ennemies acharnées.

Adieu, mon cher; dès que j'aurai quelque nouvelle adoucissante, consolante & restaurante, je ne manquerai pas de vous la communiquer en gros; mais si le contraire arrive, je vous le dirai de même. Puissé-je vous donner bientôt de bonnes nouvelles! Adieu encore. Ne m'oubliez pas.

le — Janvier 1762.

165.

SIRE,

V. M. peut bien penser quelle doit avoir été ma joie en recevant sa lettre: c'est le jour le plus heureux de ma vie. J'ai toujours été persuadé qu'à la fin tous les projets de vos ennemis s'en iroient en fumée; mais je craignois qu'avant qu'il n'arrivât quelque événement décisif, vous ne succombassiez sous les fatigues que vous avez essuyées depuis six ans. Enfin, après un orage épouvantable le calme est revenu, & je connois trop l'étendue de vos lumières, pour ne pas être assuré que vous

profiterez autant qu'il vous sera possible du tour heureux que prennent les affaires. Vous devriez bien par pitié me donner encore quelque bonne nouvelle. J'ai déjà relu sans exagération depuis six heures trente fois votre lettre, & avant que la journée finisse, je la relirai bien encore autant de fois. Mais il me semble que vous ne m'avez dit que la moitié des choses heureuses qui sont arrivées. Vous m'avez traité comme un malade qui par sa foiblesse ne peut pas encore soutenir tout à fait le grand jour. Dans le fond vous n'avez pas mal agi pour ma pauvre cervelle, car encore un degré de plus de plaisir, je n'aurois pas répondu d'elle. Oh! si j'avois à présent le bonheur d'être auprès de V. M., que je lui dirois de choses! Il s'en présente tant à mon esprit, que je crois que je pourrois en faire un gros volume in-folio. Je voudrois bien vous en écrire ici quelques unes, mais j'attends pour cela votre première lettre. J'ai encore besoin d'un élixir qui achève de rétablir entièrement mes forces. Je ressemble à ces malades, qui ayant été long-temps entre la vie & la mort, ont peine à se persuader qu'ils n'ont plus de rechute à craindre. J'attends donc encore une ou deux lignes de V. M., pour me livrer entièrement à cette joie vive qui nous fait goûter dans ce monde terrestre les plaisirs que les dévots se promettent dans le céleste. Il dépend donc, Sire, de V. M. de me mettre au rang

des bienheureux & de me canoniser tout vivant, chose que tous les papes du monde ne sauroient faire.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 2 Février 1762.

166.

SIRE,

J'attends la première lettre de V. M. comme les Juifs attendent le Messie, & à vous dire le vrai, j'ai grand besoin d'un peu de consolation; le bâtiment croule de tous côtés, je suis toujours incommodé depuis ma dernière maladie, & si je n'étagé pas un peu mon pauvre corps, il tombera bientôt par terre. J'aurois besoin de faire des remèdes, mais pour qu'ils agissent il faut un peu de gaieté. J'espère que la première lettre de V. M. m'en donnera beaucoup.

Les Autrichiens affectent de répandre dans presque tous les papiers publics que vous pensez à faire la paix avec eux. J'ai lu dans les articles de Vienne qu'ils ont envoyé un nouvel ambassadeur où vous envoyez ce que j'ai vu il y a trois mois à Berlin. Je pense qu'ils ne font courir tous ces bruits que pour faire accroire à certaines gens que vous ne les assisterez pas s'ils viennent à se déclarer, & que vous avez offert de vous accommo-

der avec la cour de Vienne. Je me défie de tout après ce que j'ai vu.

Les directeurs de l'académie font venus chez moi, pour me charger de prier V. M. de vouloir bien permettre qu'un de leurs membres, c'est Mr Sulzer, excellent citoyen, & Suisse de nation, puisse faire un voyage de deux ou trois mois chez lui, pour y régler quelques affaires domestiques. Ce Mr Sulzer est après Mr Euler ce qu'il y a de mieux aujourd'hui dans l'académie; il est grand littérateur & bon géomètre. Ajoutez à cela qu'il n'a pas un sou de pension de l'académie; il s'est pourtant sagement soumis au règlement que nous avons fait à l'académie; que pendant la guerre aucun académicien ne pourra s'éloigner sans une permission de V. M. Je prie V. M. de me répondre un mot sur cet article; car nous ferions une perte irréparable, si cet homme, qui n'a point de pension, disoit qu'il ne veut plus être membre ordinaire. En vous écrivant tout ce long détail, j'ai la fièvre, & ma lettre est bien digne d'un homme qui ne jouit que de la moitié des facultés de son ame. Je voudrois pouvoir, s'il m'étoit possible, vous parler un peu littérature; mais dans le moment présent j'en raisonnerois comme un homme qui n'a pas le sens commun.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 12 Février 1762.

167.

SIRE,

Vous faites des miracles aussi grands que ceux du Messie. Votre lettre a produit sur moi le même effet que les paroles du Seigneur sur le paralytique, *prends ton lit, vas-t'en & marche*. J'étois couché avec une fluxion accompagnée d'un peu de fièvre; je me suis habillé, j'ai sauté, cabriolé comme un chevreuil dans ma chambre & je me porte à merveille: pas la moindre douleur de corps, pas la moindre inquiétude d'esprit. En vérité vous êtes tout à la fois le plus grand Roi & le plus grand apothicaire de l'Europe; vos poudres & vos émulsions valent mieux que tous les remèdes de la pharmacie ancienne & moderne.

Si la diversion dont V. M. me fait l'honneur de me parler arrive, la Fortune réparera bien dans trois mois de temps tout le mal qu'elle a fait pendant six ans; si elle n'a pas lieu, la paix avec les Russes & les Suédois est un si grand bien, qu'elle nous fera supporter patiemment le défaut de ce secours, dont je sens bien toute l'utilité. Ce qui me donne bonne espérance pour la diversion, c'est que les Autrichiens commencent à la craindre sérieusement, & je le vois clairement par leur affectation à faire mettre dans les papiers publics que vous songez à conclure la paix avec eux: je suis

convaincu qu'ils veulent se servir du stratagème d'une paix prochaine, pour éviter la diversion.

L'nEvoyé de Danemark, grand prophète de malheur dans nos temps de chagrins, fait une assez triste mine: il s'est efforcé de répandre partout qu'il n'étoit point question de paix entre les Russes & les Prussiens; quand il a vu arriver les prisonniers de Magdebourg, il a soutenu hautement à tous nos ministres d'Etat, que c'étoit un simple échange de prisonniers, qui n'étoit que dans le genre de celui que vous aviez fait faire par le Général Willich. Nos bons Berlinoises ont été assez simples pour le croire, & les pauvres gens étoient tous affligés. Le Comte de Reufs vint chez moi tout consterné me raconter les discours du Danois. J'avois reçu une heure auparavant la lettre de V. M. & je l'assurai, sans entrer dans aucun détail, qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tous les discours du Ministre de Danemark, & que je lui garantissois que nous aurions sûrement la paix avec les Russes & les Suédois. La joie est revenue dans le coeur de tous nos Berlinoises. Votre nom passe en bénédiction de bouche en bouche; & vous devez vous bien porter, car depuis vingt quatre heures l'on a bu plus de cinquante barriques de vin dans Berlin à votre santé. Les officiers russes qui ont passé ici, ont marqué la plus grande joie d'être amis des prussiens; ils ont été régalés magnifiquement pendant trois jours

dans plusieurs maisons, où l'on a largement bu à votre santé & à celle de l'Empereur Pierre III, que Dieu bénisse & fasse prospérer! Puissent tous ses ennemis, ainsi que les vôtres, mourir de dépit & de honte de voir leur odieuse cabale détruite dans un moment, & puissent-ils encore effuyer autant de chagrins qu'ils en ont fait effuyer à tant d'honnêtes gens! Ce que je dis là n'est pas trop philosophe, mais il n'y a philosophie qui tienne. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 16 Février 1762.

168.

Je vois par votre lettre du 16, mon cher Marquis, que vous avez à présent exactement saisi la situation où sont nos affaires. Vous comprenez tout à merveille, & vous voyez que votre Ministre de Danemark n'est qu'un sot. Nous avons actuellement ici un Russe, le même qui comme courrier a passé par Berlin; je suis très-content de lui, & à moins que tous les principes du raisonnement humain ne soient des absurdités, il faut que nous fassions la paix avec les Russes & les Suédois, encore avant l'ouverture de la campagne. Quant à ce qui est relatif à d'autres espérances, je n'en pourrai avoir des nouvelles certaines que vers le commencement du mois prochain; cela nous feroit

bien dû; car depuis fix ans dans quelle amertume & dans quelle douleur n'avons-nous pas passé la vie? Il faut de l'onguent pour la brûlure; croyez-moi, cela est nécessaire & bon. Je suis bien aise de vous avoir guéri; ce sera ce que j'aurai fait de mieux dans ma vie en politique; je souhaite que cette lettre-ci vous serve de nouveau confortatif & qu'elle achève de vous tranquilliser.

Je vous envoie pour vous divertir une fable que je me suis avisé de faire; elle fera bientôt suivie d'une autre. Je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour faire des ouvrages sérieux; je m'amuse aux fables. Ah! mon cher Marquis, quand ferai-je hors de cette maudite galère? Je vous avoue que pilote politique & général héros de romans sont les plus fichus métiers qu'on puisse faire en ce bas monde. Epicure avoit raison, son sage ne devoit jamais se mêler des affaires publiques. Peut-être ferions-nous mieux si nous choissions notre place dans le monde; mais le destin fait tout; il nous jette dans un emploi & puis il faut s'y tenir. Ecrivez-moi si l'on est bien aise à Berlin, & soyez persuadé que je vous aime toujours. Adieu.

12 — Février 1762.

169.

SIRE,

Vous me demandez si l'on est bien aise à Berlin? On y est dans la plus grande joie. Les gens riches donnent des fêtes, ceux dont la fortune est médiocre régaler leurs familles, partout on vous donne mille bénédictions ainsi qu'à l'Empereur de Russie, & vous devez vivre tous les deux trois cents ans, si les vœux que l'on fait le verre à la main sont exaucés. Toutes les gazettes étrangères parlent comme d'une chose arrêtée & finie de l'union entre la Prusse & la Russie; ainsi tout le Brandebourg participe à la joie de Berlin, & l'on n'est pas moins content, à ce qu'assurent toutes les lettres qui viennent ici, dans les autres villes que dans la capitale. Quant à moi, V. M. peut être assurée que si la diversion en question a lieu dans le mois de Mars, ma pauvre cervelle n'y tiendra pas: j'ai été deux jours à mettre aux petites maisons à force de gaieté. Je suis fort le serviteur de la philosophie, mais il est des situations où Héraclite lui-même diroit avec Horace qu'il est doux d'extravaguer.

Je pense bien comme V. M. qu'il nous faut de l'onguent pour la brûlure & que cela est très-bon. C'est le moyen d'ôter aux mal-intentionnés les moyens de nous rebrûler une seconde fois.

V. M. pense toujours bien, & dans cette occasion admirablement bien.

La fable que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer est charmante, & écrite avec cette élégante simplicité qui convient à ce genre de poëme.

La nouvelle de la cession de Port-Mahon aux Espagnols par les François, que je mandai il y a quelque temps à V. M., & qu'elle regarda alors comme un conte, se vérifie: la France retirera trois millions de piaftres de cette cession.

J'avois cru jusqu'à présent que je n'aurois jamais souhaité de vieillir; mais je me suis trompé sur ce sujet comme sur tant d'autres: je voudrois être plus âgé de six semaines.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 1 Mars 1762.

170.

La joie des habitans de Berlin que vous me décrivez, mon cher Marquis, s'est communiquée à mon ame, & j'ai senti un avant-goût de la sensation que j'éprouverai quand la paix générale sera faite. Nos nouvelles de Pétersbourg sont telles que nous les pouvons souhaiter; il se pourroit même au moment présent que la paix y fut signée. Je n'ai pas encore toutes les nouvelles d'un certain lieu; mais je fais que les troupes marchent &

qu'on a une grande peur à Vienne. J'ai tout lieu d'espérer que je réussirai. Dès que j'en serai plus sûr, je vous communiquerai la satisfaction que ce bon événement me causera. Enfin, mon cher Marquis, les nuages orageux se dissipent, & nous pouvons espérer de recevoir un beau jour serein, brillant des rayons éclatans du soleil. Je vous envoie un conte que j'ai fait; j'étois plein en le composant de la lecture de Bossuet & de ses impertinentes variations, où toutes les rêveries mystiques de l'école sont expliquées. Fâché contre ces absurdités, je fis une fable pour me venger de ceux qui passent leur vie à débiter ces sottises. La grotte obscure de l'orient est le sujet de l'allégorie, & le tout est assez clair pour n'avoir pas besoin de commentaire. Réjouissez-vous, mon cher Marquis, & soyez tranquille & bien portant. Le courage me revient avec l'espérance, & j'espère encore avant de mourir de vous revoir à Sans-Souci, où nous philosopherons tranquillement & sans être *in periculo mortis*. Adieu, mon cher. Dieu vous bénisse!

à Breslau, ce 6 Mars 1762.

171.

SIRE,

Les nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire sont admirables, & je ne doute pas qu'incessamment vous n'en receviez qui accompliront toutes vos espérances. L'on n'est pas seulement joyeux à Berlin d'être débarrassé de notre plus dangereux ennemi, mais l'on est charmé de voir que l'on pourra rendre à nos deux principaux antagonistes tout le mal qu'ils vouloient nous faire, & celui qu'ils nous ont fait. Ce sont de bonnes gens que vos citoyens de Berlin, & qui méritent bien l'amitié que vous leur témoignez. On se prépare ici à des fêtes dont je vous enverrai le récit, pour vous amuser, dès que le simple armistice ou la suspension d'armes aura été signée à Stargard. Jugez ce que l'on fera à la signature de la paix avec la Russie; car on est si outré contre les Autrichiens & les François, qu'on se soucie fort peu d'avoir la paix avec eux.

Votre conte est charmant, ingénieux, léger; pas un vers, pas un mot, pas une syllabe à changer. L'idée en est nouvelle, l'application très-juste. J'ai l'honneur de le répéter à V. M.; ce petit ouvrage est charmant, vous y avez répandu toute la gaieté dont votre esprit doit se ressentir dans l'heureuse situation des affaires.

Je

Je fouhaite que la diversion ait lieu, cela acheveroit de punir vos ennemis de leur audace effrénée & à laquelle ils comptoient ne mettre point de bornes; mais ces superbes Autrichiens & ces fiers François commencent à ne plus avoir d'avantages réels que dans les gazettes de Hollande, dont ils ont acheté tous les gazetiers. Il y avoit dans celle du 29 Février, & dans celle du 2, un démenti formel qu'il y eût aucune négociation, encore moins aucun armistice entre la Puffe & la Ruffie. J'attends la première lettre de V. M., où elle daigne m'apprendre si je puis régaler ces Messieurs d'un petit ouvrage intitulé: Lettre d'un Baron westphalien à un bourgeois d'Amsterdam? Il y a assez long-temps que je suis excédé des rodomontades autrichiennes & des gasconades françoises. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 9 Mars 1762.

172.

SIRE,

V. M. aura fans doute reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire en réponse à sa lettre du 6 de ce mois; ainsi je ne lui redirai point ici combien j'ai trouvé ingénieux & d'un goût charmant son petit ouvrage en vers. Les grandes & bonnes occupations que vous avez actuellement, doi-

Z

vent emporter même vos momens ordinaires de loisir. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous mander deux choses fort plaisantes, dont vous ferez peut-être déjà la première. Le Roi de France a nommé au moment de la naissance un bâtard qu'il a eu d'une Mademoiselle de Roman, Duc de Vendôme & Prince légitimé du sang. On prétend que si cette maîtresse avoit accouché à Versailles, la Pompadour étoit renvoyée sur le champ, & que Mr de Richelieu avoit arrangé cette affaire le mieux qu'il avoit pu pour la faire réussir. Cette nouvelle vient de l'ambassadeur de Hollande, à qui celui de Paris l'a écrite.

L'autre aventure fait beaucoup de bruit à Versailles. Le jour que le Maréchal de Broglio fut exilé, on jouoit à Paris à la comédie françoise *Tancrède* de Voltaire; il y a dans la scène 5^{me} ou 6^{me} du premier acte des vers dont le sens & les paroles disent à peu près: *Tancrède est un héros; malgré la cabale qui le fait exiler, le peuple l'aime & connoît son mérite.* Soit que l'actrice eût en vue d'appliquer cet endroit à Mr de Broglio, ou qu'elle cherchât à les bien déclamer, ces vers firent un grand effet sur tout le parterre, qui les appliqua à Mr de Broglio; on frappa des mains avec excès, & força l'actrice à les répéter plusieurs fois. La cour a ordonné au lieutenant général de police de poursuivre cette affaire. L'actrice a été obligée de prêter serment qu'elle

n'avoit songé à autre chose qu'à bien jouer son rôle, & l'on a arrêté une soixantaine des applaudissans, contre lesquels on instruit un procès en forme. Y a-t-il rien de plus ridicule, si ce n'est les arrêts des parlemens pour chasser les jésuites & ceux du conseil pour les protéger? Cela occupe plus Paris que la Martinique, où toutes les gazettes assurent que les Anglois, après avoir été repoussés deux fois, ont enfin débarqué douze mille hommes de troupes réglées.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 23 Mars 1762.

173.

†
Votre lettre, mon cher Marquis, m'a trouvé avec la fièvre; c'est une récurrence d'une fièvre épidémique qui court ici la ville, & dont Catt pourra vous faire la description. Vos deux nouvelles de Paris ont bien le caractère de la frivolité, Déesse de ce pays. Cependant je ne crois pas que Madame Raimon accouchant à Versailles auroit fait chasser la Pompadour, parce que le Roi de France est un homme d'habitude, & qu'il a placé sa confiance dans cette femme-là, qui depuis sept ou huit ans gouverne son royaume à sa satisfaction: & quand même cette malheureuse seroit chassée, ne pensez pas que j'y gagnasse grand' chose. Il s'est

formé dans ce pays-là une faction saxonne qui me feroit également contraire. Quelle petitesse de la cour de faire le procès à des polissons qui ont applaudi à ce vers de Tancrède! En vérité tout cela est bien misérable, de même que ce contraste du conseil & du parlement pour & contre les jésuites. Mais, mon cher Marquis, ma tête est si foible, que je ne puis vous en dire davantage, sinon que l'Empereur de Russie est un homme divin, auquel je dois ériger des autels. Adieu, mon cher Marquis. Je n'en puis plus.

1e — Mars 1762.

174.

SIRE,

J'ai eu la douce satisfaction de pouvoir parler pendant deux heures de suite de V. M. avec Mr Catt, qui a bien voulu contenter ma curiosité & répondre à toutes mes questions. Combien de fois ne vous ai-je pas plaint! Mais j'en revenois toujours à dire: enfin grâce au Ciel, tous ces maux sont passés & il ne nous reste que des sujets de joie. Mr de Catt m'a dit qu'il avoit rencontré auprès de Breslau Mr le Comte de Hordt; ainsi vous aurez encore appris bien des nouvelles qui vous auront instruit de choses satisfaisantes.

J'ai lu avec un plaisir infini votre réponse à Mr d'Alembert; il n'y a rien qui doive ni qui puisse le fâcher, c'est une plaifanterie ingénieuse sans fiel & sans aigreur. Mais en vérité & les géomètres & d'Alembert & l'académie françoise, tous ces gens-là deviennent des fous. Qu'est-ce donc que cet esprit philosophique si vanté qui conduit à préférer Virgile au Tasse & à débiter d'un air important & décisif tant de paradoxes? Voilà comme, du temps de Sénèque & de Lucain, le goût du siècle d'Auguste commença à périr.

Mr de Catt va passer trois jours à Wittenberg, pour parler à son compatriote, qui l'a prié de faire la moitié du chemin de Berlin à Leipzig, étant pressé de retourner en Suisse. Je félicite V. M. d'avoir une personne qui lui est aussi véritablement attachée que Mr de Catt: elle se ressouviendra de ce que j'eus l'honneur de lui écrire à son sujet l'année passée au mois d'Avril. J'avois appris bien des choses que j'ai encore plus éclaircies dans la suite, qui me prouvoient combien il étoit essentiel que V. M. n'eût dans l'intérieur de ses appartemens & pour dépositaire de ses papiers que des gens d'une probité connue, & qui vous fussent entièrement dévoués. V. M. m'a fait la grâce de m'écrire qu'elle permettoit que je prisse les eaux à Sans-Souci. Je profiterai de cette grâce, si elle veut bien le permettre, vers la fin du mois prochain, pour remettre entièrement ma

fanté, & pour faire ma cour à V. M., lorsque j'aurai le bonheur de la revoir, avec une assiduité qui répare le chagrin que m'a donné son absence.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 26 Mars 1762.

175.

SIRE,

Je réponds à la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, dans le moment où je la reçois. L'homme n'est pas fait pour être heureux longtemps. J'étois tranquille, joyeux depuis quatre jours, & voilà que l'incertitude où je suis sur l'état de votre fanté me cause mille inquiétudes. J'espère pourtant que votre maladie n'aura point de suites & que ces fièvres épidémiques qui font à Breslau, font comme celles que nous avons ici à Berlin, où presque tout le monde a été malade depuis une quinzaine de jours; mais ces maladies, même les plus opiniâtres, n'ont guères duré que sept ou huit jours.

Ce que V. M. me fait l'honneur de me mander au sujet de l'Empereur de Russie, me fait un double plaisir. Le premier, c'est que si vous êtes incommodé du corps, vous devez avoir l'esprit content, & cela contribuera pour beaucoup au rétablissement de votre fanté. Le second, c'est

que j'espère que l'amitié que ce grand prince vous témoigne avec tant de raison, en vous unissant tous les deux d'intérêts, comme de sentimens d'affection, conduira enfin ces troubles à leur fin & nous amènera la paix. Quand pourrai-je donc avoir le plaisir de vous voir tranquille?

V. M. doit juger de l'inquiétude où je suis. Je la prie instamment, si elle n'a pas le temps de m'écrire un mot, dans les occupations dont je vois qu'elle doit être accablée, de me faire savoir par un des domestiques de sa chambre l'état de sa santé. Je vous jure que je ne vivrai pas jusques à ce que je reçoive de vos nouvelles.

Vous devez, Sire, avoir été bien content du Prince de Prusse; tout le monde qui l'a vu à Magdebourg en dit ici mille biens. Vous faites toujours de très-bonnes choses, mais celle de l'avoir fait venir auprès de vous est excellente, par cent & cent mille raisons. Il profitera plus aujourd'hui dans un jour, qu'il n'auroit fait dans six mois à Magdebourg. Je demande encore en grâce à V. M. des nouvelles de sa santé. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 29 Mars 1762.

176.

Je ne suis encore ni mort ni enterré, mon cher Marquis, ma fièvre m'a quitté & je suis à présent

Z 4

tout comme un autre. Votre imagination vous représente l'avenir avec un pinceau flatteur; mais la mienne, moins vive & moins riante, ne me montre qu'embarras, peines, difficultés, dangers & malheurs qui nous menacent. J'ai à la vérité reçu des nouvelles de Solime; mais l'affaire n'est pas finie; on me nourrit de belles espérances & il me faut des effets; cependant vers le 10 je dois recevoir un courrier qui nous apportera Moyse & les prophètes. Tout va bien en Ruffie; je ne puis avoir de là-bas des nouvelles positives que le 16 ou le 18 de ce mois. Attendons donc, mon cher Marquis; patience; car tout ceci est pour moi une école de patience où ma vivacité s'est éteinte. Je ne vaux plus rien qu'à végéter, l'huile de ma lampe s'est usée avant le lumignon; tout au plus ferois-je bon à faire un chartreux. Voyez après cela à quelle sauce vous me mettrez, si la paix se fait jamais, à broyer les couleurs pour la Marquise ou à copier des notes pour votre viole de gambe. Enfin tranquillisez-vous, mon cher; que ma fanté ne vous inquiète plus & mandez-moi les nouvelles que vous pourrez, surtout les littéraires. Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

le 1 Avril 1762.

177.

SIRE,

Votre dernière lettre, dans laquelle vous me faites la grâce de m'apprendre que vous n'avez plus de fièvre, a achevé de me tranquilliser; car Catt étant allé à Wittenberg pour voir son parent, je ne favois ce que c'étoit que cette fièvre, & il me venoit fans cesse les idées les plus tristes, en pensant à celles qui avoient régné à Breslau l'hiver que j'y étois. Heureusement le Comte de Hordt, qui partit deux jours après la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire, dit ici que vous n'aviez eu qu'une fièvre de rhume. Ce fut le Comte de Reufs qui me donna cette bonne nouvelle & vint exprès chez moi; je l'aimois beaucoup auparavant, parce que c'est un bon & excellent citoyen, qui vous est dévoué de coeur & d'ame; mais je l'aime encore davantage aujourd'hui, & s'il m'avoit donné cent mille écus, il ne m'auroit pas fait le quart du plaisir qu'il me fit.

Voilà la Martinique prise. Outre les avantages inestimables de cette conquête, les suites en sont des plus utiles. Trente quatre vaisseaux de guerre qui se trouvent tout à coup en état d'agir contre les Espagnols, & une armée de 16,000 hommes de troupes réglées; ce qui vaut une armée de 80,000 en Europe. Outre ce premier

avantage, en voici un second aussi considérable. Un tremblement de terre vient de détruire une partie de Carthagène en Amérique; les remparts & les fortifications sont presque tout à bas, & les deux forts de sainte Marguerite qui défendoient l'entrée du port, entièrement détruits; il n'y a rien de plus certain que cette nouvelle, le détail de ce désastre est dans toutes les gazettes. Voilà le Pondichéri & le cap Breton des Espagnols détruit, sans qu'il en ait coûté la moindre peine aux Anglois.

Je ne vois ni noir, ni blanc. Je ne vois pas noir, parce que nous avons tous nos derrières libres, que nous pouvons employer cette campagne contre les Autrichiens l'armée que nous avions contre les Russes, & le corps que nous opposions aux Suédois; car d'ailleurs vous aurez pu vous appercevoir par mes lettres que je n'ai jamais fait que très-peu de fond sur les gens que j'ai fréquentés avec Mr d'Andrefel; ainsi n'ayant jamais fondé sur eux la moindre espérance, ils n'entrent pour rien dans ma façon de penser. Je ne vois pas entièrement blanc, parce que je fais que la plus grande prudence d'un général peut être rendue inutile par la bêtise ou par la lâcheté des subalternes; & malheureusement je n'ai que trop d'exemples de cette vérité. Mais j'espère en vos lumières, en vos talens supérieurs; & vous suppléerez à ce qui pourroit manquer. Vous me

direz : si le Prince Ferdinand étoit battu ? Pourquoi le fera-t-il , puisqu'il a toujours battu ses ennemis jusqu'à présent ? Mais si le Prince Henri avoit quelque désavantage ? Pourquoi étant plus fort qu'il n'a jamais été , n'agira-t-il pas aussi bien qu'il a fait jusqu'à présent ? Mais enfin si l'Empereur de Russie venoit à mourir ? Pourquoi mourra-t-il ? il est jeune , il se porte bien & nous ne sommes plus dans le siècle de la Médicis. Mais si moi Roi de Prusse j'étois battu ? Si cela arrive jamais , je consens que l'on me coupe la tête.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 3 Avril 1762.

178.

Vous êtes gai & de bonne humeur , mon cher Marquis , & ce ne sera pas à moi qui voudrai vous affliger par mes rêves mélancoliques. D'ailleurs penser tristement ou gaiement ne fait rien aux choses ; elles vont leur train , & l'événement bon ou mauvais , il faut ensuite le recevoir , & dévorer son chagrin , si la fortune nous est contraire. Je suis à présent dans les négociations par dessus les yeux ; tout va à souhait à Pétersbourg , & j'ose vous dire que ce pays dont vous n'espérez rien , remplira ce que j'en attends , mais un mois plus tard que je

ne l'aurois désiré. Sur la fin de Mai il y aura un beau sabbat dans cette pauvre Europe, & ce fera de cette façon-là que nous trouverons la fin de cette detestable guerre. Je relis à présent l'histoire de Fleury, dont je m'accommode très-bien; cela tiendra bon jusqu'au mois de Juillet; c'est une pièce de résistance qui fournit des alimens pour une demi-campagne. Je ne vous en dis pas davantage à présent, mon cher Marquis. J'attends de grandes nouvelles, que je vous enverrai toutes chaudes, dès que je les aurai reçues. Adieu, mon cher, je vous embrasse.

le 8 Avril 1762.

179.

SIRE,

La lettre de V. M. a fait hausser mes espérances de dix degrés. Elle me parle de ma gaieté. Quelque grande qu'elle soit, je la trouve encore fort modeste; & je regarde comme un miracle que ma pauvre tête ne se soit pas totalement démontée depuis le mois de Février. Mais si ce dont vous me parlez au sujet des gens que j'ai vus autrefois avec Mr d'Andresel a lieu, je ne réponds plus de rien, & je serai peut-être obligé de me faire mettre une trentaine d'épingles dans le derrière, pour déterminer les esprits vitaux vers les parties bas-

ses, & les empêcher de se porter avec trop de rapidité au cerveau. Plaifanterie à part. Si jamais j'apprends que les mouvemens que vous attendez ont été effectués, je ne réponds pas que la joie ne fasse en moi quelque révolution trop grande. Je sens trop la conséquence d'un événement tel que celui que vous espérez, j'en vois trop bien les suites heureuses, pour être véritablement tranquille jusqu'au moment que je le saurai arrivé. Permettez-moi, Sire, de vous citer ce vers d'un de nos meilleurs poètes :

Je le fouhaite trop pour le croire fans peine.

Mais je vois tant de choses bonnes d'un autre côté, que j'attends avec patience celle que je fouhaite le plus aujourd'hui.

Vous savez fans doute, Sire, que les Anglois ont pris à la Martinique trente fix vaisseaux corsaires des plus considérables qu'eussent les François; la perte de cette île leur coûte d'un seul article trente millions de livres. On embarquoit pour la France toutes les années de la Martinique cent mille caisses de sucre à six cents livres la caisse : cela fait soixante millions de livres de sucre. Mettez la livre de sucre à dix sous, qui font la valeur de trois de nos anciens gros; vous trouverez, fans grand calcul, que cela fait trente millions de livres, par conséquent le double de ce que peut rendre l'électorat de Hanovre dans la

plus florissante paix. Il est vrai que ce sont les sujets du Roi de France & non pas lui qui perdent ces sommes considérables; mais la plaie n'en est pas moins grande pour le royaume, & elle saignera long-temps.

On dit ici que vous faites mettre en ordre le château de Charlottenbourg. Si V. M. se rappelle les jolies tapisseries de papier pour les chambres des officiers & des dames que je lui fis voir à Leipfic & qu'elle veuille en employer quelques unes vu le bon marché, une chambre ne coûtant guères que quarante écus monnoie courante, l'entrepreneur de la fabrique de Rheinsberg, qui est un gentilhomme du Prince Henri, & qui est venu me prier de le recommander à V. M., lui enverra tous les plus beaux échantillons.

Mr de Catt se porte mieux; il a trouvé ici un chirurgien fort habile, qui l'a déjà très-soulagé, & qui lui promet de le mettre en état dans une douzaine de jours de aller rejoindre V. M. & de faire la campagne sans incommodité, pourvu qu'il veuille se ménager un peu, & ne plus être aussi mauvais écuyer que saint Paul de chrétienne mémoire.

On dit dans tous les papiers publics que la flotte qui a pris la Martinique va rendre une visite aux Espagnols à la Havane & leur emprunter à coups de canon quelques millions de piaftres. Ainsi soit-il ! J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 11 Avril 1762.

180.

Je voudrois pouvoir vous donner tous les jours, mon cher Marquis, des nouvelles agréables. Pour à présent il n'y a rien, sinon que la Suède va incessamment faire la paix, comme je compte de recevoir le 20 la conclusion de celle que nous avons faite avec la Russie; ce sera aussi vers ce temps que je recevrai des nouvelles de cet endroit où vous avez été avec Mr d'Andrefel; j'en ai reçu des contrées qu'anciennement gouvernoit Mithridate, qui me font le plus grand plaisir; la différence qu'il y a, c'est que le bien arrivera un mois plus tard. Malgré tant d'apparences favorables vous ne sauriez croire combien j'ai de chagrins qui me viennent d'endroits dont je ne devois certainement pas en attendre. Enfin je crois être prédestiné sur mes vieux jours à voir exercer ma patience de toutes les façons. Seigneur, ta volonté soit faite! Eh bien, Marquis, je deviendrai patient & voilà tout; le compte fait, ce sera moi qui y gagnerai. Daun & presque toute l'armée autrichienne va venir ici contre moi; il y aura bien de la besogne, & sans une bonne diversion j'aurai de la peine à terminer la guerre. Adieu, mon bon Marquis, aimez-moi toujours un peu & soyez persuadé de mon estime.

1e — Avril 1762.

181.

SIRE,

Je me doutois bien, par certaines choses, que j'avois lues dans les papiers publics, des mauvaises manoeuvres qu'on faisoit dans une cour, où depuis le changement de ministère la foiblesse paroît avoir succédé à la fermeté, malgré les avantages inespérés que la fortune semble vouloir donner à des gens qui en savent si mal profiter. J'espère que si les anciens sujets de Mithridate se mettent en mouvement, tout ira à merveille, & que vous pourrez laisser faire à ceux qui se conduisent contre toutes les règles de la politique autant de sottises qu'ils voudront, sans qu'elles vous portent préjudice. J'attends donc avec une impatience infinie la confirmation des nouvelles des anciens ennemis de Pompée. J'ai beaucoup plus de foi en leurs promesses qu'en celles des gens que j'ai vus autrefois avec Mr d'Andresel.

J'ai prié Mr de Catt, qui aura l'honneur de rendre ma lettre à V. M., de lui dire une chose qui peut lui être utile, & que je crois ne devoir pas confier au papier, parce qu'on ne fait ce qui peut arriver à un voyageur. Le même Mr de Catt, avec qui j'ai eu la consolation de m'entre-

tenir

tenir tous les jours de V. M., pourra lui dire le genre de vie que j'ai mené depuis dix mois.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 23 Avril 1762.

182.

Je commençois à languir comme une fleur, qui n'a pas été arrosée de long-temps, lorsque Catt m'a rendu votre lettre. Cette divine rosée m'a ranimé & m'a donné une nouvelle vie. Il est plaisant, mon cher Marquis, que vous travailliez sur le nouveau testament & moi sur les pères de l'église. Quel démon nous a fourni ces idées? Dites-moi par quel concert notre esprit s'est-il dirigé en même temps sur ces matières? Je crois que nous n'en savons rien ni l'un ni l'autre. Je vous avoue que je m'étonne de l'égarement extrême de l'esprit humain toutes les fois que je relis ces disputes sur des dogmes & des mystères. Cependant je ne vous dis rien que ce que vous savez déjà, & je vois d'ici à votre air que vous voulez de bonnes nouvelles. Je me trouve assez heureux pour vous servir comme vous le désirez. Du côté de la Russie j'attends le courrier avec le traité de paix & l'alliance de la part de la Suède. Les médiateurs crèvent tous le chevaux de poste, pour arriver, & signer tout de suite la paix. Ce

n'est pas encore tout, le successeur de Mithridate se met actuellement en campagne & m'envoie un grand secours, & ces peuples que le soleil regarde en naissant, sont en mouvement également: les traités sont faits, tout est arrangé, de sorte que nous pouvons compter sur l'accomplissement de mes espérances. Ce sont des nouvelles qui se sont fait attendre; mais elles sont si bonnes, qu'on peut leur pardonner leur lenteur.

J'espère donc à présent avec fondement que l'année présente fera la clôture de nos travaux. Catt m'a parlé du pauvre Comte Gotter comme d'un homme à l'agonie. Hélas! je ne retrouverai à Berlin que de murailles & vous, mon cher Marquis; plus de connoissance, personne, & moi j'aurai survécu à toute cette malheureuse génération. J'ai quelque affaire qui m'empêche de continuer. Je vous en dirai davantage dès que j'aurai du loisir. Adieu, mon cher, mon bon, mon unique Marquis. Je vous embrasse de tout mon coeur.

à Breslau, le 29 Avril 1762.

183.

SIRE,

J'avois oublié de remettre à Mr de Catt les deux pièces de Mr d'Alembert que V. M. m'avoit fait la grâce de me communiquer. J'ai l'honneur de

les lui renvoyer: il y a dans tout cela du bon, du singulier & du mauvais. Il est fâcheux qu'au beau génie du siècle de Louis XIV succède un esprit de paradoxe, qui tôt ou tard ruinera le bon goût, & détruira à la fin le bon sens.

V. M. travaille donc sur les pères de l'église? J'avois eu l'honneur de lui dire plusieurs fois qu'il ne manquoit plus à ses lectures qu'une douzaine de tomes in-folio, après quoi elle pourroit disputer avec Dom Calmet & tous les bénédictins de l'univers.

Je parcours l'Ecriture, & les remarques que je fais doivent servir aux notes que je fais sur Timée de Locres, dont j'ai traduit les ouvrages, qui n'ont jamais paru en langue vulgaire. C'est un fou de la première classe que ce Timée de Locres, pas un mot de bon sens dans ses ouvrages; mais sa philosophie a servi de base à celle des Pythagoriciens & des premiers chrétiens, & cela me fournit de bonnes dissertations.

J'ai quitté V. M. balbutiant le grec, & je la reverrai le sachant comme les Dacier & les Saumaïse. C'est aux chagrins que j'ai essuyés depuis dix huit mois que je suis redevable de la connoissance d'une langue qui sert à mon amusement. Il falloit que je mourusse de douleur, ou que j'occupasse mon esprit, pour le distraire des chagrins que lui causoit cette maudite guerre. Soyez persuadé, Sire, qu'après vous personne n'a été plus

sensible aux malheurs que nous avons essuyés quelquefois. J'étois accablé par deux mortelles inquiétudes; la première regardoit le sort de tout l'Etat; mais la seconde, qui étoit bien plus considérable, tomboit sur votre personne. Enfin, grâce au Ciel, voilà toutes nos inquiétudes finies, & j'espère dans peu de mois avoir le plaisir de voir V. M. tranquille & heureuse dans le sein de la paix, goûtant un doux repos que ses veilles & ses fatigues ont bien mérité.

J'attends aujourd'hui ou demain une lettre de V. M. Je suis dans la ferme espérance que j'y trouverai la confirmation des bonnes nouvelles que V. M. m'a fait la grâce de me mander & qui m'ont causé une joie qui m'a rendu entièrement la santé. J'ai l'honneur &c.

En Avril 1762.

184.

SIRE,

V. M. aura pu juger d'avance de la joie que j'aurois en recevant la dernière lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. J'ai été d'autant plus charmé, que connoissant tout le bien qui pouvoit arriver de l'orient, je n'avois jamais été persuadé que ce bonheur nous arrivât. C'est à présent, Sire, qu'il faut songer à conserver votre santé,

pour achever de conduire toutes les choses à leurs perfections, & venir ensuite se tranquilliser à Sans-Souci, & se refaire de toutes les fatigues énormes que vous avez essuyées depuis six ans sans relâche.

Je n'ai aucune nouvelle littéraire à faire savoir à V. M., mais deux qui prouvent que les méchans sont quelquefois punis, s'ils ne le sont pas toujours. La Pompadour a perdu un oeil, & l'autre aura bientôt le même sort; cette femme aura le destin d'Oedipe; c'est toujours quelque chose pour prouver la providence, quoiqu'il faudroit qu'elle eût le sort de Cartouche pour faire un argument convaincant.

Les jésuites vont être entièrement détruits en France; leurs collèges sont déjà fermés & leurs biens donnés en partie aux régens qui seront chargés de l'instruction des jeunes gens. Voilà un événement auquel toute l'Europe ne s'est pas attendue. J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. une estampe qu'on a gravée à Paris, très-mal exécutée, mais dont l'idée est assez ingénieuse: tous les ordres de moines sont dans un crible, que le premier président remue, & tous les jésuites tombent des trous du crible comme l'ordure du froment qui représente les autres ordres & qui restent dans le crible, ainsi que le blé y demeure lorsqu'on le nettoie.

La lettre de V. M. m'a donné un si grand courage, que voyant que tant de différentes nations vont ouvrir leurs campagnes, je vais aussi faire l'ouverture de la mienne; & puisque V. M. a eu la complaisance de permettre que je prenne les eaux à Sans-Souci, je sortirai de mon étui, dont je n'ai pas bougé depuis dix mois, & j'irai annoncer aux Nymphes & aux Dieux de la Havel qu'ils reverront bientôt V. M. sur leurs bords heureux. Puisse ce jour arriver au plutôt! J'ai l'honneur &c.

à Berlin, ce 3 Mai 1762.

185.

Je vous tiens parole, mon cher Marquis, je vous communique toute chaude la bonne nouvelle que je viens de recevoir. Notre ami le Chan est en marche pour Jassy à la tête de cent mille Tartares; il m'envoie un secours de vingt six mille hommes; les Turcs sont en pleine marche pour Adrianople. J'ai été assez heureux pour concilier leurs intérêts avec ceux des Russes & pour armer ces deux puissances contre la maison d'Autriche. L'ouvrage n'étoit pas facile, & il a fallu concilier comme on a pu des intérêts si différens pour les amener à ce point de réunion où les voilà; c'est un paroli au même à ce que Kaunitz m'a fait, & si la providence y consent, je pourrai rendre à mes enne-

mis tout le mal qu'ils m'ont fait & m'ont voulu faire. Ne vous étonnez donc plus de mon inaction, & foyez sûr que dès que ma machine sera montée, j'agirai plus en un mois que je n'ai pu dans une année les campagnes précédentes. C'est un grand événement & qui doit laisser à la postérité au moins pour un demi-siècle des vestiges de cette guerre obstinée & cruelle. Réjouissez-vous, mon cher; désormais vous ne pouvez avoir que de bonnes nouvelles de nos armées; Juillet & Août feront les mois de nos plus grands progrès; tous les pas que nous ferons nous achemineront à la paix & à la félicité de notre pauvre nation. Je commence à me flatter que je trouverai du baume pour nos plaies; ou de l'onguent pour la brûlure, comme vous voudrez. Adieu, mon cher Marquis; on n'est pas en état de mander souvent des nouvelles de cette importance; je vous les donne avec plaisir, persuadé comme je le suis de la part que vous prenez à ce qui me regarde & à la prospérité du pays que je gouverne. Je vous embrasse, & je me flatte sérieusement de vous revoir à Sans-Souci. Adieu.

10 — Mai 1762.

186.

Vous m'avez fourni, mon cher Marquis, le meilleur ragoût du monde pour ma table; j'y ai produit votre estampe des jésuites; tout le monde a dit son mot sur ce sujet & nous avons ri, ce qui n'est pas ordinaire dans ma maison depuis les tribulations que nous avons souffertes. Les François sont de plaisans fous; j'aime des ennemis qui donnent occasion de rire, & je hais mes Autrichiens rébarbatifs, bouffis d'orquail & d'impertinence, qui ne sont bons qu'à faire bâiller, ou à insulter les malheureux. Je n'ai aucune nouvelle à vous apprendre aujourd'hui; j'attends mes courriers d'une heure à l'autre. Vous trouvez peut-être que depuis quelques mois j'attends toujours des courriers; cela est vrai; cependant ils arriveront à la fin, & il n'y aura que notre impatience qui aura souffert de ces délais: ce n'est pas une affaire; on y gagne plutôt en soumettant son inquiétude naturelle à un petit cours de patience qui nous fait avancer dans la morale pratique & dans l'étude de la sagesse. Je rassemble actuellement l'armée & je mets la dernière main aux préparatifs de cette campagne. Veuille le Ciel qu'elle soit heureuse & la dernière de celle que j'aurai à faire!

Je suis bien aise que vous alliez à Sans-Souci; mon imagination saura où vous trouver; je vous suivrai dans la maison & dans les allées du jardin jusqu'au parc: je dirai, à présent le Marquis joue de la viole, à cette heure il commente le nouveau testament grec, le voilà répétant avec Babet des leçons de tendresse; dans cette allée il fait des projets de politique, & revoyant mes appartemens il se ressouvient de moi. Ensuite j'aurai un petit dialogue en idée avec vous; mais quelque nouvelle de Daun viendra à la traverse dissiper cette illusion agréable, & autant en emporte le vent. Ma situation n'est pas encore à l'abri de certains nuages qui obscurcissent de temps à autre la sérénité de quelques rayons qui me luissent; cela m'inquiéteroit beaucoup, si je n'avois vu par l'expérience que tout le mal que l'on craint n'arrive pas. Le trouble va devenir général dans toute l'Europe, & je m'imagine que quand toutes les cervelles se seront détraquées jusqu'au dernier point, la raison alors leur reviendra tout d'un coup, comme à des gens attaqués de la fièvre chaude, qui après un long accès de frénésie tombent dans un sommeil profond & recouvrent leurs sens au réveil. Que cet heureux moment se fait long-temps attendre, & qu'il en coûte pour que l'Europe en travail accouche de cette paix tant désirée! Soit en paix, soit en guerre, heureux ou malheureux, absent ou présent vous

me retrouverez toujours le même, c'est à dire vous aimant & vous estimant comme j'ai toujours fait. Adieu, mon cher Marquis, & bon soir, je vais me coucher.

à Breslau, le 8 Mai 1762.

187.

SIRE,

Me voici arrivé depuis hier dans le délicieux séjour de Sans-Souci, & j'y apprend aujourd'hui par une lettre qu'on m'écrit de Berlin que vous avez battu le corps du Général Beck, & fait huit bataillons prisonniers. Vous traitez aussi mal les Autrichiens en Silésie que le Prince Henri en Saxe. Voilà un bon commencement de campagne, & si les choses qui, selon ce que je conjecture, doivent arriver au commencement du mois prochain, ont lieu, je ne doute pas que vous ne revoyiez avant la fin de cette année les bords heureux de la Havel, & que vous ne veniez voir les superbes choses que vous avez fait faire à Sans Souci & que je considère toujours avec une nouvelle admiration. Tout est ici dans le plus bel ordre du monde. Battez donc pour l'amour de Dieu ces maudits Autrichiens le plus souvent que vous pourrez, pour que tous vos sujets aient à la fin le plaisir de vous voir heureux & content après tant de traverses.

J'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. les métaphysiques chimères de d'Alembert sur la poésie & sur l'histoire. Peut-on, avec autant d'esprit & de géométrie qu'en a cet homme, être aussi peu conséquent? Je crois qu'à la fin nos meilleurs écrivains diront comme le père Canet: point de raison, Monseigneur, que cela est sage, point de raison!

Voilà V. M. au milieu des fatigues & des dangers. Que je serai content lorsque je l'en verrai délivrée! Quant à moi, inutile fardeau de la terre, je passe ma vie à souhaiter la paix, à étudier des choses peu agréables & à apprendre des mots.

Les jésuites sont renvoyés de la cour en France, leurs collèges entièrement supprimés, leurs novices renvoyés; & l'on parle de leur exil total du royaume comme d'une chose qui doit arriver au mois d'Août. Je croirois volontiers que le ministère a découvert quelques manoeuvres de ces honnêtes gens qui sont inconnues au public & qu'on veut garder dans le silence. Il est certain que deux jours après l'assassinat du Roi, deux jésuites furent mis à la Bastille, & l'on n'a plus su ce qu'ils étoient devenus. Ajoutez à cela que lorsque Damiens vint à Paris, il fortoit de chez les jésuites d'Arras. Que ferez-vous à la paix de tous ces insectes venimeux? Les princes catholiques vous donnent un bel exemple.

Je ne vous dis tout ceci, Sire, que pour vous faire penser à l'aventure qui vous est arrivée la campagne dernière. Je ne comprends pas pourquoi l'on n'a pas déjà condamné & puni en effigie ce misérable Warkotsch. Votre trop grande douceur me fait souvent enrager : les méchans ont besoin d'être contenus par la crainte. J'ai l'honneur &c.

à Potsdam, ce 18 Mai 1762.

188.

Vous trouverez bien ridicule, mon cher Marquis, que depuis si long-temps je vous promette des nouvelles & que je ne vous en donne jamais : ce n'est assurément pas ma faute, mais plutôt celle des événemens qui se font attendre, & des distances que les courriers ont à parcourir pour arriver. Je ne puis donc vous rien dire soit politique, soit guerre, sinon que le Maréchal Daun a fait camper sa nombreuse armée & que je suis encore en cantonnemens, mais le pied à l'étrier. On m'a écrit quelques bonnes nouvelles de Saxe ; cela m'est très-agréable, & j'en serois plus ravi, si les coups avoient été plus décisifs ; il nous faut de grandes fortunes pour nous donner des avantages sur nos ennemis : je les demande au Ciel ; mais comme je n'ai point de St Siméon le stylite, ni

de St Antoine, ni de St Jean Chrysostome, pas même de St Fiacre, je doute que le Ciel exauce la prière d'un pauvre profane très-peu croyant & encore moins illuminé. Dès que j'aurai quelque chose de bon à vous mander, vous le saurez tout aussitôt.

En attendant, mon cher Marquis, je m'amuse avec le Pape Nicolas & Adrien, avec l'Empereur Louis & le Roi Lothaire, avec Mesdames Teutberge & Valrade. Je suis sur le point de voir naître le grand schisme d'occident & je me sens porté à croire que tout l'univers a été imbécille depuis Constantin jusqu'à Luther, se disputant dans un jargon inintelligible sur des visions absurdes, & l'épiscopat établissant sa puissance temporelle à l'aide de la crédulité & de la sottise des princes & des nations: la suite de l'histoire de la religion considérée en ce sens présente un grand tableau aux yeux d'un philosophe & devient une lecture instructive pour quiconque pense & réfléchit sur l'esprit humain. Cet abbé de Fleury a rendu en vérité un grand service au bon sens en composant cette histoire. Vous allez faire un terrible livre, à ce qu'il me paroît, mon cher Marquis; si vous voulez ramasser toutes les contradictions & toutes les absurdités des théologiens, vous vous engagez dans un énorme ouvrage.

Je vous crois Grec comme Démosthène sur votre parole. Vous étiez déjà un grand Grec pour moi qui ne fais que le *Pater émon*; aussi y parut-il

bien à ce souper où se trouva le Duc de Nivernois, où vous soutintes la moitié de la conversation en grec, & où je voulois un dictionnaire pour pouvoir en quelque façon entendre quelques mots des savans propos que vous tintes vous deux.

Pour moi je n'ai point profité à cette malheureuse guerre comme vous; j'y suis devenu philosophe pratique; j'ai d'ailleurs oublié le peu que j'ai su, & je n'ai appris qu'à souffrir patiemment les maux que je ne pouvois éviter. Adieu, mon divin Marquis. Vous pouviez garder les ouvrages nouveaux de d'Alembert, qui en vérité sont du poids de notre monnoie courante. Je vous prie de bien conserver votre santé & de vous ressouvenir de vos amis, qu'un esprit malin lutine par le monde selon son caprice. *Vale.*

à Bettlern, le 18 Mai 1762.

189.

SIRE,

J'ai l'honneur de répondre à V. M. dans le moment même que je reçois sa lettre: elle doit juger du plaisir qu'elle m'a causé. Non seulement nous voyons actuellement le port après une horrible tempête, mais nous entrons dans ce port, où nous oublierons bientôt tous les maux passés. On m'écrit de Berlin que la joie y a été excessive; le courrier

y est arrivé à dix heures du soir, & toute la nuit le peuple a été dans les rues & les maisons éclairées aux fenêtres. On n'a pas moins été joyeux à Potsdam; mais on le feroit encore plus, si on avoit le bonheur de vous y voir. Je me flatte que cet hiver la guerre sera finie. L'alliance avec la Russie vaut toutes les alliances des peuples circoncis & incirconcis; avec ce seul secours je regarde la paix comme assurée avant quatre mois, & si certaines gens tiennent leurs promesses & se mettent en mouvement, il est impossible que vous ne foyez pas à Sans-Souci avant le mois de Septembre. La Reine de Hongrie, à ce que disent des lettres de Vienne qui viennent de très-bonne main, passe la moitié de sa vie depuis quelque temps à prier la Vierge & l'autre à pleurer. Je souhaite, pour la punir des maux que son ambition a faits depuis sept ans au genre humain, qu'elle ait le sort des fœurs de Phaëton & qu'elle se fonde en eau. J'ai l'honneur &c.

à Potsdam, le 24 Mai 1762.

190.

Je me félicite, mon cher Marquis, de ce que Sans-Souci peut vous servir de demeure agréable pendant les beaux jours du printemps, & s'il ne dépendoit que de moi, tous les événemens se

feroient déjà arrangés de façon que je pourrois vous y joindre; cependant il faut encore ajouter la campagne qui va s'ouvrir aux six précédentes, soit que le nombre de sept qui passe pour mystique chez les Péripatéticiens & les moines, doive être rempli, & qu'il soit dit de toute éternité dans le livre des destinées que nous n'aurons la paix qu'après sept campagnes, il faut que nous en passions par-là. Mon frère a bien débuté en Saxe; mais je ne fais quels contes on fait sur notre chapitre. Nous cantonnons encore; il n'y a que quelques partis de housards en campagne, & ni Daun, ni Beck, ni tous les autres Autrichiens ne sont attaquables jusqu'à présent. Notre campagne ne peut commencer au plutôt qu'au 20 Juin; jusqu'à ce temps ne vous attendez pas de notre part à des coups d'éclat.

J'ai déjà pensé aux moines de Silésie; dès que j'ai appris qu'on les chassoit de France, j'ai fait mon petit projet en conséquence & j'attends à avoir nettoyé le pays d'Autrichiens, pour pouvoir y faire ce qui me plaît. Vous comprenez donc, mon cher Marquis, qu'il faut attendre que la poire soit mûre pour la cueillir. Quelle différence de revoir Sans-Souci à présent, après y avoir demeuré avant la guerre! de comparer l'état de prospérité où nous étions alors avec notre misère présente, la bonne société qui s'y rassembloit avec la solitude ou la mauvaise compagnie

qui nous reste ! Tout cela, mon cher Marquis, m'afflige, & me rend triste & rêveur.

Je suis fort de votre sentiment au sujet de d'Alembert; il vaut mieux ne point écrire que de dire des paradoxes & des pauvretés. Blaise, Pascal, Newton & cet homme-ci, tous trois les plus grands géomètres de l'Europe, ont dit force sottises, l'un dans ses apophthegmes moraux, l'autre dans son commentaire sur l'apocalypse & celui-ci sur la poésie & l'histoire. La géométrie pourroit donc bien ne pas rendre l'esprit aussi juste qu'on ne lui attribue. Le préjugé favorable à la géométrie en avoit fait un axiome; ce n'est pas même un problème après les trois grands géomètres que je viens de citer & qui ont tous trois si pitoyablement raisonné. Tenons-nous en, mon cher Marquis, aux arts d'agrément. La perfection n'est point faite pour nous; on a quelque indulgence pour les écarts d'un poëte, on les met sur le compte de son imagination; mais on ne pardonne rien au géomètre, il doit être exact & vrai. Pour moi, qui sens qu'on ne sauroit l'être toujours, je m'attache plus fortement que jamais aux agrémens de la poésie & à toutes les parties des études qui peuvent orner & éclairer l'esprit; ce seront les hochets de ma vieillesse avec lesquels je m'amuserai jusqu'à ce que ma lampe s'éteigne. Ces études, mon cher Marquis, adoucissent l'esprit & font que l'âpreté de la vengeance,

la dureté des punitions, & enfin tout ce que le gouvernement souverain a de sévère se tempère par un mélange de philosophie & d'indulgence, nécessaire quand on gouverne des hommes qui ne sont pas parfaits & qu'on ne l'est pas soi-même.

Enfin, mon cher Marquis, soit âge, soit réflexion, soit raison, je regarde tous les événemens de la vie humaine avec beaucoup plus d'indifférence qu'autrefois. Quand il y a des choses qu'il faut faire pour le bien de l'Etat, j'y mets encore quelque vigueur; mais entre nous soit dit, ce n'est plus ce feu impétueux de ma jeunesse, ni cet enthousiasme qui me possédoit autrefois. Il est temps que la guerre finisse, car mes homélies baissent, & bientôt mes auditeurs se moqueront de moi. Adieu, mon cher Marquis; je souhaite de vous donner d'agréables nouvelles; vous aurez dans peu celle de la paix avec les Suédois; pour les autres, vous ne les aurez qu'à la fin de Juin. Aimez-moi toujours, & souvenez-vous d'un philosophe militaire, plus errant que Don Quichotte & tous les Chevaliers de la Calprenède.

A Bettlern, le 25 Mai 1762.

* 191.

Je ne veux pas donner à votre joie le temps de s'atiédir; je la réchauffe en vous donnant, mon cher Marquis, la nouvelle de la paix avec la Suède. Peut-être l'aviez vous déjà; cependant je m'aquitte de ma promesse en vous notifiant toutes les bonnes choses qui arrivent. Je crois que ce fera aujourd'hui ou demain que les Tartares ouvriront une autre scène en Hongrie avec un corps de 100,000 hommes. Enfin nos tribulations cessent, & cette Déesse volage, qui donne & retire ses faveurs selon son caprice, paroît se raccommoder avec nous. Toutes ces choses me font envisager la paix comme sure pour la fin de cette année, & Sans-Souci avec le cher Marquis au bout de cette perspective. Un doux calme renâit dans mon ame & des sentimens d'espérance (dont j'avois perdu l'habitude depuis six années) me consolent des agitations passées. Pensez un peu à la situation où je vais me trouver le mois prochain, & à celle où j'étois au mois de Décembre passé. L'Etat agonisoit, nous n'attendions que l'extrême onction pour rendre le dernier soupir; à présent je suis débarrassé de deux ennemis & mon armée se trouvera enchassée entre 20,000 Russes qui feront ma droite, & 200,000 Turcs qui feront ma gauche (dont 26,000 Tartares sont à ma disposi-

tion) cela fait deux Empereurs que j'aurai pour accolites, & avec les secours desquels je dirai une messe devant la Reine de Hongrie & lui ferai chanter le *de profundis*. Voilà du badinage; car dans le fond de mon coeur je dis avec le sage: *Vanités des vanités & tout est vanité*; sottises politiques, sottises d'ambition, sottises d'intérêt, voilà ce qui ne devrait pas agiter l'ame d'êtres aussi peu durables que nous le sommes. Mais les préjugés & les illusions gouvernent le monde & quoique nous sachions tous, que notre vie est un court pèlerinage, il reste dans l'ame un coin d'ambition qui rend sensible à la gloire. Je vous confesse, mon cher Marquis, les sentimens de mon coeur. Je pourrois vous citer l'autorité d'un géomètre, qui dit: que la dernière passion qui reste au sage, est celle de la gloire; mais je n'aime point à citer, de plus je ne suis pas assez sage pour pouvoir m'appliquer cet apophthegme. Je vous l'avoue donc naturellement, que les nouvelles que j'ai reçues & la carrière de prospérité dans laquelle je suis prêt d'entrer me font plaisir. Je ne m'étonne point que nos bons Berlinoises se soient fort réjouis; ils sont intéressés dans ces paix autant que moi qui les ai signées, ils n'auront plus à craindre les Tottleben, les Czernichefs, les Lascys ni les Cosaques; c'est un grand article pour vivre tranquillement. Il nous faut encore à cette heure un peu d'onguent pour la brûlure, & contre vent & marée

nous regagnerons le port. Je ne finirois point si je vous débitois toutes les réflexions que ces événemens me fournissent sur l'incertitude des contingens futurs & sur les laborieuses visions des politiques. Mais je n'ai prétendu que vous réjouir par de bonnes nouvelles, & je n'irai pas vous ennuyer par un plus long bavardage. Adieu donc, mon cher Marquis; que le Ciel vous bénisse & vous conserve pour que je vous retrouve sain, gai, dispos & content. Je vous embrasse.

à Bettlern, ce 28 Mai 1762.

FEDERIC.

192.

SIRE,

Si vos courriers se sont fait autant attendre que le Messie, ils ont produit de plus grands effets; il fallut au Messie & à ses disciples quatre siècles pour amener au christianisme un Empereur romain & il ne vous faudra que quatre mois pour ramener à la raison une Impératrice. C'est bien un autre miracle de rendre une femme raisonnable que de baptiser un prince qui cherchoit à se faire un parti parmi les chrétiens qui pût le garantir de ses ennemis. Si je n'avois pas été prévenu depuis quelque temps, les deux dernières lettres que j'ai reçues de V. M. auroient bien

Bb 3

pu produire sur moi le même effet que la joie de la paix a causé sur la tête d'un des principaux ministres de Berlin; le pauvre homme en est devenu fou le jour du *Te Deum*; il a fait mettre dans toutes nos gazettes qu'il prêcherait le lendemain en vers, & il a fait véritablement son sermon, où toute la ville est accourue. Ses confrères sont fort scandalisés, & ne parlent de rien moins que de suspendre le prédicateur poète. Si vous continuez de m'écrire d'aussi bonnes nouvelles, ne soyez donc pas étonné, Sire, si l'on vous écrit que j'ai fait un discours en *lingua franca*, qui est le provençal *algérianisé*, à l'académie des sciences. En vérité à la lecture de vos dernières lettres j'ai été pendant plus d'une heure comme un homme pétrifié & que la joie rend entièrement stupide. Il faut, comme le dit fort bien V. M., avoir senti l'état où nous étions il y a six mois, pour connoître tout le bon & le merveilleux de celui où nous sommes aujourd'hui.

J'ai eu la satisfaction d'être le premier qui ait célébré votre union avec l'Empereur de Russie, ce brave & digne prince, que le Ciel comble de toutes ses faveurs! Dès que j'eus reçu la lettre de V. M., je priai à dîner les bourguemaîtres & plusieurs des bons bourgeois de Berlin; j'empruntai de la maison de ville deux petits canons de quatre livres de balle, dont les bourgeois se servent dans leurs fêtes; je les fis conduire sur le chemin au

pied de la colonnade de Sans-Souci, & depuis midi jusqu'à sept heures du soir que dura le dîné nous tirâmes 80 coups de canon, en buvant à votre santé & à celle de l'Empereur votre bon allié. Hier dimanche les bourgeois firent à Potsdam de grandes réjouissances; je les ai pourtant prévenus de trois jours.

Je voudrois être plus vieux d'un mois; cependant je trouve qu'il n'est pas gracieux de vieillir; mais je sens tout le plaisir que j'aurai dans les mois de Juillet, d'Août & de Septembre. Quoique je souhaite la paix avec la plus grande impatience, je serois pourtant fâché de la voir conclure avant que vous n'ayez reçu de la Reine de Hongrie une bonne bouteille de baume, qu'elle est obligée de vous donner pour guérir toutes les cicatrices qui pourroient rester aux blessures qu'elle nous a faites.

Permettez que je vous dise une petite parabole: Un honnête homme traversoit une certaine forêt; trois brigands l'attaquèrent, lui firent plusieurs blessures, & non contents de lui voler son argent, ils vouloient encore le tuer. Il arrive pendant ce temps deux braves gens qui volent au secours de l'honnête homme & se saisissent des larrons. Un des défenseurs du voyageur lui dit: croyez-moi, tuons vos ennemis. Si nous les laissons aller, avant d'arriver à la fin de votre course vous avez encore une autre forêt à passer;

ces gens-là iront de nouveau vous y dresser des embûches. Le voyageur crut le conseil de ceux qui l'avoient garanti: les brigands furent exterminés, & il acheva sa route en sûreté. Ce n'est rien d'avoir culbuté par terre son ennemi, si l'on ne prend des précautions pour qu'il ne puisse plus nous attaquer en se relevant.

Je termine ici mon style oriental, & j'ai l'honneur d'être &c.

à Potsdam, le 2 Juin 1762.

193.

Vous plaisantez, mon cher Marquis, dans votre lettre sur mes courriers. Le malheur est que tout ne va pas aussi vite que je le voudrois. Voilà la paix des Russes, qui est à la vérité un événement très-avantageux, mais qui m'a dérangé d'une autre côté ma négociation à Constantinople. Il faut bien des choses pour mettre tant de têtes sous un bonnet, principalement pour concilier des intérêts aussi différens. On négocie, le temps se passe & nous ne sortons point d'embarras. Les Tartares marchent ni plus ni moins. C'est toujours cent mille hommes, & il faut espérer qu'en les mettant en jeu les autres suivront.

Votre parabole est admirable. Il faut des moyens pour la pratiquer. La grande difficulté

est d'abattre cette puissance ; le reste sera aisé. On va vite en spéculation, mon cher Marquis, & lentement en besogne, parce qu'on rencontre cent empêchemens dans son chemin. Je m'abandonne à la destinée qui mène le monde à son gré : les politiques & les guerriers ne font que des marionnettes de la providence ; instrumens nécessaires d'une main invisible, nous agissons sans savoir ce que nous faisons ; souvent le produit de nos soins est le rebours de ce que nous espérons. Je laisse donc aller les choses comme il plaît à Dieu, travaillant dans l'obscurité & profitant des conjonctures favorables lorsqu'elles se présentent. Czernichef est en marche pour nous joindre. Notre campagne ne commencera que vers la fin de ce mois, mais alors il y aura beau bruit dans cette pauvre Silésie. Enfin, mon cher Marquis, ma besogne est dure & difficile, & l'on ne sauroit dire encore positivement comment tout ceci tournera. Faites des vœux pour nous & n'oubliez pas un pauvre diable qui se démène étrangement dans son harnois, qui mène la vie d'un damné, & qui malgré tout cela vous aime & vous estime sincèrement. Adieu.

le 8 Juin 1762.

194.

SIRE,

Il s'en faut bien que je plaïsante sur vos courriers, ils ont apporté de trop bonnes nouvelles. Je veux que les Turcs ne fassent aucun mouvement cette année; la situation des affaires me paroît cependant admirable. Je ne suis pas Mr Euler; mais je fais pourtant assez calculer pour voir que soixante mille Russes & vingt mille Suédois font quatre vingt mille ennemis de moins; que vingt cinq mille hommes que nous avons contre les Russes, cinq mille contre les Suédois font trente mille hommes, auxquels vingt mille Russes réunis, forment une armée de cinquante mille hommes qui peuvent agir cette année contre les Autrichiens. Quant aux Turcs, je n'y ai jamais compté, parce que j'avois vu & lu une lettre écrite le 20 d'Avril de Constantinople par un ministre très-bon prussien à un autre ministre aussi prussien que moi, c'est tout dire, qui l'assuroit que tout étoit tranquille à Constantinople & que les Turcs ne marcheroient point cette année: mais pourvu qu'à leur place les cent mille Tartares qui sont en marche, achèvent de tenir leurs promesses, je ne vois pas la Reine fort à son aise. Je conviens que si les Turcs avoient marché, cela finissoit l'affaire dans deux mois; mais si cent mille

Tartares entrent en Hongrie, il faudra bien que les Autrichiens détachent pour le moins un corps de vingt mille hommes. Dès que j'apprendrai que ce détachement a lieu, je jugerai de la certitude de la promesse des Tartares & j'en tirerai un augure certain pour la paix au mois de Novembre ou de Décembre.

S'il faut en croire les papiers anglois, & surtout le *Monitor*, la sagesse de Salomon ne règne pas dans les conseils d'Etat à Londres. Il paroît contre le favoritisme du Comte Bute des pièces bien fortes & bien énergiques. La harangue de Mr Pitt au parlement est digne de Démosthène, & avec tout cela, voilà le Duc de Newcastle, qui après avoir servi quarante cinq ans la maison de Hanovre & avoir mangé cinq cent mille livres sterling pour son service, est obligé de demander sa démission; il a généreusement refusé six mille livres sterling de pension qu'on lui a offertes. Que diroit à tout cela le bon Roi votre oncle, s'il venoit au monde, & à bien d'autres choses que je n'ose confier au papier, mais que V. M. devine aisément? Si l'événement arrivé en Russie ne montreroit pas le peu de fondement de tous les projets humains, ce qui se passe en Angleterre en seroit une excellente preuve. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, en Juin 1762.

195.

Si j'entrois avec vous dans le détail, mon cher Marquis, sur ce qui s'est passé en orient, vous trouveriez peut-être que j'avois raison de croire qu'il arriveroit de bonnes choses là-bas. Certainement tout n'est pas désespéré & il me reste des lueurs favorables. Le Tartare doit être en pleine marche, & pour lui je me flatte au moins qu'il me donnera une vingtaine de milliers d'auxiliaires. A Constantinople il y a une rebellion parmi les janissaires; ils en veulent au grand Vizir: au départ de ma lettre de la huitième partie de la ville étoit déjà en cendres & l'incendie duroit encore. Vous avez bien raison de dire que nos raisonnemens sur l'avenir & tout ce qui est conjecture politique n'est que frivolité. Qui peut en mieux parler que moi, qui me vois agité depuis six ans de toutes les tempêtes politiques de l'Europe, toujours près de faire naufrage, conservé jusqu'ici comme par miracle, & néanmoins toujours dans de nouvelles fortes de dangers? Tout ce qui se passe en Russie n'a pu être prévu par le Comte de Kaunitz; tout ce qui s'est passé en Angleterre & dont vous ignorez ce qu'il y a de plus odieux, n'a pas dû entrer dans mes combinaisons. De tout cela il résulte que l'on fait le métier de dupe quand on gouverne des Etats dans des temps d'agitations

& de troubles. C'est ce qui me dégoûte surtout de ce travail ingrat & infructueux, & qui me ramène plus que jamais à l'amour des lettres, que l'on peut cultiver en silence & dans le sein de la paix. Un homme de lettres opère sur quelque chose de certain; au lieu qu'un politique n'a presque aucune donnée.

Les Russes nous joindront le 30; leur arrivée terminera notre inaction. Je tenterai derechef les grandes aventures, au risque de ce qui pourra en résulter. Voici le septième acte de cette tragédie; la pièce est trop longue; l'Empereur de Russie y a fait la péripétie; il faut que je travaille au dénouement pour la terminer le moins mal que possible. Une multitude d'arrangemens préalables m'occupent à présent; il faut tout disposer & tout prévoir autant que cela se peut; ajoutez à cela la vivacité des négociations qui se font à présent, & vous jugerez facilement des soins, des embarras & du travail qu'il m'en coûte, & du poids que mes pauvres épaules portent. Enfin, mon cher Marquis, nous touchons aux événemens qui vont décider de cette campagne & de toute cette guerre; il faut se résigner à les attendre patiemment, puisque la moindre partie de ce qui doit arriver dépend de nous. Adieu, mon cher. Vivez en paix, écrivez moi souvent, & comptez sur mon amitié.

le 19 Juin 1762.

* 196.

Je vous donne part, mon cher Marquis, comme je vous l'ai promis, des bonnes nouvelles que j'ai reçues de Ruffie. Schwerin vient d'arriver nous apportant non seulement l'acte authentique de la paix, mais encore une alliance par laquelle notre divin Empereur me garantit toutes mes anciennes possessions & les conquêtes que je pourrois faire, avec un secours de troupes considérable, qui a ordre de me joindre le mois prochain. Voilà en vérité plus que nous ne pouvions espérer. C'est un échelon qui mènera sûrement à une paix honorable, & un sentier qui conduira un pauvre philosophe de votre connoissance à Sans-Souci, où j'espère encore vous embrasser, avant de mourir. Adieu, mon cher, je vous embrasse.

ce 20 Juin 1762.

FEDERIC.

197.

SIRE,

Oserois-je demander à V. M. ce que font nos bons amis les Tartares? Je voudrois bien qu'ils fussent déjà en Hongrie.

Les Danois ont fait ce que nous aurions dû faire; ils ont emprunté à coups de canon un million d'écus des Hambourgeois; j'en suis fâché, parce que ce sont les Danois qui ont cet argent; mais d'ailleurs le peuple est en général autrichien à Hambourg. Je me réjouis de voir les villes impériales qui sont dévouées sans raison à la cour de Vienne, punies par cette même cour, qui tire parti de tout.

Je ne doute pas que la bataille que les François viennent de perdre en Allemagne, n'augmente le crédit de Mr Pitt dans le parlement; il y avoit prédit de la façon la plus assurée, dans sa harangue, ce que le Prince de Bronswic vient d'accomplir.

Tout le monde dit ici que vous avez en Silésie la plus belle armée de l'Europe. Puisse-t-elle répondre aux espérances de son Roi qui la commande, & montrer par sa valeur qu'elle est digne de son chef!

Je remercie infiniment V. M. de la bonté qu'elle a eue de me permettre de rester six semaines à Sans-Souci. Je retourne à Berlin dans quatre jours, pour être à portée de recevoir plus promptement des nouvelles de la santé & des victoires de V. M.

J'ai l'honneur &c.

À Potsdam, le 28 Juin 1762.

198.

Je n'ai point, mon cher Marquis, de ce beau papier orné de contours élégans qui donne tant de grâce aux lettres de vos compatriotes; sans quoi je m'en servirois pour vous répondre. Vous voudrez donc bien que je vous mande sur ce papier-ci tout simplement ce qui se passe. Vous nous retrouvez dans ce camp où nous fûmes si long-temps l'année passée; nous allons actuellement entrer dans les montagnes, pour tourner le Maréchal Daun, & l'obliger de rentrer en Bohême. Je ne fais jusqu'à quel point nous réussirons; cependant il n'y a rien autre chose à faire. C'est une grande entreprise que celle de débusquer un habile général de toutes les positions avantageuses qu'il a prises d'avance. La Fortune y fera sans doute beaucoup; mais qui peut se fier à cette volage?

Vous me demandez des nouvelles du Tartare. On me mande qu'il va m'envoyer tout à présent des troupes; la lettre est du 11 Juin. Cette diversion aura lieu plus tard que je ne l'avois espéré; mais elle fera toujours effet. Notre paix & notre alliance avec la Russie, admirables d'un côté, ont causé d'un autre quelque altération dans les bonnes dispositions où étoient les orientaux; reste à savoir si nos ennemis n'en profiteront pas. Toute la politique, mon cher Marquis, est appuyée sur
un

un pivot mobile, & l'on ne peut compter sur rien avec certitude; c'est ce qui m'en dégoûte prodigieusement. Les calamités des années passées, la ruine de la plupart des provinces, jointe à toutes fortes de malheurs qui me sont arrivés, m'ont rendu plus philosophe ou plus indifférent sur toutes les choses humaines que Socrate ne pouvoit l'être: je parviendrai bientôt à une quiétude parfaite. Il est temps, mon cher Marquis, que cette guerre finisse; je ne vaux plus rien, mon feu s'éteint, mes forces m'abandonnent, je ne fais plus que végéter; avec cela on peut encore servir d'ornement à la laure d'un cénobite, mais on n'est plus propre au monde.

Le Prince Ferdinand a remporté un avantage considérable sur les François; j'en suis bien aise. J'aurois désiré que l'affaire eût été plus décisive; 4,000 hommes de 80,000, reste 76,000; c'est plus qu'il n'en faut pour le Prince Ferdinand, qui n'en a que 50,000 au plus à leur opposer; mais cela lui fait gagner du temps, & cet échec décourage un Soubise, un des plus médiocres généraux qu'aient eu les François. Mon pauvre Margrave Charles est mort; j'en suis sensiblement affligé, c'étoit bien le plus honnête homme du monde. Il faut que nous aillions tous là-bas le rejoindre; un peu plutôt, un peu plus tard, c'est la même chose. Adieu, mon cher Marquis. Écrivez-moi quelquefois & soyez persuadé de mon amitié.

à Bunzelwitz, le 4 Juillet 1762.

Co

199.

SIRE,

Une fluxion sur un oeil, qui a été assez forte, ne m'a pas permis d'écrire plutôt à V. M. Elle vient d'exécuter, sans perdre un seul homme, par les plus belles manoeuvres qu'elle a faites, ce qui paroïssoit ne pouvoir avoir lieu qu'après une ou deux batailles. Vous voilà donc maître de toutes les montagnes de la Silésie & des passages dans la Bohême. Je souhaiterois y voir toute votre armée rendre aux Autrichiens le mal qu'ils nous ont fait, & forcer enfin ces hommes insensés à finir une guerre qui fait depuis sept ans le malheur de l'Europe & que le seul orgueil autrichien & la folie françoise entretiennent & fomentent avec tant de fureur.

On dit ici comme une chose sûre que l'Empereur de Russie vient de prendre le commandement de son armée. Si mes désirs étoient accomplis par la providence, ce bon & digne prince ne feroit venu en Allemagne qu'à la paix générale. Tout le bonheur & toute la tranquillité de l'Europe résident sur sa personne &c. : V. M. sent tout ce que contient cet &c.

J'ai vu ici le ministre russe qui vient d'arriver; c'est, à ce qu'il me paroît, un homme très-sage, très-attaché à son maître, & entièrement

dépouillé du ridicule mystérieux de la plus grande partie des politiques & de bien des ministres. Je suis convaincu que V. M. sera contente de celui-ci, s'il a jamais l'honneur de la voir.

Quand aurons-nous donc, Sire, le plaisir & le bonheur de vous voir ici? Jamais le Messie ne fut attendu avec plus d'impatience, & jamais son arrivée ne fut aussi nécessaire aux Juifs, que la vôtre ne peut l'être. Mais je sens, ainsi que tous les gens raisonnables, qu'il faut prendre patience, & songer qu'après avoir obligé vos ennemis à faire la paix, vous rétablirez bientôt ce que votre absence peut avoir dérangé. Le proverbe le plus vrai, Sire, c'est celui que, quand le chat n'y est pas, les rats dansent. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 14 Juillet 1762.

200.

Nos affaires, mon cher Marquis, commençoient à prendre un train assez honnête, quand tout à coup je me vois dérangé par un de ces événemens politiques que l'on ne peut prévoir ni empêcher; vous l'apprendrez de reste. La paix que j'ai faite avec la Russie subsistera; mais l'alliance s'en va à-vau-l'eau. Les troupes retournent toutes en Russie, & me voici réduit à moi-même. Cependant nous avons encore frotté deux détachemens

d'Autrichiens; il faut voir si cela pourra nous mener à quelque chose de solide; j'en doute, & me voilà de nouveau dans une situation gênante, difficile & délicate. Je suis la toupie de la fortune, elle se moque de moi. Nous avons pris aujourd'hui mille hommes & quatorze canons; cela ne décide de rien, & tout ce qui ne décide pas, augmente mon embarras. Je crois bien que beaucoup de choses vont de travers à Berlin & autre part. Mais que voulez vous que je vous dise? Le destin qui mène tout est plus fort que moi, je suis obligé de lui obéir. J'ai le chagrin dans le coeur, mon embarras est des plus grands, mais que faire? Prendre patience. Si je vous écris aujourd'hui une fotte lettre, prenez-vous-en à la politique; j'en suis si las, que si une fois je pouvois trouver la fin de cette malheureuse guerre, je crois, que je renoncerois au monde.

Adieu, mon cher. Je vous embrasse.

à Boegendorff, le 21 Juillet 1762.

201.

SIRE,

Lorsque j'ai eu l'honneur de recevoir votre dernière lettre, je favois depuis quatre jours l'événement arrivé en Russie. Comment est-il possible qu'on n'ait pu ni le prévoir ni l'empêcher, dans

le temps que tout sembloit se réunir pour montrer qu'on devoit s'y attendre? La façon dont pensoient les Russes qui passoient par Berlin, les discours du Ministre de Russie à la Haye, les lettres qui venoient de Pétersbourg, tout cela présageoit ce triste événement. Il y a six semaines qu'un ministre étranger à la cour de Russie écrivit ici à un ministre bien intentionné pour vos intérêts tout ce qui est arrivé; il lui prédisoit qu'on verroit bientôt, si l'on n'y prenoit garde, ce qui n'a été que trop effectué. Ayant vu cette lettre, je conseillai à ce Ministre de parler au Comte de Finck, & il l'avertit de ce qu'on lui mandoit. Malheureusement cet avis n'a servi de rien. Si V. M. se rappelle ma dernière lettre, elle verra actuellement que les craintes que je lui témoignai & que j'exprimai à mots couverts, n'étoient que trop bien fondées. Dieu veuille que celles que j'ai sur la continuation de la paix soient fausses! Vous me dites, Sire, que toutes les troupes russes retourneront en Russie, je le souhaite; mais Mr de Saldern, Envoyé du Holstein, homme dévoué à V. M., me dit encore hier qu'il n'en croyoit rien; les paquets qui arrivent de la Prusse sont cachetés avec les armes russiennes, & le manifeste que la cour de Pétersbourg a fait publier pour reprendre possession de ce pays, a jeté ici tout le monde dans la consternation. Comment, Sire, pouvez vous vous résoudre à laisser Stettin dans un état

à ne pas résister à un coup de main? Trois bataillons de moins dans votre armée & deux bataillons dans celle du Prince Henri, font-ils donc le fort de ces armées? Mais ils le font de la principale & même de la seule ville qui assure Berlin & tout le Brandebourg. Excusez-moi, Sire, si je prends la liberté de vous dire ce que je pense à ce sujet. C'est un véritable zèle qui me fait parler. Plût-à-Dieu que je pusse voir V. M. tranquille, heureuse, & mourir une heure après! Je sacrifierois peu de chose; car la vie me devient à charge, & je suis las d'être dans un monde gouverné par une aveugle fortune, & habité par des hommes plus méchans que les animaux les plus féroces. Le Prince Ferdinand a remporté un avantage sur les François, dont V. M. aura déjà reçu la nouvelle. Mon affliction est si grande, qu'à peine ai-je été sensible à cet événement; il n'y a plus que la conservation de V. M. qui puisse m'affecter, & l'espoir de vous voir surmonter à la fin les caprices d'une fortune bizarre. J'ai l'honneur &c,

à Berlin, le 27 Juillet 1762.

202.

Vos appréhensions, mon cher Marquis, sont mal fondées; nous n'avons rien à craindre de la Russie; toutes les troupes s'en vont en Moscovie. Quant

à cette révolution, je l'ai appréhendée; j'ai même averti l'Empereur de prendre ses mesures; mais la sécurité a été trop grande; il se fâchoit quand on lui parloit de précautions, & j'ai encore la lettre qu'il m'a écrite en réponse aux avis que je lui avois donnés. Son malheur vient de ce qu'il a voulu prendre certains biens au clergé; les prêtres ont tramé la révolution, qui s'est exécutée tout de suite. Ce Prince, possédant toutes les qualités du coeur qu'on peut désirer, n'avoit pas autant de prudence, & il en faut beaucoup pour gouverner cette nation. On m'annonce aujourd'hui qu'il est mort de la colique.

Vous avez, mon cher Marquis, tout lieu d'être tranquille pour Berlin, non pour nous, car nous avons une besogne également difficile & hasardeuse à entreprendre; mais ni plus ni moins il faut en passer par là. Demandez pour nous l'assistance de la Fortune; tout se fait avec son secours & rien sans elle. Je suis bien de votre avis sur ce que vous dites de la vanité des choses humaines & de la méchanceté des hommes; je ne vous ai dit autre chose; c'est ce qui me dégoûte du monde & qui me fait désirer la fin de cette funeste guerre, pour pouvoir achever quelque part ma vie en paix. Vous voyez l'instabilité des projets des hommes: la révolution de Russie vous a frappé plus vivement que d'autres événemens dont j'ai été témoin; mais comptez que durant

ces sept campagnes que je fais, je n'ai vu autre chose que des espérances renversées, des malheurs inopinés, enfin tout ce que la bizarrerie des jeux & des caprices du hasard à pu produire. Après cette expérience, mon cher Marquis, il est permis, quand on a cinquante ans, de ne vouloir plus servir de jouet à la fortune, de renoncer à l'ambition, à toutes les folies qui ne font que trop d'illusion à une jeunesse sans expérience, & aux préjugés que le grand monde nourrit & perpétue. Adieu, mon cher Marquis. Je vous embrasse.

1e — Juillet 1762.

203.

SIRE,

Vous avez ramené la tranquillité dans mon ame, & mon chagrin a fait place à l'espérance de vous voir encore heureux & tranquille, avant que je quitte le séjour de cette planète, pour aller trouver Epicure dans quelqu'un de ses mondes qu'il a le premier établis en philosophie & que Descartelui a volés: ce n'est pas là un grand crime, & je passerois volontiers aux célèbres géomètres de se piller les uns les autres, pourvu qu'ils conservassent le sens commun lorsqu'ils ne calculent pas. Il n'y a rien, Sire, de plus charmant que l'épître

que vous avez eu la bonté de me faire envoyer par Mr de Catt. Que vous plaïsantez à propos & que vous peignez bien ces calculateurs exacts, ennemis éternels du goût & détructeurs de l'imagination !

Dans les cerveaux brûlés jadis la fable éclos
Créa tous les Dieux vains de la métamor-
phose,

Improprement donna le nom de Jupiter
Aux régions des cieux occupés par l'éther,
Par Vénus désigna la féconde nature,
Bacchus étoit le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaste armez-vous de rigueur,
Extirpez & ces Dieux & leur aimable erreur,
Et rejetant le sens qu'offre l'allégorie,
Vous la remplacerez par la géométrie.

Au lieu de nous conter comment le Dieu des
eaux

Protégea contre Pan Syrinx dans ses roseaux,
Philosophe solide il faudra vous rabattre
A prouver en rimant que deux fois deux fait
quatre.

O l'excellent secret de plaire & de charmer !

Si V. M. veut troquer ces quinze vers contre un gros volume *in-douze* auquel je travaille assidument depuis un an & que je compte d'avoir l'honneur de lui envoyer dans peu de temps, je ferai fort content de vous donner le travail de

douze mois pour celui d'une heure de temps, & je croirai avoir gagné encore cent pour cent à ce troc. Il y a un vers dans votre épître qu'il faut absolument changer.

Ne lui dépeignez point le *martyr* qui vous
presse;
il faut absolument

Ne lui dépeignez point le *martyre* qui vous
presse;

alors le vers n'y est plus. Voilà la seule chose que j'ai trouvée à redire dans votre charmante épître.

J'ai vu la promise de Mr de Catt; elle m'a paru très-aimable, elle est fort jolie & tout le monde dit beaucoup de bien de son caractère. Ce n'est pas pour un homme de lettres une petite affaire que d'avoir une bonne femme. Je serois mort dix fois ou devenu fou depuis trois ans, si je n'avois pas été assez heureux pour avoir la mienne. On doit dire des femmes ce qu'Esopé disoit de la langue: il n'y a rien de meilleur, & rien de plus mauvais.

Je prends la liberté d'envoyer à V. M. la feuille d'une gazette d'Utrecht dans laquelle il y a un article concernant les anciens sujets de Mithridate. Je serois bien fâché qu'il fût véritable, & je ne m'étonnerois plus, s'il l'étoit, de voir

que ce dont V. M. m'avoit fait la grâce de me parler n'a point encore eu lieu.

On assure que V. M. fait assiéger Schweidnitz. Lorsque vous l'aurez pris, envoyez-nous donc des postillons, pour réjouir un peu les bons Berlinoises, & ne faites pas comme la dernière fois que vous le reprîtes, où vous ne daignâtes pas nous envoyer une simple estaffette. Nous avons tant eu de chagrins, il est bien juste que nous ayons un peu de plaisir.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 9 Août 1762.

204.

Votre lettre m'a trouvé, mon cher Marquis, dans les travaux de l'enfantement; je dois accoucher de Schweidnitz; je suis obligé de la couvrir de tous côtés contre ce Daun qui fait rôder une douzaine de ses subdélégués pour faire échouer notre entreprise. Cela m'oblige à une attention perpétuelle sur les mouvemens de l'ennemi, & sur les nouvelles que je tâche de me procurer. Vous pouvez juger par-là que ma pauvre tête n'est guère poétique. Ce vers que vous reprenez sera corrigé sans faute; c'est un rien; mais je demande du délai jusqu'à la fin de notre siège, qui d'ailleurs va bien jusqu'ici.

Je n'ai, je vous jure, aucune vanité & je donne tant de part au hasard & aux troupes dans la réussite de mes entreprises, que je n'ai point la manie des postillons; cependant s'il vous en faut pour vous réjouir, il y en aura sans faute. Les gazetiers vous ont menti selon leur noble coutume. Cette nouvelle a été mise par la cour de Varsovie dans les papiers publics, pour tranquilliser la nation sur la marche du Chan, qui frise leurs frontières. Je ne vous dirai rien pour cette fois de Pont ni de l'empire d'orient. Je suis si las d'annoncer l'avenir, que je ne veux plus vous écrire que des faits; donnez-vous donc encore un peu de patience. Je borne à présent toute mon attention à l'opération que j'ai entreprise; il y a, je vous assure, de quoi donner de l'occupation à un jeune homme; mais quelle vie pour un pauvre vieillard, usé & cassé comme moi, dont la mémoire diminue & qui voit dépérir ses sens & la force de son esprit! Il y a un temps pour tout dans notre vie. A mon âge, mon cher Marquis, des livres, de la conversation, un bon fauteuil & du feu, voilà tout ce qui me reste, & peu de momens après, le tombeau. Adieu, mon cher Marquis, vivez heureux & tranquille, & ne m'oubliez pas.

le — Août 1762.

205.

Les biens & les maux confondus,
Dont le ciel a semé le cours de nos années,
Par leur flux & par leur reflux
Bouleversent sans fin nos frêles destinées.
L'avenir est caché, les Dieux seuls l'ont connu :
L'homme à le pénétrer s'abuse & perd ses peines ;
Ses calculs sont fautifs, ses efforts superflus,
Il se trouve écrasé par des coups imprévus.

Ah ! Marquis, les choses humaines
Sont toutes frivoles & vaines.
Lorsqu'un malheur subit vient de nous arriver,
Nous commençons par l'aggraver :
Il est désespérant, insupportable, extrême.
Bientôt ne pensant plus de même,
Nous finissons par le braver.

Pourquoi nourrir en nous autant d'inquiétudes ?
L'empire des vicissitudes
Est le lieu que nous habitons.
Au sein des maux que nous souffrons,
Dans les épreuves les plus rudes,
Ainsi que le sage pensons.
Aujourd'hui des revers le poids nous importune ;
Demain l'inconstante fortune
Nous favorisera, Marquis, & nous rirons.
Ne murmurons donc plus & cessons de nous
plaindre

D'un mal qui ne fauroit durer;
Le sage ne doit pas trop craindre,
Et moins encor trop espérer.

L'art conjectural est borné, mon cher Marquis, & le fera tant que le monde durera. Prendre son parti galamment & laisser aller les choses comme elles vont, c'est sans doute l'unique parti sage qui nous reste à prendre. Vous conviendrez à présent que je vous ai dit vrai en réfutant les appréhensions que des bruits populaires avoient accréditées. Nous avons été si long-temps à l'école de l'adversité, que le public est crédule sur les malheurs que la crainte faisoit prévoir. Ni tout le mal qu'on appréhende, ni tout le bien qu'on espère, n'arrive pas cependant. Je vous annoncerai, pour vous restaurer, que mon entreprise sur Schweidnitz va jusqu'ici à merveille; il nous faut encore onze jours heureux, & cette épreuve sera remplie. Je vous donnerois encore nombre de bonnes nouvelles; j'attends que votre crédulité se tourne du côté des événemens heureux pour vous les annoncer. J'attends donc ce que vous m'écrirez, pour vous servir en conséquence de vos désirs. Adieu, mon cher Marquis, je suis fatigué & mon âge me rend l'exercice plus rude que par le passé. Ecrivez-moi donc, & ne doutez point de mon amitié.

à Péterswalde, le 13 d'Août 1762.

* 206.

J'envoie aujourd'hui un courrier avec des postillons, puisque vous êtes en goût des postillons. Schweidnitz n'est pas prise encore, mais 30,000 hommes qui marchaient à son secours & qui nous ont attaqué, sont battus. Les nouvelles publiques vous en diront les détails. L'affaire a commencé hier après midi à cinq heures, que Daun a attaqué le Prince de Bevern, & à sept heures ils étoient déjà battus. Adieu, mon cher Marquis, pourvu que vous m'annonciez ce qui vous fait plaisir, je vous servirai en conséquence. Vous voulez des courriers & je vous les envoie.

ce 17 Août 1762.

FEDERIC.

207.

Hé bien voilà ces postillons,
Vous les voulez, je les envoie.
Puissent-ils de nos champs & de nos pavillons
Reconduire chez vous le plaisir & la joie,
La vive & faillante gaîté,
Compagne de votre bel âge!
Puisse le récit non flatté

D'un assez léger avantage
Rétablir la sérénité,
Le calme & la tranquillité
Dans votre ame abattue après un long orage!
Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin
D'un pénible & vigoureux siège;
Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le
destin

Dans certain combat clandestin
Nous a su garantir du piège
Que l'implacable Autrichien
Nous tendoit en mauvais chrétien.
Vraiment ce n'étoit pas la peine
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût instruit;
Jamais ni Condé ni Turenne
Pour si petits exploits ne firent si grand bruit,
Le politique, d'une ame hautaine
Vous soutiendra qu'on est réduit
A nourrir d'espérance vaine
Le public aveuglé fait pour être séduit.
A *** ainsi *** le mène
Du Canada jusqu'en Ukraine;
Qui fait le tromper, le conduit.
Pour moi qui n'ai jamais reçu cet évangile,
Je ne prétends point par l'erreur
Abuser lâchement en scélérat habile
La confiance & la candeur
D'un peuple frivole & facile.
Ah! fasse d'un ciron qui veut un éléphant;

J'aime

J'aime la vérité, le vrai seul est charmant.
Je ne veux point de bruit, de pompe solennelle,
Pour immortaliser le succès d'un moment.

Ce sujet, Marquis, me rappelle
Ce trait d'un Suisse goguenard :
Il mangeoit gras, c'étoit carême ;
Un orage survint avec un bruit extrême.

Certain dévot, maître cafard,
Au front fournois, à l'oeil hagard,
Lui dit, vous excitez la céleste colère.

L'autre s'écrie en vieux foudart,
Grand Dieu, que de fracas ! épargne ton tonnerre,
Ce n'est qu'une omelette au lard.

Mes vers vous expliquent mes pensées sur
les postillons que vous avez vus arriver à Berlin.
Il est bon de se réjouir d'un grand malheur que
nous avons évité ; cependant, mon cher Marquis,
il y a loin de ce point à une fortune entière ; &
pour vous parler tout à fait naturellement, je
crois que nous aurons encore une crise avant la
réduction de Schweidnitz. Il arrivera de tout
ceci ce qu'il plaira au hasard, à la destinée, ou
à la providence ; car certainement tous les trois,
ou l'un d'eux a plus de part aux événemens du
monde que la prévoyance des hommes. Je vous
laisse faire vos petites réflexions philosophiques
sur cette matière obscure & impénétrable ; si vous
y faites quelque heureuse découverte, vous me

ferez plaisir de me la communiquer. En attendant je vous prie, mon cher Marquis, de ne me point oublier.

à Jaegerndorff, le — Août 1762.

208.

SIRE,

Je me hâte d'avoir l'honneur de faire mon compliment à V. M. sur l'avantage considérable & très-utile qu'elle vient de remporter sur les Généraux Laschy, Beck & Odonel. J'espère que cela hâtera bientôt l'arrivée des postillons dont vous voulez bien avoir la complaisance de régaler les bons Berlinoïis. Si la prise de Schweidnitz nous procure la paix à la fin de la campagne, ou pendant le cours de l'hiver, elle vaudra la prise d'un royaume entier. Après sept ans d'une guerre affreuse ne seroit-il pas temps que la paix réparât tant de maux, & que le barbare acharnement de vos ennemis cessât, & ne tentât pas davantage d'inutiles efforts, qui ne servent qu'à entretenir une horrible confusion & un cruel désordre dans toute l'Europe ?

On parle beaucoup de la paix entre la France & l'Angleterre. Si cette paix peut occasionner celle de toutes les puissances belligérantes, je la souhaite ; mais si elle ne produit pas cet effet, je

ne vois pas qu'elle puisse nous être de grande utilité, surtout si elle a lieu comme l'insinuent les papiers publics. V. M. doit savoir mieux que personne ce qui se passe à ce sujet; ainsi, comme je la vois contente, je suis tranquille sur tous les bruits qui courent.

Toutes les fois que vous me parlez, Sire, de votre prétendue vieillesse, je cours ouvrir mon almanac, & j'y vois que j'ai neuf ans plus que vous, étant entré depuis un mois dans mes soixante ans: je ferme tout doucement mon livre sans dire mot, & je reste fort confus qu'un homme qui a deux lustres moins que moi se plaigne de sa vieillesse. Si jamais vous étiez tranquille à Sans-Souci, vous rajeuniriez de dix ans & moi de quinze: alors dans la joie & dans la tranquillité vous vivrez autant qu'Abraham & moi que Jacob; Sans-Souci fera pour nous le climat de l'Arabie.

Nous attendons ici avec impatience quelques détails du dernier avantage que vous venez de remporter, dont nous n'avons reçu qu'une nouvelle en gros, mais qui a répandu une joie générale dans tout Berlin. Puissions-nous avoir bientôt le plaisir de vous y voir arriver heureux, content, & jouissant d'une parfaite santé! J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 19 Août 1762.

* 209.

Nous avons été plus heureux, mon cher Marquis, que nous n'osions l'espérer. C'étoit le Maréchal Daun, à la tête de 55 bataillons & de 113 escadrons, que nous avons battus. Il s'est retiré le lendemain à Wartha & le jour suivant à Scharfeneck, près de Braunau. Le comendant de Schweidnitz a voulu capituler, ce qui lui a été refusé, à moins qu'il ne voulût se rendre prisonnier de guerre. Une garnison de 10,000 hommes n'est pas un objet indifférent: si nous ne le prenons pas dans la ville, encore moins le prendrions nous de retour à l'armée & perché sur les plus inaccessibles montagnes. Ayez patience encore huit jours & nous ferons à la fin de ces travaux, Schweidnitz pris, la garnison prisonnière & les postillons &c. Vous me parlez de la paix des Anglois & des François; je ne la crois pas aussi avancée que le débitent les gazetiers; je crois que ce qui se fera entre ces deux puissances pourra être regardé par vous & par nos bons Berlinoises avec des yeux assez indifférens. La paix générale, dont vous me parlez, est fort à désirer, mais bonne, mais avantageuse & solide. Je ne fais que vous dire sur ce chapitre; toute l'Europe sans doute en a besoin, mais quand on a à faire à des diablesses de femmes, on trouve plus de caprice,

de fantaisies & d'oppositions que de raisons. En attendant je griffonne, & je commence à croire que je serai enterré avant la paix. Un pauvre tisserand du voisinage, qui a la démence de se croire inspiré, nous prophétise encore six années de guerre. Vous avancez étrangement votre âge, mon cher Marquis; passé une année, à Leipzig, je me souviens que vous aviez 55 ans; comment en auriez vous soixante aujourd'hui? Je vous promets des postillons de toute espèce à la prise de Schweidnitz. Cependant ne vous flattez pas que cet événement soit suivi de la paix; je n'y vois encore aucune apparence. Laissons agir ce que je ne fais quoi qui gouverne le monde, travaillons à remplir notre tâche & ayons patience; il n'arrivera ni plus ni moins que ce qui doit arriver. Nous n'aurons plus de grands risques à courir ici; il paroît qu'on nous laissera tranquillement achever notre siège. Dieu le veuille & que, si mon destin est de survivre à la paix, j'aie encore la consolation de vous revoir. Adieu, mon cher Marquis.

à Péterswalde, ce 23 Août 1762.

FÉDÉRIC.

210.

SIRE,

J'espère que dans le temps que V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, Schweidnitz fera pris. Vous avez eu, Sire, la bonté de nous promettre des postillons. J'envoie à V. M. à mon tour un petit paquet dont j'espère qu'elle fera contente; il contient deux exemplaires d'une nouvelle édition des Poësies diverses, d'un format très-commode pour porter à la poche. On ne peut d'ailleurs rien voir de plus élégant que cette édition, & l'on ne sauroit en faire une plus belle à Londres, ni à Paris. La moitié de cette édition part aujourd'hui pour Danzig; les officiers russes en ont demandé neuf cents exemplaires. Vous avez l'art de gagner les coeurs des gens qui ont été vos plus grands ennemis.

Mr de Beaufobre a pris soin de l'impression nouvelle des Poësies diverses, & il s'en est acquitté avec tout le zèle possible. C'est un fort bon enfant; il trouveroit à la paix à s'établir, si vous jugiez à propos de le placer dans quelque poste, quand vous serez tranquille & débarrassé de tout soin. Votre gloire est immortelle, mais vous êtes trop bon philosophe pour penser que votre corps puisse jamais le devenir. Si ce jeune hom-

me avoit un jour le malheur de vous perdre, que deviendrait-il? S'il trouve une femme qui lui donne un certain bien, son sort devient assuré; mais pour trouver cette femme, il faut un poste, & pour avoir ce poste, il faut attendre la paix. Dieu nous la donne! Nous en avons tous besoin. D'ailleurs je pense bien, ainsi que V. M., qu'il la faut bonne, honorable & durable: j'aime mieux souffrir encore dix ans, s'il le faut, & tous les bons citoyens doivent penser & pensent de même.

Voilà la Havane prise par les Anglois, nombre de millions, plusieurs vaisseaux de guerre. Les Espagnols n'étoient-ils pas possédés du Diable d'aller se déclarer uniquement pour se faire écraser, & pour rendre la paix plus difficile?

V. M. peut juger de l'inquiétude où nous sommes, & de l'impatience que nous avons d'apprendre le sort de Schweidnitz. C'est aujourd'hui le second de Septembre. Je ne puis croire que les assiégés restent encore long-temps à capituler, s'il ne l'ont pas déjà fait. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 2 Septembre 1762.

211.

Vous êtes sans contredit le plus galant des Marquis, de m'envoyer de si beaux livres, si bien dorés & reliés; il n'y manque, mon cher, que

l'étoffe, qui est mince & qui ne vaut pas la couverture; mais enfin je vous remercie de la bonté que vous avez de penser à moi. Je félicite le libraire de trouver à débiter son édition en Russie; ce ne fera probablement qu'en ce pays-là que je pourrai passer pour bon poëte françois. Vous avez peut-être cru m'envoyer ma récompense pour mon siège de Schweidnitz; vous vous êtes trompé, mon cher; je suis aussi mal-adroît à prendre des places qu'à faire des vers. Un certain Griboval, qui ne se mouche pas du pied, & dix mille Autrichiens nous ont arrêtés jusqu'à présent. Cependant je dois vous dire que le commandant & sa garnison sont à l'agonie; on leur donnera incessamment le viatique. Nous sommes à la palissade, & une mine qui jouera dans quatre jours ouvrira la contrescarpe & fera brèche à l'enveloppe; ce qui mettra fin à cette difficile opération. Ces gens savent qu'on les veut prisonniers de guerre; c'est pourquoi ils attendent jusqu'au dernier moment; je vous avoue qu'ils n'ont pas tort.

J'ai vu à ma grande édification que Mr de Beaufobre pense à perpétuer son illustre maison, selon le commandement de Dieu à nos premiers pères: *Soyez féconds & multipliez.* J'attends patiemment la paix & la confiance qu'il me veut faire de sa passion & de ses projets, résigné à tout ce que le hasard ordonnera de lui & de nous tant que nous sommes. Cette paix, mon cher Mar-

quis, me paroît devoir arriver assurément. Comment? C'est une énigme plus obscure que celle que le sphinx proposa aux Thébains. La politique présente de l'Europe est un labyrinthe où l'on s'égare; j'y fais quelques pas, puis je me décourage & je me recommande au saint Hasard, patron des fous & des étourdis. S'il est sûr que les Anglois aient pris la Havane, ils feront leur paix séparée avec l'Espagne & la France. Voilà où cela aboutira, & pour nous, nous guerroyerons avec cette Reine obstinée, jusqu'à ce que sa bourse se trouve à sec, & alors elle sera la princesse la plus pacifique de l'Europe. Voilà, mon cher Marquis, comme ces grands princes sont faits, dévorés d'ambition en faisant les hypocrites & les pacifiques. Cependant la Reine s'est découverte durant le cours de cette guerre, & je ne crois pas qu'on l'en croie sur sa parole, si elle s'avise de vouloir jeter de la poudre aux yeux du public.

Je trouve le petit Beaufobre plus sensé; il veut repeupler le monde que cette guerre à presque détruit, & je trouve très-sage à tout homme de lettres de penser à la multiplication; car il vaut mieux faire un enfant qu'un mauvais livre. Pour moi, je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je prépare les postillons que je me flatte de vous dépêcher bientôt, pour vous annoncer l'heureux événement qui me paroît presque sûr dès aujourd'hui. Ensuite de nouveaux embarras se présenteront; mais n'y

penfons pas à préfent, & levons les difficultés à mefure qu'elles fe montrent, fans trop nous inquiéter de l'avenir. Cela eft philofophique, mon cher Marquis. Vous voyez les progrès que je fais; mais affurément tout autre que moi, qui fe feroit trouvé ces fept campagnes le jouet du hafard & l'opprobre des puiffances prépondérantes, feroit devenu un Marc-Aurèle. C'eft le philofophe par force; mais enfin il eft toujours bon de l'être de quelque manière qu'on le devienne. Adieu, mon cher, mon divin Marquis. Soyez tranquille & attendez paifiblement ce qu'ordonnera de nous ce je ne fais quoi qui fe moque des projets des hommes & arrange tout d'une façon inattendue. Mes complimens à la bonne Babet.

à Péterswalde, le 6 Septembre 1762.

212.

SIRE,

J'aurois eu l'honneur de répondre depuis plufieurs jours à la dernière lettre que V. M. m'a fait la grâce de m'écrire; mais j'ai été malade pendant deux femaines; il y en avoit plus de fix que je me fentois déjà incommodé. Heureufement un vomiffement des plus violens que la nature m'a procuré fans le fecours d'aucun remède, m'a tiré d'affaire. Mon mal venoit d'une bile recuite, qui

séjournoit dans le corps & me caufoit des crampes très-douloureuses. Je puis appeler justement ma maladie, la maladie de la révolution de Russie. Il est surprenant qu'ayant supporté avec assez de fermeté tous les événemens fâcheux qui nous sont arrivés pendant cette guerre, toute ma philosophie se soit évanouie à la première nouvelle de cette révolution. Enfin les choses ont tourné heureusement, il n'y faut plus penser. Mon inquiétude aujourd'hui roule sur Schweidnitz, & je ne saurois me persuader qu'il ne soit pas pris, lorsque V.M. recevra ma lettre. Elle a bien raison de dire que Mr de Griboval ne se mouche pas du pied. Comment cet homme se défend-il pendant deux mois dans une place qui nous a été enlevée dans deux heures? Mon médecin m'ordonne depuis le matin jusqu'au soir de ne pas me mettre en colère; mais quel est l'ange du ciel qui puisse songer à la manière dont vous avez été servi quelquefois dans cette guerre, sans jurer plus que Belzébuth & toute la suite infernale. Je vois nombre de souverains, buvant, mangeant, dormant & ne faisant rien de mieux, servis avec le plus grand zèle; & vous, bataillant, souffrant le chaud & le froid, partageant toutes les fatigues de vos soldats & ne faisant guères meilleure chère qu'eux pendant toute la campagne, votre plus grande occupation est de réparer les fautes de ceux que vous comblez de biens. Je n'en dis pas davantage à ce su-

jet, car je ne veux pas reprendre la fièvre, & je ne puis y penser de sang froid.

V. M. me fait trop de grâce & trop d'honneur de se souvenir de ma femme; je lui ai l'obligation dans bien des occasions de m'avoir rappelé à la raison, & elle a plus fait que toute ma philosophie, qui m'auroit souvent servi de peu, si les conseils de l'amitié ne lui avoient pas prêté une nouvelle force.

Je serois bien obligé à V. M. si elle vouloit bien permettre que j'allasse boire douze bouteilles d'eau de Spa à Sans-Souci. On m'a ordonné de faire un peu d'exercice, pour redonner, s'il est possible, par le moyen de ces eaux un peu de force à mon estomac & à mes intestins. Je pense que le meilleur confortatif pour moi, après celui d'apprendre que V. M. jouit d'une bonne santé, sera la nouvelle de la prise de Schweidnitz; je l'attends avec la plus grande impatience & je me flatte qu'il faut enfin que ce maudit Commandant capitule, eût-il dans sa place saint Jean Népomucène & tous les saints autrichiens. Troie fut bien prise malgré Neptune & Apollon; ces Dieux d'Homère ne valent-ils pas mieux que tous ceux que font les papes? J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 21 Septembre 1762.

213.

Je vous dois sans doute bien des excuses, mon cher Marquis, de vous avoir annoncé avec trop de présomption la fin de notre siège au 12 de ce mois. Nous y sommes encore, les mines nous ont beaucoup arrêtés. A présent nous sommes maîtres du chemin couvert, & comme voilà le plus grand obstacle levé, je me flatte que le reste ira plus vite. Il nous faut employer six semaines à reprendre une place que nous avons perdue en deux heures. Cela ne fait pas l'éloge de notre habilité ou de notre courage. Je suis venu ici moi-même pour presser autant qu'il est possible nos travaux & hâter l'ouvrage. Je ne veux plus être prophète, ni vous annoncer le jour de la réduction; mais je crois que cela pourra durer encore quelques jours. Le génie de Griboval défend la place plus que la valeur des Autrichiens. Ce sont des chicanes toujours renaissantes qu'il nous fait de toutes les façons. Enfin, mon cher, je suis obligé de faire ici le métier d'ingénieur & de mineur; il faut bien que nous réussissions à la fin. Nous faisons à présent une mine pour faire sauter l'enveloppe; j'en attends l'effet; après quoi nous donnerons l'assaut au fort que nous attaquons, & ce fera probablement ce qui réduira le commandant à capituler. Ce point-ci appla-

ni, il en reste encore bien d'autres pour parvenir à la paix. N'y pensons pas; levons les difficultés les unes après les autres. Songeons à ce qu'il faut faire aujourd'hui, & demain nous penserons à ce que les conjonctures différentes exigeront de mesures de notre part. Voilà, mon cher Marquis, où nous en sommes logés pour le moment présent. Supportez avec patience notre mal-adresse & notre ignorance. Votre poule en prospérera davantage & en deviendra plus grasse, & ce qui se fait attendre fait plus de plaisir que ce qui est obtenu facilement. Voilà tout ce que je puis vous dire de nouveau, car rien n'est plus vieux ni plus durable que l'amitié que j'ai pour vous. Adieu.

à Boegendorff, ce 26 Septembre 1762.

214.

Je voudrois pouvoir vous dire, mon cher Marquis, que Schweidnitz est pris, mais il ne l'est pas encore. La chicane des mines nous a arrêtés quatre semaines. Nous sommes à présent aux palissades. Hier l'ennemi fit sauter une mine qui nous a détruit un logement; toute cette journée a été employée à le rétablir. Enfin il faut avoir patience, car ce Griboval se défend comme il doit. Comptez, mon cher, que la garnison au commencement du siège a été de 11,000 hommes. Zastrow

n'en avoit que 3,000. Cela ne le disculpe pas tout à fait; cependant il est certain que trois sont presque le quart de onze, & que ces gens-ci sont bien mieux en état de se défendre que lui. Vous avez pris la colique de la révolution arrivée en Russie; c'est que tout ce qui me touche, vous affecte vivement. Cependant, s'il se peut, témoignez-moi votre amitié en vous portant bien. Prenez les eaux à Sans-Souci & comme vous le jugerez convenable; je souhaite de tout mon cœur qu'elles rétablissent votre santé. Pour moi je suis si fait aux revers & aux contre-temps, & je deviens si indifférent sur tous les événemens de ce monde, que les choses qui m'auroient fait autrefois les plus profondes impressions, glissent à présent légèrement sur mon esprit. Je puis vous l'affurer, mon cher Marquis, j'ai réellement fait quelques progrès dans la pratique de la philosophie. Je deviens vieux, je touche aux bornes de mes jours, & mon ame se détache insensiblement de la figure du monde qui passe & que j'abandonnerai bientôt. La situation de l'hiver passé, la révolution de Russie, la perfidie des Anglois, que de sujets de devenir raisonnable si l'on y réfléchit! & qui voudroit toute sa vie s'encanailler dans ce pire des mondes possibles? Je ne vous cite que quelques causes de dégoût; mais j'en ai tant eu durant cette guerre, que la sensibilité de mon ame est épuisée, & qu'il s'est formé un calus

d'indifférence & d'insensibilité qui ne me rend presque bon à rien.

Nous n'avons ici ni Neptune, ni Appollon contre nous, mais un Griboval, 8,000 hommes encore, & des mineurs qui exercent bien notre patience; il n'y a point de belle Hélène dans Schweidnitz, mais il nous manque un Achille, dont je ferois plus de cas que de St Népomucène, St Denys ou St Nicolas, si je l'avois. Nous poussons néanmoins tous les ouvrages autant que la prudence le permet. Et autant que j'en puis juger, je ne crois pas que depuis le commencement du siège il y ait eu six jours de perdus, & dans quel siège n'y en a-t-il pas? Nous ne perdons du moins pas notre temps à haranguer comme vos bavards de Grecs, ni à nous mettre en oraison comme les croisés devant Jérusalem & devant Damiette; mais Schweidnitz se prendra, je n'en suis pas embarrassé; cela fait, il reste encore une dure besogne, où je vois un brouillard impénétrable, qui empêche ma vue de découvrir les objets & les contingens futurs. Ste Hedwige ne m'éclaire point; quoique ma céleste parente, j'en tire peu de secours. Aussi j'abandonne l'avenir à la destinée, & je végète attendant l'événement. Je vous écris naturellement comme je pense. Cela vous ennuiera un peu; cependant croyez qu'il y a du soulagement à décharger son cœur; ayez quelque égard à la situation où je suis.

Adieu,

Adieu, mon cher Marquis, je n'en dirai pas davantage pour cette fois, & je finis en vous assurant de toute mon amitié.

à Boëgendorf, le 27 Septembre 1762.

215.

SIRE,

Je commence par remercier V. M. de la grâce qu'elle m'a faite de me permettre d'aller à Sans-Souci. Le mauvais temps qui a commencé depuis plusieurs jours & ma santé toujours languissante me tiennent à Berlin malgré moi.

J'ai repris courage, puisque V. M. m'assure qu'elle prendra Schweidnitz & qu'elle n'en est pas embarrassée. Vous demandez un Achille pour prendre cette ville. Et ne l'êtes-vous pas? Ce n'est pas cela qui vous manque; c'est un ingénieur aussi bon que ce Griboval dont V. M. fait l'éloge avec tant d'impartialité. Le génie, cette partie essentielle de la guerre si cultivée en France, a malheureusement été négligée en Prusse. Le feu Roi n'en faisoit aucun cas, vous étiez trop éclairé pour ne pas en connoître la nécessité; mais il est des abus auxquels il faut bien du temps pour remédier. Le siège de Schweidnitz est un exemple qu'un habile ingénieur est quelquefois plus essentiel & plus nécessaire que dix officiers généraux.

Ee

C'est Vauban seul qui par les places qu'il avoit si bien fortifiées a sauvé la France dans la guerre de la succession. Les alliés gagnoient une bataille & perdoient le reste de la campagne à prendre une ville qui leur donnoit deux lieues de terrain.

Je m'attends à tout de la part du ministère Anglois. Dès que Pitt eut quitté, je prévis tout ce qui arrive, & j'eus l'honneur de l'écrire à V. M. & de lui communiquer mes craintes. Cependant il me reste encore quelque espérance, qu'une paix aussi honteuse pour les Anglois, qui manquent tout à la fois à leurs alliés & à eux-mêmes, n'aura pas lieu. Le gros de la nation est dans la plus grande indignation de voir les conquêtes qui ont coûté tant de sang rendues sans raison, & la bonne foi de l'Angleterre perdue auprès de tous les princes qui pourroient être tentés de s'allier avec elle. Après l'exemple de la paix d'Utrecht & de celle-ci, si elle a lieu, qui pourra jamais se fier aux Anglois? Enfin, quoi qu'il en arrive, prenons Schweidnitz & nous verrons ensuite comment les choses iront. Toute l'Europe a les yeux sur ce siège, & sa fin peut arranger les choses d'une manière bien différente, selon qu'elle sera heureuse ou malheureuse; je ne doute point qu'elle ne tourne à nos souhaits, & qu'avant la mauvaise saison cette difficile expédition ne soit enfin terminée.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 5 Octobre 1762.

216.

SIRE,

Les voilà donc arrivés ces postillons reçus avec tant de plaisir. Au premier coup de leurs cornets ma poularde & mon dindon ont été occis, & nous les mangeons ce soir, en buvant de grandes rasades de vin à la santé de V. M. J'avois aussi certain jambon dans un garde-manger, destiné à la même fête, qui fera un grand ornement sur la table, entourée de nos principaux académiciens, qui sont de très-bons citoyens, qui aiment plus votre gloire, & votre mémoire immortelle que celle de tous les philosophes passés, présens & futurs.

Vous nous avez tous réjouis, & moi en vous envoyant un nouvel ouvrage que j'ai fait, je crains bien de vous ennuyer; je me suis cependant efforcé de le faire le moins mauvais que j'ai pu; je l'ai travaillé assidument pendant un an de suite. V. M. y reconnoîtra aisément les différentes situations de mon ame. J'ai fait les dissertations sur les trois premiers chapitres pendant nos perplexités; celles sur le quatrième & les premières du cinquième, lors du règne de Pierre III; & la fin de mon livre, après la révolution. Mon but a été de détruire à jamais la superstition, à laquelle on a donné le nom de religion. Dissertations sur

les hermaphrodites, & sur les tribades; les rabbins prétendent qu'Adam étoit hermaphrodite, & que Dieu lui créa deux femmes; histoire de ces deux femmes. Dissertation sur la musique françoise & italienne; sur les poëmes épiques; sur Cicéron; Voltaire amplement critiqué sur tous ces sujets; réflexions sur ce prétendu siècle philosophique. Toutes ces dernières dissertations ont été faites pendant notre alliance avec Pierre III. Voici celles qui ont été composées après sa mort; les plus grands maux qui ont accablé l'univers depuis deux mille ans ont été causés par les prêtres; ils ont assassiné les rois & les empereurs; les pères de l'Eglise ont été les premiers promoteurs du dogme, qu'il est permis aux sujets de se révolter & de tuer leurs princes; ils ont corrompu l'histoire. Constantin & Clovis, les deux premiers princes chrétiens, ont été plus méchans que les Néron & les Caligula: l'Empereur Julien, le modèle des bons princes, a été faussement dénigré par tous les pères de l'Eglise. Après avoir lu cet extrait de mon ouvrage, V. M. me demandera sans doute comment j'ai été assez hardi pour écrire la vérité avec tant de liberté; quand elle aura achevé la lecture de mon ouvrage, elle conviendra que je me suis conduit de manière que le dévot le plus outré ne sauroit m'attaquer. J'ose dire que la manière dont j'ai attaqué la superstition est nouvelle & judicieuse. L'idée que j'ai

eue est peut-être la seule chose passable qu'il y ait dans mon ouvrage. Plût-au Ciel qu'il y eût le quart de l'esprit qu'il y dans vos jolis vers sur Schweidnitz!

A présent que Schweidnitz est pris, je prendrai la liberté de vous rappeler un petit traité que V. M. avoit bien voulu faire avec moi, mais qui n'a pu être exécuté par l'opposition qu'y mirent les Autrichiens, que je donne tous de bon coeur au diable. Il y a deux certains payfages de Mr Harper qui m'avoient été promis par Frédéric le grand, si je restois trois semaines sans être malade; j'en avois déjà passé deux, jouissant de la santé d'un Hercule, & voilà que la troisième Frédéric part de Potsdam, pour aller en Saxe changer son nom de grand en celui de très-grand: & moi, je vois les payfages, gagnés de plus de la moitié, s'en aller en fumée, comme les projets des Saxons. Aujourd'hui donc que vous avez pris Schweidnitz, ce qui selon moi n'est pas une des moins bonnes choses que vous ayez faites, vous devriez bien en conscience me payer mes deux semaines de santé, & m'ordonner dans votre première lettre de prendre les deux tableaux qui sont par terre, faisant triste figure; au lieu que dans ma chambre je les mettrai dans un cadre; ils réjouiront mon esprit dans les momens d'hypocondrie, & je dirai à tous ceux qui me viendront voir, regardez, voilà deux tableaux que le Roi m'a donnés: il me falloit en-

core huit jours pour qu'ils fussent totalement & de droit à moi; mais le Roi ne fait pas comme ces vilains Autrichiens, qui violent tant qu'ils peuvent les capitulations; il a écrit de sa main dans sa dernière lettre: *accordé*, & il auroit pu cependant sans manquer à sa parole mettre, *refusé*. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 14 Octobre 1762.

* 217.

Ce fameux siège de Schweidnitz, sur lequel tout le monde a les yeux ouverts, est enfin terminé, mon cher Marquis, come vous le savez déjà. C'est un événement très-favorable pour nous, qui décide du succès de cette campagne pour la Silésie. Nous revoilà comme nous étions au commencement de 61. Cependant ne pensez pas que ce succès nous annonce la paix. Il y a tant d'obstacles à sa conclusion, que je vous tromperois, si je vous en flattois. La paix entre la France & l'Angleterre est également plus éloignée que ne s'est imaginé ce Monsieur Bute, qui ne s'est apperçu des difficultés à la conclure, qu'à mesure qu'il a négocié. Le parlement va s'assembler, & il est à croire que ce ministre présomptueux & mal-habile ne se soutiendra pas. Enfin le système politique de l'Europe est aussi embrouillé que jamais. Pendant

toute cette guerre la fortune n'a fait que passer d'un parti à un autre; elle a semblé vouloir tenir une certaine balance, qui maintenant toujours les deux partis dans un égal équilibre, n'a pas assez décidé en faveur des uns pour leur donner une supériorité assez décidée sur les ennemis, qui pût les obliger à faire la paix, & je crois qu'on ne la fera que lorsque l'épuisement des espèces sera parvenu au point, qu'il se trouvera une impossibilité physique pour continuer de se battre.

Depuis la prise de Schweidnitz je vis ici assez tranquillement. Nous n'avons aucune grande inquiétude; de sorte que ma situation est très-douce, en comparaison de celle de l'année passée. Vous avez bien raison de déplorer l'ignorance de beaucoup de nos officiers & leur peu d'application aux études essentiellement nécessaires à leur métier. Je me souviens du temps de mon père qu'on déprimoit l'étude & qu'il y avoit une certaine flétrissure attachée aux connoissances; ce qui en détournoit la jeunesse & faisoit regarder comme une action criminelle celle d'étendre les bornes de ses connoissances & d'acquérir de nouvelles lumières. J'en ressens tous les mauvais effets; mais ce ne sont pas des choses qui dépendent de moi de changer sur le champ; il faut que le génie de la nation prenne un nouveau pli. Vous savez que j'ai fait ce que j'ai pu pour encourager la jeunesse à l'étude & à une application solide. La débauche,

le goût de la frivolité, la paresse ont été des obstacles que je n'ai pu vaincre. A présent je suis vieux & cassé; que pouvez-vous attendre d'un vieillard qui touche aux bornes de sa vie? Les entreprises, aux-quelles je n'ai pas pu réussir dans ma jeunesse, me seront bien plus difficiles à présent que je regarde le monde comme un lieu que je dois quitter incessamment & que je suis au dernier acte de la pièce que le destin a voulu que je joue sur ce globe ridicule. Je crois que j'aurai peut-être occasion de vous voir quelque part cet hiver; je ne fais ni où, ni quand. Mandez-moi si vous pouvez entreprendre un petit voyage en ma faveur, qui ne fera cependant ni long ni dangereux. Adieu, mon cher Marquis, je vous embrasse.

à Péterswalde, ce 14 Octobre 1762,

FEDERIC.

218.

SIRE,

V. M. a trop de complaisance en approuvant le foible ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Si quelque chose peut mériter de V. M. un peu d'indulgence en sa faveur, c'est l'intention que j'ai eue en le composant. Vous aurez pu vous appercevoir en le parcourant que le fanatisme auquel des hommes aveuglés ont donné le

nom de religion, y est toujours attaqué, soit directement, soit indirectement. Voilà ce qui peut faire lire mon livre avec quelque plaisir à des gens raisonnables. Mais d'ailleurs qu'est-ce qu'un ouvrage d'érudition à côté d'un ouvrage d'esprit & d'imagination? c'est un pesant & tardif chameau marchant à côté d'un genêt d'Espagne. Une seule de vos épîtres contient plus de pensées & de traits ingénieux que trois volumes in-folio de Scaliger. Je compare la première à un écrin qui dans sa petiteesse contient un million en diamans, & les seconds à un gros coffre où l'on a enfermé pêle-mêle des pièces de toile, de draps & quelques autres marchandises, bonnes à la vérité dans ce qu'elles sont, mais du prix le plus modique en égard aux diamans.

Que V. M. me permette de la remercier des deux tableaux qu'elle m'a fait la grâce de m'accorder avec tant de bonté. Ce sont deux pièces que vous fites peindre autrefois par le fils de Harper, lorsqu'il lui falloit quelque argent pour aller à Rome. Vous n'avez jamais jugé à propos de les placer & ils étoient par terre dans la chambre qui touche celle qu'occupoit le Prince Ferdinand de Brunswick; vous les aviez réellement destinés à me les donner, comme j'ai eu l'honneur de vous l'écrire; ils sont superbes pour mon cabinet, & ils étoient véritablement trop médiocres pour aucun de vos appartemens; sans quoi je ne vous aurois

pas rappelé la plaisanterie que vous aviez faite sur ce qu'il falloit que je fisse pour les avoir.

V. M. ne doit pas douter de la joie que j'aurai à la revoir; c'est la chose que je désire le plus dans la vie. Ainsi, quelque foible que soit ma misérable santé, ayant presque toujours des diarrhées qui me rendent d'une foiblesse extrême & que tout l'art des médecins ne peut entièrement rétablir, je pense que s'il est question de faire un voyage de dix huit ou vingt milles, ce que je puis exécuter dans quatre jours, j'aurois assez de force pour le soutenir; mais s'il faut que j'aille jusqu'à Breslau, ce que je ne faurois faire dans moins de neuf ou dix jours, dans la foiblesse où je suis, je crains bien qu'il ne m'arrive ce que m'est déjà arrivé dans le dernier voyage que j'ai fait, & que je n'entreprenne inutilement ce que je ne pourrois pas finir; & ce seroit un bien grand embarras, si j'allois rester malade dans quelque endroit également éloigné de Berlin & de Breslau; dans l'état où je suis aujourd'hui, c'est un bien grand voyage pour moi que celui de quatre vingts lieues au milieu de l'hiver.

Il s'en faut bien, Sire, que j'aye oublié la traduction de Plutarque; j'en ai déjà fait un quart; mais cet ouvrage fait un gros volume in-folio, & il faut plus d'un jour pour en venir à bout. Vous me direz sans doute: mais pourquoi avez-vous traduit d'autres ouvrages? Premièrement, Sire,

les deux ouvrages que j'ai traduits, ne font pas ensemble la valeur de vingt pages de Plutarque, & cela ne m'a coûté que fort peu de temps. Quant aux dissertations que j'y ai jointes, deux raisons m'ont obligé de les faire: j'ai composé celles sur *Ocellus* pour répondre indirectement à trente libelles qu'on publioit en Allemagne & en France contre les philosophes, & cela pour en revenir toujours à celui de Sans-Souci & à ceux qu'il honoroit de ses bontés. J'ai composé les dissertations sur *Timée de Locres*, pour répandre sur ce monde, le plus détestable des possibles, une partie de la bile que nos ennemis me faisoient faire, & pour vilipender toute cette prêtraille qui se réjouissoit de nos infortunes; c'étoit la seule consolation que j'avois dans ces temps malheureux. Je confiois mon chagrin au papier; c'étoit toujours un soulagement. Mon ame étoit trop absorbée dans ces pensées pour s'occuper uniquement de celles d'un autre, & c'est pourtant une chose à laquelle un traducteur est nécessairement obligé. Aujourd'hui, dans un temps plus calme, je reprendrai ma traduction de Plutarque; j'en ferai imprimer deux volumes toutes les années, & dans trois ans l'ouvrage sera entièrement fait. Dieu fait si je vivrai assez pour le finir; en tout cas il se trouvera quelqu'un après moi qui traduira ce que je n'aurai pas achevé; & le libraire ayant imprimé les premiers volumes, sera bien obligé pour son intérêt de

faire finir les derniers. Il y a des dissertations dans ce Plutarque bien belles, mais il y en a aussi de bien foibles. Je ferai comme les généraux qui ne croient pas rester long-temps dans un pays & qui s'emparent de ce qu'il y a de mieux. Je mettrai dans les premiers volumes ce qu'il y a de meilleur, & je laisserai pour les derniers ce qui me paroît le moins bon. Si je n'ai pas la force d'achever mon ouvrage, je le publierai comme un choix des plus beaux traités de Plutarque.

V. M. aura eu quelques chagrins en dernier lieu de ce qui s'est passé en Saxe, mais dès que le secours considérable que vous y envoyez sera arrivé, les affaires changeront bientôt de face. Il est assez singulier que les Autrichiens ayant eu le dessein d'attaquer le Prince Henri & de profiter de la grande supériorité qu'ils avoient sur lui, aient attendu que vous eussiez pris Schweidnitz & que les neiges dans les montagnes de la Silésie y rendissent une partie de vos troupes inutiles. Cette affaire dont ils feront beaucoup de bruit, auroit été très-fâcheuse pour nous, si elle s'étoit passée quinze jours avant la prise de Schweidnitz, & ne fera d'aucune utilité réelle aujourd'hui pour eux, puisqu'il est sûr qu'ils y ont perdu plus que nous. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, en Octobre 1762, après avoir envoyé
à S. M. Timée de Locres.

219.

SIRE,

J'allois écrire à V. M. pour la remercier des bontés qu'elle m'a fait l'honneur de me témoigner dans sa dernière lettre, lorsque j'apprends la victoire éclatante que le Prince Henri, digne frère de Frédéric le Grand, vient de remporter sur vos ennemis. Permettez-moi, Sire, de vous faire à ce sujet le plus sincère & le plus agréable compliment, auquel j'espère faire succéder bientôt celui que je vous écrirai sur la prise de Dresde. Sans être grand calculateur, je vois vingt mille Autrichiens de moins dans quinze jours, dix mille pris dans Schweidnitz, six mille dans la bataille que le Prince Henri vient de gagner & quatre mille tués ou blessés sur le champ de bataille. Je crois que vous ferez pourtant content de cette campagne. La Fortune n'est plus une Déesse esclave des caprices des Autrichiens; elle s'est affranchie du joug sous lequel ils sembloient l'avoir soumise. Que dira Bute & toute sa clique, qui vouloit si lâchement nous abandonner?

J'aurois, Sire, encore bien des choses à dire à V. M.; mais dans ce moment ma cuisinière entre pour me demander si je ne donnerai pas ce soir une petite fête, & ce que je veux pour mon souper, ayant, dès que j'ai entendu les cornets des

postillons, fait prier quelques uns de nos académiciens à venir philosophiquement célébrer la gloire du Prince Henri & des armes prussiennes. Nous ne nous couronnerons point de roses, parce qu'il n'y en a pas dans cette saison; nous ne boirons point de vin de Falerne, parce que nos marchands n'en vendent point; mais nous verserons quelque bonne bouteille d'excellent pontac, qui seront bues en vous souhaitant ainsi qu'au Prince Henri toute sorte de bonheur & de prospérité: car pour de gloire, vous en regorgez tous les deux, & ce feroit vouloir porter de l'eau à la rivière. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 31 Octobre 1762.

220.

Dans la fleur de mes ans je m'occupois d'Ovide,
Ou je suivois Renaud dans le palais d'Armide,
Et lorsqu'un poil naissant ombragea mon menton,
Je pris goût pour Sophocle, Horace & Cicéron;
Plus mûr j'étudiai César dans son allure,
Leibnitz & Gassendi, mais surtout Epicure.

A présent, cher Marquis, que l'âge injurieux
Enervant ma vigueur grisonne mes cheveux,
Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,
J'ai choisi pour hochets ces scélérats de prêtres;
La folle ambition de ces faquins mitrés,

La luxure & l'orgueil de ces fronts tonsurés
Amuse en m'irritant ma pesante vieillesse.

Je m'emporte en voyant la honteuse foiblesse
De lâches souverains sous la tiare rampans
Par bassesse embrasser les pieds de leurs tyrans.
Je me gauffe des saints & ris de leurs reliques;
Je plains l'aveuglement des querelles mystiques,
Bavardage idiot, futile jeu de mots
D'imposteurs révéérés, pour abuser les fots.

Le cerveau tout rempli de leur saint brigandage,
Je reçois, cher Marquis, votre élégant ouvrage.

Un plus sage que moi n'auroit pu différer
De se jeter dessus & de le dévorer;
Mais mon esprit tout plein de bulles, de vigiles,
De docteurs, de martyrs, d'interdits, de confiles,
De ce fatras inepte, indigne & mensonger,
Doit, Marquis, pour vous lire avant tout se
purger.

Attendez, s'il vous plaît, que ces folles chimères
Sortant de mon cerveau dégagent ses visières,
Et que mon esprit pur & net de ces erreurs
Se prépare à se joindre à vos admirateurs.

Avant que l'Orion annonce la froidure,
Suspende les torrens & glace la nature,
En lecteur diligent, au métier aguerri,
J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury:
Alors, en renonçant à la théologie,
Je me vouerai, Marquis, à la philosophie,
Et retrouvant en vous la belle antiquité,

J'irai dans votre sein puiser la vérité.
Nous examinerons la nature des choses;
Remontant par degrés à leurs premières causes,
Nous verrons avec Lock combien sur notre corps
La mécanique influe & règle les ressorts;
Et comment notre esprit, si fier dans sa carrière,
N'est qu'un effet brillant des lois de la matière.

Mais, hélas! cher Marquis, pour remplir
ces projets,

Il faut voir refleurir l'olive de la paix.
Les Muses, on le fait, redoutent les alarmes,
Leur chaste troupe fuit le tumulte des armes;
Si leur temple s'entr'ouvre au désir des héros,
C'est dans des jours sereins, à l'ombre du repos;
Mais dans des champs sanglans, parmi la bar-
barie,

Mars même iroit en vain courtoiser Uranie.

Nos yeux ne sont frappés que d'objets in-
humains,

Détestables effets des troubles des Germains,
Fruits de l'ambition & des haines des princes,
Qui pensant conquérir, désolent les provinces.
L'Europe tout en feu va se bouleverser:
Parmi ces chocs affreux comment peut-on
penser?

De tant d'événemens le cours prompt &
rapide

M'entraîne vers Bellone en m'éloignant d'Eu-
clide;

Dans

Dans l'agitation de ce flux & reflux
Il faut rendre le calme à mes sens éperdus.

Vous direz, rappelant un exemple à votre
aide,

Qu'on vit à Syracuse un certain Archimède,
Tandis que Métellus & la fleur des Romains
Sur ces murs écroulés se frayoient des chemins,
Qui demeurant tranquille & maître de lui même,
Au fond de son jardin résolvoit un problème.

J'estimerois bien plus ce sage indifférent,
Si chargé de la ville & du commandement,
Accablé de travaux, rempli d'inquiétudes,
Il eût malgré ces soins pu suivre ses études.

Moi, dont l'esprit pesant & peu développé
Par un objet unique est long-temps occupé,
Il faut, pour qu'en détail ma raison le digère,
Ne la point surcharger de plus d'une matière.
Je n'ai point en naissant eu des bienfaits du ciel
Un génie étendu, sublime, universel:
C'est pourquoi prudemment je me borne &
resserre

Dans les confins marqués de mon étroite sphère.

Vous, formé, né, mûri sous le ciel provençal,
Loin des sombres frimats d'un climat glacial,
Doué d'un esprit vaste, ingénieux, facile,
Vous nous supposez tous pétris de même argile,
Et croyez comme vous que nous nous élevons
D'un vol audacieux aux hautes régions.

Non, Marquis, les esprits n'ont pas la même
trempe;
Si l'un peut s'élever, le plus grand nombre rampe;
Pour un Jules César quel nombre de Varus?
Et contre un seul Virgile il est cent Mévius.
Des dons les plus exquis la nature est avare,
Le médiocre abonde & l'excellent est rare.

Conservez les beaux dons qui vous sont dé-
partis.
Grand nombre de mortels sous les sens abrutis
Végettent beaucoup plus qu'ils ne pensent &
vivent,
Et sans réflexions leurs jours vides se suivent.
L'image qu'imprima sur eux le créateur
Du temps qui ronge tout sent le bras destructeur.
Supportez leurs défauts en plaignant leurs mi-
sères;
Encor qu'abâtardis, songez qu'ils sont vos frères.
N'exigez jamais d'eux des progrès violens,
Qui passent à la fois leur force & leurs talens:
Ne les mesurez point selon votre opulence,
Rapprochez-les plutôt de vous par indulgence.
Ainsi, si vous daignez m'accorder quelque
temps,
Malgré tous les travaux aussi durs qu'importans
Qui demandent mes soins & ceux de mon armée,
Je vous promets dans peu d'avoir lu le Timée.
Ces vers se ressentent, mon cher Marquis,
du temps où ils sont produits. J'ai des soucis po-

litiques, des inquiétudes militaires, des tracasseries de finance, enfin une multitude d'occupations désagréables qui m'obsèdent. Mes vers vaudroient peut-être un peu mieux, s'ils avoient été enfantés dans un temps plus tranquille; ils feront toujours bons pour l'usage que vous en ferez. Quiconque n'écrit pas comme Racine, devrait renoncer à la poésie. Mais on dit que les poètes sont fous; voilà mon excuse. Vous m'avouerez que cette folie n'est pas dangereuse pour le public, surtout lorsque le poète ne viole pas le monde pour lire ses ouvrages, qu'il ne fait des vers que pour s'amuser, & qu'il est le premier à rendre justice à son foible talent. J'aimerois mieux, je vous l'avoue, faire à présent un beau & bon traité de paix qu'un poëme épique, & au défaut de cela, battre bien ferré les Autrichiens, plutôt que de composer une ode comme Rousseau. Vous en seriez content aussi, je le crois bien. Cependant il faut avoir patience, laisser agir les causes secondes, puisque nous ne pouvons remonter aux premières, & plier sous le joug des évènements qui ne dépendent en vérité aucunement de notre prudence. Adieu, mon cher Marquis; laissez-moi mes inquiétudes, conservez pour vous une tranquillité inaltérable, & soyez sûr de mon amitié.

à Péterswalde, le 22 Octobre 1762.

221.

SIRE,

L'on ne peut rien voir de plus naturel & de plus spirituel que les derniers vers que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer. On diroit que les manes de Chaulieu & de la Fare sont sortis des champs Elysées, pour vous les dicter en commun. Si l'on pouvoit gronder les Rois, je vous gronderois de tout mon coeur & bien fort, pour parler avec tant d'indifférence d'une production charmante, que Voltaire mettroit au nombre de ses bonnes pièces fugitives. Je doute qu'il pût peindre aujourd'hui avec tant de force & tant de vérité l'indignation que l'on ressent en lisant l'histoire des forfaits & des impostures que de prétendus ministres de la religion ont perpétrés de siècle en siècle & qu'ils s'efforcent d'augmenter dans celui-ci.

Je crains bien que quand vous viendrez à lire tout de suite mes dissertations sur Timée, vous ne perdiez le peu de bonne opinion que vous en avez conçue; enfin j'espère que vous me ferez grâce en faveur de la bonne volonté, & que vous pardonneriez à l'ouvrage par rapport au but de l'auteur. J'en ai eu plus d'un en écrivant mon livre, vous vous en appercevrez aisément; mais les deux principaux ont été de détruire la superstition, & de venger dans la personne du vertueux Julien tant

de rois & de grands hommes outragés par ceux à qui des imbécilles ont donné le nom de pères; ils étoient véritablement dignes d'être les pères de ceux qui les appeloient ainsi. J'ai cru devoir ensuite montrer le ridicule de cette philosophie platonicienne sur laquelle on a enté certains dogmes du christianisme, dont des tyrans sans foi, tels que Constantin & Clovis, se servirent habilement pour parvenir à leurs desseins, & pour s'acquérir un parti qui favorisât leur injuste pouvoir. J'espère que j'ai prouvé tous ces faits évidemment par l'aveu des historiens les plus dévots: c'est, si je ne me trompe avoir attaqué l'erreur jusques dans son dernier retranchement. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, en Octobre 1762.

* 222.

Je vois, mon cher Marquis, la véritable part que vous prenez à nos succès. Il faut avouer que nous n'avons pas, quant à nos expéditions militaires de cette année, lieu de nous plaindre de la fortune. Je voudrois en pouvoir dire autant de la politique. Ces deux béquilles, qui devroient soutenir ma marche, sont toujours inégales & me font boiter tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Si vous savez quelque secret pour les redresser, daignez en grâce me le communiquer. Je pars demain pour Meis-

sen. S'il y a moyen de prendre Dresde sans trop hasarder, nous le prendrons, ou si cela ne réussit pas, nous préambulerons sur les quartiers d'hiver & sur les arrangemens qui m'achemineront à vous revoir à Leipzig, comme vous me l'avez promis. Voilà Cassel pris; cela seroit divin, si un certain scélérat, plus rouable que Cartouche, ne tenoit un certain poste en certaine isle. Durant la conjoncture présente, la reddition de Cassel ne sera qu'une ville prise, & rien de plus. Tous mes vœux & mes desirs visent à une bonne paix. Ce qui mène là, mon cher Marquis, me réjouit; les branches collatérales ne m'affectent guère. Adieu, mon cher, portez-vous bien & soyez aussi joyeux qu'il est permis de l'être à notre âge, pour que je puisse passer quelques momens tranquilles & sans agitation d'esprit avec vous. Je crois que nous pourrons nous revoir le 1 Déc. à Leipzig; mais je vous en écrirai auparavant & vous enverrai un chasseur pour vous conduire. Adieu.

à Torgau, ce 7 Nov. 1762.

FEDERIC.

223.

SIRE,

La meilleure façon, selon mon petit jugement, c'est de faire marcher d'un pas égal la politique

avec la guerre, c'est de continuer à battre vos ennemis & à les mener aussi vertement que vous avez fait cette campagne. On répand dans ce moment la nouvelle comme certaine que les préliminaires sont signés entre la France, l'Angleterre & l'Espagne; on dit même que le courrier qui en porte la nouvelle à V. M., doit avoir passé le 5 de ce mois à Rotterdam. Si cela est vrai, quelque condamnable que soit la conduite de Bute, elle ne me surprend pas, parce que je l'ai prévue, dès que Mr Pitt quitta le ministère. Une chose me console, c'est que les armes étant journalières, après bien des victoires, le Prince Ferdinand pouvoit perdre une bataille, & en ce cas nous aurions eu des François à Halberstadt & tout le long de l'Elbe, & peut-être de plus grands embarras. Si tous les François s'en retournent, quand même ils remettroient Wésel aux Autrichiens, c'est une épine de moins dans notre chemin. Je ne crains guères les Autrichiens seuls, & le succès de votre campagne est une preuve que mon sentiment est fondé sur l'expérience.

Vous me demandez, Sire, pourquoi depuis quelque temps je purge toujours, & la raison pourquoi mes boyaux sont relâchés? C'est que je purge l'enlèvement de Schweidnitz dans deux heures, la prise de Colberg & la malheureuse fin de Pierre III. A chacun de ces événemens j'ai fait une maladie à tuer un cheval vigoureux. Jugez

de l'effet que cela a produit sur mon corps déjà affoibli. J'ai, Sire, cinquante neuf ans; je suis né le 24 de Juin l'an quatre de ce siècle; & lorsque vous vous appelez vieux, jugez donc comment je dois me regarder. Cependant je ne doute pas, Sire, que je ne puisse faire le voyage de Leipzig, & même sans aucun risque; car je travaille sérieusement depuis quelques jours à me remettre, & quoique vous me traitiez de glouton, je vis aussi sobrement qu'un novice capucin. Avec ce régime & quelques remèdes fortifiants, mon médecin m'a donné sa parole que je ferai remis pour le premier de Décembre, qui est le jour que V.M. m'a fait l'honneur de m'écrire devoir être celui de mon départ: je me suis donc arrangé en conséquence.

Mr de Catt se maria hier. Il a eu le bon sens de faire son mariage sans cérémonie & n'a prié que ses plus proches parens. En vérité il n'y a qu'une seule voix dans le public sur sa femme; tout le monde en dit mille biens & je crois qu'il sera véritablement heureux. Je pense qu'il n'y a rien en général de si mauvais que les femmes, mais lorsqu'on est assez heureux pour en avoir une bonne, c'est un grand bien pour un simple particulier, quelque philosophe qu'il soit. Que ferois-je devenu sans les secours que j'ai trouvés dans la mienne depuis trois ans? Il y a long-temps que je ferois enterré. Le mal à la vérité seroit fort

petit pour le public, mais grand pour moi, qui ai tant souhaité depuis deux ans de pouvoir encore avoir le bonheur de vous revoir. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 10 Novembre 1762.

224.

SIRE,

En recevant la lettre de V. M. j'ai d'abord fait retentir le bruit de la hache sur les chênes, j'ai fait allumer les forges de Vulcain, j'ai fait dépouiller de leurs peaux les habitans des forêts. Tout cela, dit prosaïquement, signifie que j'ai fait venir un pelletier, pour ajeter une bonne pelisse, un charron & un maréchal, pour refaire mon carrosse à demi ruiné, & le mettre en état de me conduire par les mauvais chemins sans accident. J'attends donc les derniers ordres de V. M. & le chasseur qu'elle veut bien m'envoyer pour me guider dans ma route.

V. M. m'ayant permis dans les voyages que j'ai faits jusqu'à présent de mener Madame d'Argens, pour soigner ma dolente & vieille machine, qui n'est ni meilleure ni rajeunie depuis ces voyages, je ne fais pas ce que je dois faire, puisque j'ignore sa volonté à ce sujet. J'attendrai donc,

Ff 5

pour prendre mes arrangemens sur cet article, ce qu'il vous plaira de décider.

J'ai l'honneur, Sire, de vous remercier des porcelaines dont vous me parlez; mais je puis assurer V. M. que mon zèle pour elle ressemble à l'amour de Dieu des jansénistes, qui ne l'aiment que pour lui seul; & quand même vous ne me témoigneriez pas toutes les bontés dont vous m'honorez, je n'en ferois pas moins le plus zélé de vos sujets & le plus grand de vos admirateurs, quoique tous les gens qui respectent les grandes vertus & les qualités héroïques soient de leur nombre. Et quel est l'homme raisonnable qui, après ce qui s'est passé depuis sept ans, puisse vous refuser son admiration? J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 22 Novembre 1762.

* 225.

J'ai achevé, mon cher Marquis, l'histoire des imposteurs sacrés, & après avoir pris le poison du fanatisme, j'ai eu recours tout de suite à l'antidote de la philosophie & de la saine critique, que j'ai trouvé dans votre Timée. Pour vous prouver que je m'en suis approprié les matières, apprenez que j'entends & explique joliment le mot *bara*, qui ne veut point dire créer, mais faire un pompeux ouvrage. J'ai été surpris de la propriété des nom-

bres de Pythagore, ce qui m'a fait ressouvenir du dialogue des lettres de Lucien. Ce qu'il y a d'humiliant, c'est que votre philosophe grec, qui est bien grec selon moi, parle sérieusement des merveilles des nombres & que le bel-esprit badine sur le sujet des syllabes. J'ai lu à ma grande édification la dissertation sur le St Ane, qui porta Jésus à Jérusalem, ensuite ce que vous dites sur l'incertitude des anciens ouvrages, sur Esdras, les livres de Moïse, & sur la nécessité de recourir à un juge de la foi pour ne point s'égarer. J'ai été bien surpris de me trouver avec mes frères dans Timée de Locres; en vérité je vous en fais mes remerciemens au nom de toute la famille. On voit que les préjugés où vous êtes sur mon sujet, peut-être trop favorables, vous ont induit à dire plus de bien que mes frères & moi n'en méritons. Enfin, enfin j'ai admiré l'adresse dont vous usez pour introduire le père Chefmaquer qui dogmatise le focinianisme, la sortie que vous faites contre Voltaire en l'opposant toujours à lui-même, en un mot tout l'art que vous employez pour lier si adroitement vos citations, que ce n'est jamais vous qui touchez les matières scabreuses, de sorte que vous n'êtes que le rapporteur de différens procès, en vous tenant derrière le rideau. Mais quelle fantaisie de choisir ce Timée de Locres, qui en vérité est un obscur & plat seigneur? Je vous compare à une abeille, qui voltigeant sur des chardons

a le secret d'en tirer un miel délicieux. Sérieusement votre ouvrage est bon, fait avec tout l'art & la sagesse possible & rempli de la plus excellente érudition. J'ai fort applaudi à l'apologie de l'Empereur Julien & à la manière dont vous convainquez les Sts pères de mensonges & de fraudes pieuses. Je serois obligé de copier tout l'ouvrage si je voulois vous rendre compte de tout ce que j'approuve. Il n'y a qu'un article sur lequel je crois que vous n'avez pas eu assez de retenue; c'est celui de la vénalité des charges civiles en France. Cela vous a conduit sur un sujet délicat, en touchant la corde des maitresses & des confesseurs des Rois. Mais l'apologie du Roi de Portugal est à merveille, & je pense comme vous au sujet de ce siècle philosophique, qui est en vérité aussi méchant & aussi barbare que les précédents. L'animosité, le désir de vengeance, l'ambition & le fanatisme feront en tout temps des sources de crimes & de forfaits. Ceux qui s'abandonnent à ces funestes passions bouleversent le monde, tandis que quelques pauvres philosophes cultivent la sagesse dans le silence de leur obscurité. Cela a toujours été ainsi, &, sans être prophète, je pense qu'après nous ce sera à peu près de même. Je ne vous en dirai davantage, parceque le moment approche où j'aurai la satisfaction de vous revoir. Nous avons fait avec l'ennemi une convention pour l'hiver, qui nous procurera quelques mois de tran-

quillité. Je donne cette lettre à un chasseur, qui pourra, si vous le voulez bien, arranger votre voyage. Je vous donne rendez-vous à Leipzig pour le 5 de Décembre. Vous partirez & arrangerez votre voyage selon votre commodité. Je m'en fais une vraie fête, & je me réjouis autant de vous revoir que Mèdor de voir son Angèlique. Menez la bonne Babet avec vous, & prenez toutes vos commodités, pour que je puisse jouir tout mon sou de votre conversation. Adieu, mon cher Marquis, je vous embrasse.

à Meissen, ce 25 Novembre 1762.

FEDERIC.

226.

SIRE,

Mon premier soin, en arrivant à Berlin, doit être de remercier V. M. des bontés dont elle m'a honoré cet hiver à Leipzig: mais je fais qu'elle hait autant les complimens qu'elle aime à faire le bien; ainsi je ne lui exprimerai que foiblement les sentimens de la respectueuse reconnoissance dont je suis pénétré.

J'ai trouvé la ville de Berlin dans une joie qui ne peut être exprimée, mais qui cependant fera encore augmentée lorsque vous y arriverez. La paix a répandu un air de gaieté sur tous les visages, & vous croirez, lorsque vous reverrez les

bons Berlinois, qu'ils sont tous des Sybarites enivrés de plaisirs & qu'ils n'ont jamais connu les chagrins, si fort ils ont oublié ceux que leur a causés la guerre.

V. M. ne m'accusera plus de paresse; j'ai fait le voyage de Leipzig à Berlin dans deux jours, pendant lesquels j'ai couru nuit & jour sans sortir de mon carrosse. Je partis quatre heures après V. M., malade, souffrant des douleurs. A peine fus-je à une lieue de Leipzig que je me trouvai beaucoup mieux, & l'envie de revoir notre sainte terre de Brandebourg acheva de me guérir. Lorsque j'eus passé un certain petit ruisseau qu'on me dit séparer la Saxe du Brandebourg, je fis comme les Juifs quand ils arrivent à la vue de Jérusalem, & je louai le Seigneur d'être dans le pays des élus, & des enfans de Dieu. En vérité, Sire, vous avez bien fait de faire la paix; grâce à elle, j'espère que les plus longs voyages que je ferai le reste de ma vie feront de Potsdam à Berlin. C'est à vous qui avez dompté l'Europe à la parcourir, si bon vous semble; pour moi je suis bien content de borner mes courses à aller du château de Potsdam à celui de Sans-Souci. Je voudrois, Sire, vous y voir déjà jouir de la gloire immortelle que vous vous êtes acquise; mais après avoir pris patience sept ans, je puis bien la prendre encore cinq semaines. Cependant, Sire, ce temps

me paroîtra bien long, ainsi qu'à tous vos sujets, qui n'aspirent qu'au plaisir de vous revoir.

J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 20 Février 1763.

227.

Votre lettre, mon cher Marquis, achève de m'ôter les appréhensions que j'avois pour votre santé. Vous étiez malade la veille de mon départ; mais on m'avoit assuré que vous vous étiez mis en chemin le lendemain. Le grand ressort de l'air & l'exercice de la voiture vous ont guéri; ce qui prouve bien l'assertion de Boerhaave, que la santé est incompatible avec un entier repos. Je ne fais à quelle destination la nature nous a placés dans le monde. A en juger par notre santé, il paroîtroit qu'elle nous a faits plutôt pour devenir des postillons que des philosophes. J'ai été à Meissen depuis notre séparation. Nous avons reçu des lettres de Vienne qui disent que les préliminaires y ont causé une joie universelle, & que l'Impératrice a pensé embrasser le porteur. Les ratifications arriveront demain ou après demain au plus tard. Selon mon petit calcul, je ne crois pas quitter la Saxe avant le 12 Mars. Il me faut quinze jours pour achever mes affaires en Silésie, & selon une supputation arbitraire, je ne crois

pas pouvoir être à Berlin avant le 29 du mois prochain.

Ce qu'il y a de bon à tout ceci, ce n'est pas moi, mon cher Marquis, c'est la paix; il est juste que les bons citoyens & le public s'en réjouissent. Pour moi, pauvre vieillard, je retourne dans une ville où je ne connois que les murailles, où je ne retrouve personne de mes connoissances, où un ouvrage immense m'attend, & où je laisserai dans peu mes vieux os dans un asile qui ne sera troublé, ni par la guerre, ni par les calamités, ni par la scélératesse des hommes. Je suis ici dans une maison de campagne où je passe ma vie en retraite & avec mes occupations ordinaires; il n'y a que le cher Marquis qui y manque; mais j'espère de le revoir à Berlin. Promenez - vous donc quelquefois en voiture, mon cher; faites ce sacrifice à votre santé. Vos chevaux vous attendent à Potsdam; ils y font déjà, & moi indigne je vous prie de ne me point oublier. Adieu. Mes complimens à Babet.

à Dahlen, le 25 Février 1763,

228.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., le lendemain de mon arrivée à Berlin, la joie & la satisfaction que j'y avois trouvées parmi tous les habitans; elles vont tous les jours en augmentant. On ne voit ici que festins, que bals chez les grands & que fêtes chez les petits. Au milieu de tous ces plaisirs, je fais des vœux pour l'heureux retour de V. M. Je traduis Plutarque. J'envoie dix fois par jour savoir si les bateaux vont, & dix fois l'on m'annonce qu'ils ne navigeront pas de quinze jours; ce qui me dérange fort pour le transport de mes meubles; car s'il faut que je les fasse transporter par terre, il me faut pour le moins douze chariots, qui à vingt écus par chariot me coûteront deux cent quarante écus, au lieu de vingt cinq que je payerois pour un bateau, s'il plaisoit au Dieu des eaux de les faire dégeler.

Comment V. M. se plaît-elle dans son château de Dahlen? Je ne suis pas en peine que vous y trouviez de quoi remplir le peu de momens que les affaires de l'Etat & de l'armée vous laisseront, par la lecture des livres que vous y avez emportés, & je me figure que vous avez déjà achevé de parcourir toutes les rapines de Verrès touchant les

G g

médimnes de blé & les statues des temples de la Sicile. A propos des médimnes de Verrès, j'aurai l'honneur d'apprendre à V. M. que les scheffels de nos usuriers baissent de prix tous les jours; j'ai dit à tout le monde que l'intention de V. M. étoit de donner le blé à 22 gros, argent de Brandebourg, quand elle seroit de retour à Potsdam. Cela oblige encore les usuriers à baisser le prix de leurs denrées, pour les vendre avant votre arrivée.

Mr de Catt a été malade d'une colique très-forte; il est actuellement entièrement remis, & je crois qu'il partira demain pour joindre V. M. J'ai l'honneur &c.

à Berlin, le 25 Février 1763.

229.

Enfin voilà la paix faite tout de bon, mon cher Marquis; vous aurez cette fois à bonnes enseignes des postillons & tout l'attirail qui les accompagne. Voilà, Dieu soit loué, l'époque de la fin de mes travaux militaires arrivée. Vous me demandez ce que je fais ici? J'entends haranguer Cicéron tous les jours, j'ai depuis long-temps achevé les Verrius, j'en suis à son discours *pro Murena*, outre cela j'ai achevé le Batteux. Ainsi vous voyez que je ne fais pas le paresseux. Pour vous, mon cher,

ne vous impatientez pas, la rivière est déjà navigable, & vous aurez tout le temps de transporter vos meubles à Potsdam avant mon arrivée. Je resterai ici ou à Torgau jusqu'au 13. Mon voyage de Silésie m'occupera 15 ou 17 jours, de manière que je ne puis être à Berlin que le 31 de ce mois ou le 2 d'Avril; car je ne veux pas arriver chez vous le premier du mois prochain; les facétieux se moqueroient de moi, & me diroient *poisson d'Avril*. Si la paix fait plaisir aux Berlinoïis, il n'en est pas de même ici des Saxons. A peine quittons-nous les villes, à peine les contrées sont-elles évacuées, qu'aussi-tôt l'exécution saxonne y arrive; payez, payez, il faut de l'argent au Roi de Pologne. Le peuple sent l'inhumanité de ces procédés; il est dans la misère, & au lieu de le soulager on précipite sa ruine. Voilà, mon cher, un tableau de la Saxe peint au naturel. Pour moi je regarde toutes ces exécutions en spectateur indifférent; mais en qualité de cosmopolite je ne saurois les approuver.

Je travaille ici tout doucement à l'arrangement de l'intérieur des provinces; le gros détail de l'armée est achevé. Les François ont signé leur paix cinq jours avant nous. Avouez que nous les avons suivis de près, & qu'on ne pouvoit guère conclure un aussi grand ouvrage plus galamment que nous ne l'avons fait. Sa Majesté polonoise n'est pas encore guérie. Sa santé est chancelante.

Son retour est envisagé par les Saxons comme une calamité publique, comme un fléau plus cruel que celui de la guerre & de la famine; mais que vous importe & à moi cette Saxe, son Roi, son ministre & tout ce tripot? J'aspire à me tranquilliser l'esprit & à me débarrasser un peu des affaires, pour me donner du bon temps & réfléchir dans le silence des passions sur moi-même, pour me trouver renfermé dans l'intérieur de mon ame, & m'éloigner de toute représentation, qui à vous dire vrai me devient de jour en jour plus insupportable. A propos d'Alembert a refusé toutes les offres de la Russie. J'applaudis fort à cette marque évidente de son désintéressement & je crois qu'il a pris un parti sage, de ne point s'exposer à la fortune vagabonde; mais *basta*: cette corde est trop délicate pour la toucher.

Bon soir, mon cher Marquis; il est tard, j'ai demain encore bon nombre d'affaires à expédier, & j'espère recevoir durant mon séjour de Saxe quelques lettres de votre part. Adieu, mon cher Marquis, vivez content, soignez votre santé & ne m'oubliez pas.

à Dahlen, le 1 Mars 1763.

230.

SIRE,

Enfin je viens de le voir, ce héraut d'armes tant désiré, passer sous mes fenêtres publiant la paix, suivi de quatre ou cinq mille personnes, dont les acclamations & les cris de joie m'ont paru plus touchans que la musique la plus harmonieuse. Vous êtes tendrement chéri de votre peuple, & vous le méritez; ce doit être un double plaisir pour V. M.

Tandis que vous lisez Cicéron à Dahlen, j'emballerai ici ses ouvrages. Mes effets ont déjà commencé de partir pour Potsdam. J'éprouve dans cette occasion l'embarras des richesses; je n'ai jamais cru avoir tant de biens; mes meubles ne pourront point aller dans trois bateaux. En voyant tant de ballots & de caisses je ferois tenté de me figurer que j'ai été dans le commissariat de vos armées. J'ai encore une autre occupation, outre celle de mon déménagement; c'est celle de préparer mon équipage pour aller à votre réception avec les bourgeois de Berlin. Je fais broder actuellement un habit bleu en or, qui est l'uniforme qu'ont pris les banquiers & les marchands. Ces Messieurs-là jouent avec l'or & la broderie, & il faut bien que je fasse comme eux, puisqu'ils m'ont bien voulu recevoir dans leur compagnie.

J'aurai le cheval du bon père Suarès, doux, tranquille & digne de porter un vieux philosophe, & je n'ai aucun danger à courir.

Je ne m'étonne pas de ce qu'a fait d'Alembert; car j'ai eu l'honneur de dire très-souvent à V. M. que j'aimerois mieux être un bon bourgeois de la rue des frères, qu'Empereur de Russie, & c'est une pensée dans laquelle je me confirme tous les jours. Je remercie bien V. M. des chevaux, & je m'en servirai à son honneur & gloire.

Il arrive ici tous les jours de nouvelles troupes. On dit que nous aurons demain les trois bataillons de Quintus Cécilius, qui vont être réformés, & placés dans d'autres régimens. Je ne fais pas si la Reine de Hongrie reformera ses troupes; mais je suis bien certain qu'elle diminuera sa parenté & que le cousinage de la Pompadour sera traité à Vienne comme les bataillons francs à Berlin.

J'ai l'honneur d'être &c.

à Berlin, le 5 Mars 1763.

231.

SIRE,

J'ai été dans le plus grand étonnement en recevant une lettre de votre saint Evêque, qui me prie d'en faire parvenir une autre à V. M. J'ai d'abord

voulu la renvoyer à l'Evêque; mais j'ai réfléchi ensuite qu'il pourroit y avoir quelque chose dedans que V. M. feroit bien aise de voir; je la lui envoie donc avec celle que j'ai reçue, & la copie de celle que j'ai écrite à l'Evêque, la voici: „Monseigneur, „j'ai fait parvenir à S. M. la lettre que vous m'avez „fait l'honneur de m'envoyer pour lui remettre; „je souhaite qu'elle produise tout l'effet que vous „désirez, & que S. M. oubliant les sujets de mécontentement qu'elle peut avoir contre vous, elle „se souvienne à cette occasion qu'ayant surmonté „tous ses ennemis, il ne lui reste plus, pour mettre „le comble à sa gloire, que de pardonner généreusement, ainsi qu'elle l'a fait déjà plusieurs fois. „Quant à ce que vous me dites, Monseigneur, à „la fin de votre lettre, vous me permettrez de „vous répondre que je n'ai jamais exigé & reçu „des personnes à qui j'ai pu être de quelque utilité, d'autre reconnoissance que celle de les exciter à servir fidèlement S. M. & à témoigner „un véritable zèle pour le service du meilleur „maître & du plus respectable prince du monde. „J'ai l'honneur d'être &c.“

Je comptois, Sire, avoir l'honneur d'écrire aujourd'hui à V. M. quelques bagatelles qui pourront l'amuser & que je lui écrirai demain; car il ne faut pas mêler le sacré & le profane ensemble. *Non sunt miscenda sacra profanis.* V. M. voit que

je fais ainsi qu'Algarotti citer du latin dans mes lettres, & qui plus est du latin de l'évangile. J'ai l'honneur d'être &c.

à Berlin, le 9 Mars 1763.

* 232.

Tandis, mon cher Marquis, que vous voyez des héros & que vous entendez crier des ha-ha à une populace attroupée, je mène ici une vie philosophique qui m'accommode fort. J'ai l'embarras de transporter des troupes, un peu plus considérable que celui de vos richesses. Mais comme tout est en train à présent, je jouis d'un peu plus de tranquillité qu'à Leipzig.

N'allez donc pas, je vous prie, sortir à cheval à ma rencontre. Il peut vous arriver quelque malheur dans la presse, ce qui me feroit une peine infinie. Je suis très-sûr que mon retour vous fera plaisir, & pourquoi des démonstrations, qui pourroient vous causer des embarras & du malheur? D'ailleurs je ne puis arriver qu'entre sept & huit heures du soir à Berlin; que feriez vous en plein-air? Que de rhumatismes, que de maux vous vous attireriez! Non, mon cher Marquis, attendez moi dans ma chambre, je pourrai vous voir & vous parler, ce qui sera un plaisir plus sage & plus fait

pour nous deux que cette cavalcade hasardeuse & qui me feroit trembler. C'est bien malgré moi que je réforme tant de troupes; mais la situation où me met la paix ne me permet pas d'entretenir au delà de 138,000 hommes, & j'en aurois eu 188,000 en campagne. Cette année tout le militaire, les garnisons y comprises, montoit à 219,000 hommes. Cependant tout cela rentre dans le pays & il n'y aura que quelques déserteurs de perdus. Je congédie les nationaux & je conserve tous les Etrangers. On parle de même à Vienne de réformes, on en fait déjà une partie, le reste s'apprendra dans peu. Je ne crois pas que l'on congédiera la cousine si vite. S'il se fait des reviremens de systêmes cela n'aura lieu, au plutôt, que dans un an d'ici. Pour moi, je ne me presserai pas; car s'il y a moyen, je voudrois porter mes vieux os en paix au tombeau, & rétablir un calme dans mon ame, qui durant le cours de cette guerre a presque été continuellement agitée par des mouvemens violens & impétueux. Catt est venu ici avec la fièvre, je dirige sa cure & je me flatte de vous l'envoyer guéri à Berlin. Je verrai le 16 la princesse Electorale à Morisbourg, le 18 je serai à Schweidnitz, ensuite ma marche me mènera jusques au 2 d'Avril, que j'aurai le soir entre 7 & 8 le plaisir de vous revoir au chateau de Berlin. Voilà, mon cher Marquis, l'itinéraire de votre serviteur. Je me suis fait saigner aujour-

d'hui, parce que j'ai été fort tourmenté de mes crampes. Mais qu'importe cela? portez-vous bien, & n'oubliez pas un philosophe qui est condamné à mener une vie vagabonde comme le juif errant. Adieu.

à Dahlen, ce 10 Mars 1763.

FEDERIC.

233.

Je reçois votre lettre, mon cher Marquis, sans date, de sorte que je pourrois supposer qu'elle est des ruines de Carthage, ou de Cochinchine; mais ce qui me fait présumer que vous êtes en Provence, c'est que depuis votre départ toutes les gazettes sont pleines d'un monstre qui fait des ravages affreux dans la Provence; ce ne peut être que vous; car en qualité de Prussien, vous devez passer pour un monstre en France, au moins à Versailles, & quand même cela ne seroit pas, peut-être vous-a-t-on vu enveloppé dans votre redingote avec votre capuchon & votre mouchoir devant le nez, & j'avoue que c'est-là une figure assez monstrueuse pour qui n'y est pas accoutumé. Les gazettes disent que vous dévorez des enfans & des femmes. Fi, où avez-vous pris cette vilaine coutume? Cela ne vous est jamais arrivé depuis que je vous ai

connu, mais on change de mœurs en voyageant; au défaut de cela, de janséniste que vous étiez, vous vous êtes fait jésuite, parce que votre frère d'Eguilles l'est & qu'il vous a donné je ne fais quelle métairie pour vous corrompre: vous êtes, Marquis, dans le cas du proverbe, *dis-moi qui tu hantes, je dirai qui tu es*. Je crois bien que vous faites quelquefois le malade, mais c'est pour courir les bois & donner l'épouvante à toute une province. Non content d'avoir mis en rumeur la Provence, vous voulez porter le trouble à Paris; mais que dira mon frère le très-chrétien Roi de France, s'il apprend que mon Chambellan, ce monstre, vient pour dévorer les enfans du parc de Versailles, du bois de Senar & de la forêt de Fontainebleau? On a envoyé contre vous un escadron de dragons en Provence; à Paris on fera marcher les gardes françoises, & quelque adresse (à ce qu'on dit) que vous ayez à sauter de branche en branche, les coups de fusil pourront vous attraper. Si même vous contenez cette voracité & qu'en allant à Paris vous vous contentiez de vous nourrir de poissons & de viande comme tous les honnêtes gens qui habitent ce globe, quel bruit ne feront pas les gazetiers? Ces gens ont dit que vous étiez chargé de commissions si secrètes, que je les ignore; en vous sachant à Paris, ils donneront une couleur à leurs mensonges & les accréditeront dans le public; tout le corps diplomatique sera ému en

apprenant votre arrivée; les espions de trotter & les fausses conjectures de s'étendre; ce seront-là les fruits de votre voyage; & puis qu'y ferez-vous? vous avez une rente sur l'hôtel de ville qu'on vous paye régulièrement. Vous voulez parler à vos amis? Vous pouvez faire la même chose en vous arrêtant à un village proche de la ville, où les gens auxquels vous avez à faire viendront vous trouver. Vous ferez bien de retomber par Bruxelles sur Wéfel; mais pour Dieu ne dévorez point d'enfans dans votre voyage; la viande est à bon marché, vous pourrez en avoir partout, & si votre imagination s'est échauffée au soleil ardent de Provence au point de vous faire jouer le monstre, que le soleil flegmatique de la Westphalie rafraîchisse votre tête au point de vous rendre à votre retour tel que je vous ai vu partir. Je vous attends, Marquis, au mois de Septembre; encore aurez-vous fait une prodigieuse diligence; car autant que je m'en souviens, les trois rois ne faisoient en quinze jours que treize milles. Enfin vous en userez en tout ceci selon votre prudence ordinaire, & je recommande cela ainsi que tout ce qui vous regarde en la sainte garde du père éternel.

le 18 Mars 1765.

234.

SIR,

Avant de parler à V. M. de ma douloureuse & triste route, je commencerai par lui faire excuse d'une étourderie dont je ne me suis apperçu qu'à Goettingen. J'avois emporté à Berlin dans le fond de mon coffre les deux paquets des réflexions sur Charles XII, pour les remettre à Mr Catt. J'oubliai ces paquets, & je ne m'appergus qu'ils étoient dans mon coffre que pendant mon voyage; je les ai remis à Francfort au Résident de V. M., qui s'est chargé de les lui faire parvenir dans la plus grande sûreté.

Je viens actuellement à ma route. La fatigue des mauvais chemins ayant apparemment ému & échauffé les mauvaises humeurs qu'une vie excessivement sédentaire m'avoit fait amasser, je pris une espèce de dyssenterie qui alloit jusqu'au sang. En arrivant à Goettingen, j'ai été obligé de rester neuf jours dans cette ville, pour pouvoir être en état de continuer ma route; je n'ai jamais été si content d'avoir écrit mes derniers ouvrages dans le goût de Messieurs les *us*; car j'ai été soigné avec grand soin par les plus habiles professeurs de l'université, qui m'ont presque tous rendu leur visite & traité de la manière du monde la plus polie.

Enfin tant bien que mal ils m'ont mis en état de continuer ma route. Après cela moquez-vous du grec. Pour moi, je dirai toujours dorénavant: *vivent les Grecs & les professeurs.* De Goettingen j'allai à Cassel, où j'arrivai si foible, que je n'eus aucune envie de voir le Landgrave ni ses tableaux; je vins avec grand'peine à Francfort avec la fièvre & menacé de reprendre la dyssenterie. Je voulus louer un appartement dans cette ville, pour me reposer quelques jours; mais votre Résident me dit que je manquerois au respect que je devois à V. M., parce que les magistrats obligeoient les bourgeois qui logeoient des Prussiens d'en demander la permission, ce qu'ils ne faisoient à aucune autre nation; il ajouta qu'il falloit que je restasse au cabaret, ou que je partisse pour une autre ville. Je pris ma résolution; car ma demeure pendant neuf jours dans une auberge à Goettingen m'avoit coûté cent cinquante écus, ayant avec moi sept personnes, en comptant trois domestiques. Enfin, Sur, je suis arrivé à Strasbourg moitié mort, & depuis quatre jours que j'y suis, voici le premier où j'ai assez de force pour avoir l'honneur de vous écrire. Je compte rester ici encore une semaine pour me remettre un peu. Je n'ai plus que trente milles à faire en poste; après cela je descends la Saone jusqu'à Lyon, & le Rhône de Lyon à Arles; me voilà à quatre milles d'Aix. J'ai bien pris la résolution en retournant de ne plus faire les cent milles

de Strasbourg à Berlin. Je retournerai par eau jusqu'à Aufone à soixante lieues de Strasbourg. A Strasbourg je descendrai le Rhin jusqu'en Hollande, où je m'embarquerai pour Hambourg: dans le beau temps c'est un voyage de deux jours. Vous me direz que l'on peut se noyer. Je répondrai à cela que tous ceux qui vont de Hambourg en Angleterre & en Hollande ne se noient pas. V. M. dira en lisant ma lettre qu'elle m'avoit prédit tout ce qui m'est arrivé. Je conviens qu'elle aura raison; mais si j'avois à refaire mon voyage, je le ferois encore, parce qu'il étoit absolument nécessaire, & qu'il falloit assurer une fois pour toutes un état, un sort & une demeure à Madame d'Argens après ma mort, que l'âge & la foiblesse de ma santé paroissent rendre assez prochaine.

C'est trop ennuyer V. M. de maladie & de mauvais chemins. J'ai appris à Goettingen que presque tous les anciens ministres, conseillers &c. hanovriens qui avoient été protégés par le Roi défunt, ont demandé leur congé & se sont retirés. C'est Milord Bute qui gouverne l'électorat, & tous les habitans de ce pays crient autant que les Anglois contre lui. En arrivant à Strasbourg j'ai trouvé ce que j'avois jugé qui ne pouvoit manquer d'arriver, c'est à dire une admiration générale pour V. M. Sans la moindre flatterie il n'y a là-dessus qu'une seule & unique voix; & les gens sensés m'ont dit que je verrois dans toute la France

ce que je voyois à Strasbourg; je n'en doute pas un seul instant.

Il y a ici deux régimens allemands très-beaux, & le reste de la garnison m'a paru très-passable; je vois quelquefois de ma fenêtre défiler la garde. Je ne reconnois plus les troupes de mon temps, soit pour la discipline, soit pour la manière dont elles sont entretenues. Si l'on a pendant quelque temps en France des ministres de la guerre qui soient militaires, & qu'on ne fasse pas des connétables en gonille, ce qui peut arriver d'un moment à l'autre, les troupes en profiteront beaucoup.

Le Maréchal de Saxe est encore entre quatre ou cinq planches de sapin qui forment une misérable armoire où est son cercueil, je crains bien qu'il ne soit encore aussi mal logé pendant long-temps, & que ce mausolée qu'on lui destinoit n'ait le sort de celui du Cardinal de Fleury.

Les jésuites sont ici fort gais & fort tranquilles, ainsi que dans toute la Lorraine: c'est de ces deux provinces qu'ils se répandront un jour en France, & semblables à des bêtes féroces sortant de leurs tanières, ils déchireront impitoyablement ceux qui les ont persécutés. Je ne verrai pas cet événement; mais V. M., qui est encore jeune, en fera le témoin. Il faut avouer qu'il y a dans toute cette affaire des jésuites bien de l'inconséquence. Si V. M. veut
me

me faire la grâce de me répondre, je la prie d'adresser sa lettre à mon Chambellan le Marquis d'Argens, à Aix en Provence.

J'ai l'honneur &c.

à Strasbourg, le 9 Octobre 1764.

* 235.

Je viens de recevoir votre lettre datée de Strasbourg & je vous félicite d'avoir regagné le pays des Sybarites. J'espère que chemin-faisant vous ferez divorce avec les rhumatismes, les hémorrhoides, les esquinancies & toutes les maladies quotidiennes dont vous aviez fait provision pour le voyage. Je vous compte rendu à Aix vers la fin de Novembre, car je crois que le Colosse de Rhodes se feroit transporté avec moins de peines que vous, mon cher Marquis, tant il en coûte pour voiturier un grand homme! Comment voulez-vous que je croie à votre prompt retour? Deux fois la faux passera sur les dons de Cères, & deux fois les neiges blanchiront les vallons & les montagnes, avant que vos maladies, vos procès, & la longueur du chemin permettent votre retour. Vos idées me paroissent admirables; remonter le Rhin jusqu'à Wésel, rien de mieux. Mais de là repasser la mer, vous confier aux vagues émues, à l'impetuosité des aquilons, aux fureurs de Borée,

Hh

quelle audace ! Non Marquis, vous n'irez point en Norvège, vous ne risquerez pas de vous exposer aux écueils, aux Charybdes & Scylles de Heligueland. Si nous vous revoyons, nous devons cet avantage à la terre, & point à cet élément, qui a paru si contraire aux François dans cette dernière guerre. Jouissez cependant, en attendant, du beau ciel d'Aix; buvez du muscat des Bernardins, mangez de vos olives & de vos bons raisins, accommodez-vous vite avec vos frères, & terminez, croyez moi, vos procès le plus promptement que vous pourrez. Les grandes puissances en reviennent là, après les guerres les plus sanglantes. Commencez par où elles finissent & faites cet honneur à la philosophie de prouver par cette action d'éclat, que la sagesse des sages est supérieure à celle des Monarques. Adieu, mon cher. Taxez ma lettre de folle tant que vous voudrez, il m'a été impossible aujourd'hui de vous en écrire une autre.

ce 25 Octobre 1764.

FEDERIC.

236.

SIRE,

Je ne saurois exprimer à V. M. le plaisir & la consolation que m'a causé la lettre dont elle m'a

honoré & que j'ai trouvée à Aix. J'avois besoin de quelque chose qui dissipât la tristesse où j'étois. J'avois appris à Lyon que d'Eguilles mon frère étoit à Paris pour un procès qui étoit une suite de celui qu'il avoit eu avec son parlement. Il a été par parenthèse bien heureux que le Roi ait cassé l'arrêt du parlement de Provence; car il étoit condamné par cet arrêt à perdre sa charge de Président, confisquée en faveur du Roi, & banni du royaume pour dix ans. Cela auroit reculé la fin de mes affaires. Enfin d'Eguilles a obtenu au conseil tout ce qu'il demandoit; sa charge lui a été conservée; le Roi lui a seulement ordonné de ne pas aller à Aix jusques à ce qu'il lui en donne la permission. Il est venu à Eguilles, qui n'est qu'à une lieue de cette ville. Je suis avec lui & avec ma mère. Mes affaires sont terminées à ma satisfaction. Les arrangemens que j'ai à prendre par rapport à une terre qu'on m'a cédée, ne me retiendront que jusqu'au mois d'Avril; ainsi je compte avoir le bonheur d'aller me mettre à vos pieds au commencement de l'été, si avant ce temps je ne vais pas faire la révérence au père éternel. A parler vrai, je donne fort volontiers la préférence sur cet article à V. M. Je voudrois bien exécuter les ordres qu'elle me donne, de me défaire de toutes les maladies dont je suis affecté. J'ai communiqué votre intention à mon médecin, qui m'a conseillé de lui écrire qu'elle eût la bonté d'ordonner

qu'au lieu de soixante un ans, je n'en eusse tout au plus que cinquante, & de m'envoyer de la prochaine foire de Leipzig un estomac tout neuf & bien conditionné, parce qu'en Provence on n'a pas le secret d'en donner de nouveaux à ceux qui en ont un vieux & qui ne digère presque plus. Je pense, Sire, que quand vous badinez sur les maux d'un pauvre philosophe de soixante un ans, cela est aussi condamnable que si j'allois reprocher à un vieux militaire les coups de fusil qu'il a reçus. Vous croyez donc qu'on étudie quarante ans sans qu'il en coûte beaucoup à la santé? Vous me direz: & moi j'étudie depuis trente ans, je gouverne un grand Etat, je commande mes armées, je fais des guerres aussi pénibles que glorieuses, je me porte cependant très-bien. Il a vécu en Europe depuis Jules-César & Marc-Aurèle un homme, qui égalant la gloire de ce premier Empereur, la sagesse du second, digéroit cependant fort bien; donc tous les philosophes doivent avoir un bon estomac: ce raisonnement n'est pas concluant & pêche contre toutes les règles de la logique. Ainsi vous n'êtes pas en droit de prétendre que je doive bien me porter, parce que vous avez essuyé plus de fatigues dans un jour que je n'en ai eu pendant dix ans. En vérité, Sire, je suis bien fâché que la seule chose sur laquelle vous n'ayez pas raisonné conséquemment soit sur ma santé. Plût-à-Dieu que vous fussiez aussi grand médecin que vous êtes

grand roi ! Il y a long-temps que j'aurois la force d'Hercule ; vous auriez joint ce bienfait à tant d'autres dont vous m'avez comblé & dont je conserverai le souvenir au delà du tombeau, si nos âmes connoissent après leur mort ce qui leur est arrivé pendant la vie : passez moi ce petit trait de pyrrhonisme, au milieu d'un pays où règne la foi de l'Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas. Il me reste de temps en temps quelques doutes dont je vous demanderai la solution dans le palais philosophique de Sans-Souci.

Le fils de Grégori, un de nos bons négocians de Berlin, est à Marseille chez les plus riches banquiers de cette ville ; il m'a promis de me venir voir à Eguilles avant son départ, qui n'est pas éloigné. J'aurai l'honneur de lui remettre une lettre pour V. M. qui sera plus sensée que celle-ci, & qui vous prouvera, Sire, que le soleil de Provence ne fait pas fermenter les têtes & les cervelles qui ont été tempérées par la froideur des climats du nord.

La cour vient de rendre une ordonnance par laquelle elle détruit les maisons des jésuites dans les provinces de l'Alsace, de la Franche-Comté, du Hainaut & de la Flandre, qui les avoient conservées ; en même temps elle permet aux jésuites qui étoient sortis du royaume, d'y retourner & d'y vivre sans prêter de serment. V. M. fait

Racine par coeur; qu'elle me permette d'en citer ici ce passage:

que d'un coeur incertain

Je parerai d'un bras les coups de l'autre main.

Que font, Sire, vos jésuites de Silésie? Ils boivent, mangent, dorment paisiblement; vos ministres du saint évangile, que nous autres catholiques nous appelons prédicans, font la même chose; les rabbins de la synagogue, parmi lesquels se trouve mon maître de la langue hébraïque, Mr Raphaël, jouissent tranquillement du même privilège. Sage Frédéric, Roi philosophe, chez lequel les hommes pensent différemment & ne disputent pas, je vous reverrai avant de mourir, c'est là mon unique espoir! En attendant, si vous avez pitié d'un pauvre exilé du pays de la philosophie, daignez le consoler jusques à ce qu'il retourne à Sans-Souci, en l'honorant de votre réponse.

Si par hasard dans le nombre de vos chirurgiens françois vous aviez une place vacante, j'ai trouvé un des plus habiles hommes de la France, qui seroit charmé d'aller dans un pays qui est devenu aujourd'hui la patrie de tous les gens à talens.

J'ai l'honneur &c.

à Eguilles, le 2 Décembre 1764.

* 237.

J'ai vu par votre lettre, mon cher Marquis, que vous êtes arrivé, je ne dis pas promptement, mais heureusement à Eguilles. Vous vous opiniâtrez à soutenir l'honneur de vos maladies. Pour moi je ne m'y oppose pas; je fais que chacun a son goût & qu'on peut avoir celui d'être malade comme un autre. Mais indépendamment de cette persuasion il n'est pas moins sûr que la gourmandise & la santé ne s'accordent pas ensemble & qu'il est arrivé à plus d'un philosophe d'accuser son estomac des indigestions qu'il lui avoit causées. Le beau soleil de Provence, les oranges, les fruits, la satisfaction de vous retrouver au sein de votre famille & d'avoir terminé vos procès vous guériront. N'accumulez pas inutilement les années sur votre tête, mon cher; c'est peine perdue; car un Provençal, eût-il atteint l'âge du vieux Nestor, ne seroit pas pour cela à l'abri des soupçons d'étourderie. Ce n'est pas que je vous en accuse, mais le public, rempli de préventions, n'est pas toujours juste dans les arrêts qu'il prononce. Je vous recommande, mon cher, la crainte de Pierre-Encise des isles d'Hyères, & du pont couvert de Strasbourg. Ayez-les toujours devant les yeux, tant que durera votre séjour en France. Gardez-vous de vous mettre

au nombre des écraseurs de — Laissez aller les choses comme elles vont, & dites toujours du bien de Monsieur le Prieur; c'est l'unique moyen de repasser la frontière avec sûreté. Je vous recommande au Dieu d'Abraham, d'Isac & de Jacob, qui a tiré vos ancêtres de la captivité d'Egypte; sans doute il guidera vos pas. La synagogue l'implore tous les samedis en votre faveur, en faisant des vœux que le cher Isac revienne sain & sauf de son pèlerinage.

D'Alembert a cru que vous passeriez par Paris & on l'a détrompé. Les gazetiers ont donné le réveillon aux politiques; ils ont annoncé au public que vous alliez à Versailles chargé d'une négociation importante. Les ministres d'Autriche ont aussitôt mis leur argent en espions, & depuis un siècle, la canaille, qui se prête à pareils emplois, n'a été mieux payée. Voyez quel bruit vous faites en Europe, avec le moins de mouvement possible! que seroit-ce, si jamais vous agissiez avec activité? Mais je tremble d'avoir mis ce mot indiscret dans ma lettre. Je vous recommande aux doux soins de Morphée, sur le duvet le plus mol & le plus tendre, que jamais le soleil ne vous frappe de ses rayons qu'après avoir parcouru les trois quarts de sa carrière; que le forgeron laborieux & les coqs vigilans soient bannis de votre voisinage, que le doux murmure d'une onde claire assoupisse mollement vos sens & vous plonge

après une douce léthargie dans un sommeil profond & paisible; que deux mois de séjour continuel dans votre lit réparent les fatigues énormes d'un rude voyage, & que les anges qui transportèrent la maison de la Reine du Ciel du fond de la Palestine au rivage de Loretto, vous soulèvent sur leurs ailes &, traversant doucement les airs, vous ramènent sans incommodité d'Eguilles à Potsdam. Voilà les vœux que je forme pour vous & j'espère que Ste Hedwige, ma patronne, les exaucera. Adieu, mon cher, on vous attend ici avec impatience.

ce 22 Janv. 1765.

FÉDERIC.

238.

SIRE,

V. M. aura trouvé étrange que je n'aye pas eu l'honneur de lui écrire depuis la dernière lettre qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer. J'étois déjà en chemin pour me rendre à Berlin quand je la reçus; je comptois avoir bientôt la satisfaction de me mettre à ses pieds, lorsque je fus attaqué cinq jours après mon départ d'une fièvre chaude qui m'a duré près de deux mois; j'étois dans une petite ville du Dauphiné appelée Montelimar; enfin la nature, plutôt que la science du médecin qui

me voyoit, me tira d'affaire, & me rendit assez de force pour me faire porter sur un brancard jusques à un bateau couvert, qui me conduisit en descendant le Rhône à Avignon. Je comptois pouvoir regagner la Provence & me rendre chez moi, pour y trouver les secours nécessaires à l'état de ma santé; mais il me fut impossible d'aller plus loin, parce que j'étois obligé de voyager par terre, & que j'étois trop foible, trop incommodé d'une diarrhée qui m'avoit pris lorsque la fièvre m'avoit quitté. Je restai donc à Avignon, & je vis par bonheur un très-bon & très-célèbre médecin, qui répara les fautes du premier, & qui m'a tiré d'affaire. Il me reste encore cependant une très-grande foiblesse, & je ne puis sortir de chez moi: mes jambes sont encore très-enflées; car à force de quinquina & d'autres remèdes que m'avoit donnés le premier médecin pour m'arrêter la fièvre, il m'avoit causé un commencement d'hydropisie, dont cependant je n'ai plus rien à craindre aujourd'hui. Voilà, Sire, ce qui m'a empêché de m'acquitter de mon devoir, & d'écrire à V. M. Quoique je me flatte qu'elle connoît assez ma probité & ma droiture pour ne pas penser que je cherche à lui en imposer pour justifier mon retardement à me rendre à Potsdam; cependant, Sire, pour ma propre satisfaction, & pour calmer la crainte où je suis de déplaire à V. M., j'ai l'honneur de lui envoyer le certificat du médecin à qui je dois

la vie; c'est un homme célèbre dans son art, un philosophe aimable, ami ancien de Milord Maréchal, à qui il écrit une lettre à mon sujet. J'ai fait légaliser le dit certificat par les premiers magistrats de la ville, parce que la seule chose aujourd'hui qui puisse empêcher l'entier rétablissement de ma santé, c'est l'appréhension que V. M. ne me crût capable de chercher de vains prétextes pour prolonger mon voyage. Elle verra par le certificat que je lui envoie, que je ne puis me mettre en chemin que dans six semaines, & qu'il faudra voyager encore bien lentement. La saison alors sera fort rigoureuse, surtout vers le milieu de mon voyage. Si V. M. vouloit m'accorder la permission de rester ici jusqu'au premier de Mars, j'arriverois à Potsdam vers le milieu d'Avril, & je ferois ce voyage d'autant plus commodément, que mon frère qui commande le régiment de Royal-vaissseau, & dont le régiment est en garnison à Maubeuge en Flandre, m'accompagneroit jusqu'à Bruxelles & même jusqu'à Wéfel, étant en Provence actuellement en semestre & retournant au mois de Mars à son régiment. Sur tout ce que je propose ici à V. M. je la supplie instamment de n'être pas fâchée; elle n'a qu'à ordonner, & dans quelque état que je sois, je partirai, si elle le souhaite, sa lettre reçue, si elle daigne m'en honorer, ou sur les ordres qu'elle me fera donner. Je la prie, si elle me fait l'honneur de me répondre, de

me faire remettre sa lettre par la voie de Mr Schutz, banquier à Berlin, qui me la fera remettre de banquier en banquier, sans qu'elle paroisse à mon adresse; sans cela elle court risque d'être retenue au bureau de Paris, dès que mon nom paroîtra dessus. La dernière lettre dont V. M. m'a honoré, qui me vint par la voie de Mrs Girard & Michelet, a été fort bien jusqu'à Paris à Mr Mettra; mais celui-ci me l'ayant adressée en droiture de Paris, elle a été retenue pendant trois mois, & je ne l'ai reçue que quatre jours après que j'étois en route pour Berlin; elle me fut renvoyée d'Aix, où elle ne faisoit que d'arriver. Je ne passerai point à Paris, Sire, & qu'irois-je faire dans cette ville, où tous les esprits sont dans une agitation encore plus forte que celle qui trouble le cerveau des gazetiers? On m'a dit, Sire, que d'Alembert vient de faire un ouvrage qui lui attirera un jour bien des ennemis; je ne serai pas fâché s'il est persécuté, pourvu que cela l'attire à Potsdam. On m'assure qu'il a pensé mourir dans le temps que j'étois fort malade; nous aurions été très-surpris tous les deux de nous voir tout à coup dans le séjour du grand Belzébuth, qui tient dans sa puissance les Trajan & les Platon.

J'ai l'honneur d'être &c.

à Avignon, ce 10 Septembre 1765.

239.

SIRE,

Permettez qu'au commencement de cette année je souhaite à V. M. tout ce qu'elle peut désirer. Je crois, Sire, que je ne puis faire de vœux dont l'accomplissement lui soit plus avantageux que de demander au Ciel qu'elle jouisse d'une santé aussi bonne que sa gloire est grande. Vous auriez, Sire, la force d'Hercule, ainsi que vous avez acquis son immortalité sur la terre; car j'ai trop l'honneur de connoître V. M. pour penser que vous vouliez vous brûler dans ce monde pour aller être immortel dans l'autre.

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. après la maladie qui m'avoit conduit aux portes du trépas & qui m'obligea de rester à Montelimar en Dauphiné & de me faire transporter ensuite à Avignon, où j'ai été obligé de demeurer six semaines. Je me porte aujourd'hui fort bien & je partirai le premier de Mars pour arriver le plutôt possible à Potsdam; je compte d'y être vers le quinze d'Avril. V. M. ne m'ayant pas fait l'honneur de me faire savoir ses ordres, ayant pris la liberté de lui écrire d'Avignon, je crains qu'elle ne soit fâchée contre moi; mais je la supplie de considérer que la meilleure volonté ne peut résister à une force

supérieure. Mr de Catt m'a mandé que V. M. avoit trouvé inutile que je lui eusse envoyé des certificats. J'aurois souhaité, s'il avoit été possible, vous envoyer le vice - légat dans une lettre & tous protonotaires apostoliques qui sont à Avignon ; car je n'ai jamais rien craint autant que de manquer dans la moindre chose au respect que je dois aux ordres de V. M. Mais enfin, Sire, vous me permettrez de répéter encore qu'à l'impossible nul n'est tenu, & je connois trop la justice de V. M. pour vouloir m'imputer une négligence qui n'a pas dépendu de moi.

Voici, Sire, les nouvelles que je fais dans ma solitude. La santé du Dauphin est toujours déplorable ; sa perte jettera les deux tiers du royaume dans la consternation, l'autre tiers s'en réjouira dans le fond du coeur, sans oser le faire paroître : ce tiers est composé des jansénistes, dont il étoit l'ennemi déclaré.

D'Alembert est allé se fourrer dans les affaires des jésuites & des jansénistes ; il a écrit un ouvrage sur la destruction des jésuites, dans lequel il les justifie quelquefois & les condamne souvent. Dans ce même ouvrage les jansénistes sont cruellement outragés & beaucoup plus que les jésuites ; de sorte que tous ces gens si opposés entre eux se sont réunis pour attaquer d'Alembert. Ils ont dévoilé sa naissance, ils ont critiqué ses actions, enfin ils ont inondé la France de libelles dans les

quels il est traité sans ménagement. Quelque philosophe qu'on soit, cela déplaît, surtout quand la philosophie ne nous a pas dépouillés de l'amour propre. En vérité un homme sage cesse de l'être, lorsqu'il va se mêler de toutes ces querelles de prêtres & de moines; il faut être aussi étourdi & aussi pétulant que le sont en général les François, pour entrer dans de pareilles disputes. Corneille a dit des Romains :

Romains contre Romains, parens contre
parens

Combattre follement pour le choix des
tyrans.

L'on peut dire avec autant de vérité des
François :

François contre François, parens contre
parens

Combattre follement pour le choix des
pédans.

J'ai écrit à d'Alembert, & je n'ai pas manqué de lui dire le passage de Molière, *que diable alloit-il faire dans cette galère?* En vérité, Sire, outre les obligations que j'ai à V. M., j'en ai encore de très grandes à tous les Allemands. C'est en vivant chez eux que je me suis dépouillé de cet esprit turbulent qui semble inséparable du génie françois. Qu'a de commun la philosophie

avec la bulle *unigenitus*, & qu'importe à un disciple de Bayle ou de Gassendi l'état des jansénistes ou des molinistes? Que diroit-on d'un homme sage ou qui voudroit passer pour l'être, qui s'occuperait du rang que doivent tenir les fous dans l'hôpital qu'ils habitent? Jansénistes, jésuites, calvinistes, luthériens, anabaptistes, quakers, tous ces gens-là ne sont-ce pas des fous pour un philosophe?

J'ai reçu une lettre il y a quelques jours de Voltaire, qui m'a envoyé ses ouvrages, & qui ne manque pas de me dire que lorsque je passerai à Lyon, il seroit honteux que le frère Isaac ne vînt pas voir le frère Voltaire; qu'il vouloit, à l'exemple des hermites Antoine & Paul, recevoir ma bénédiction avant de mourir. Mais je ne passerai pas par Genève, si je n'en ai une permission expresse de V. M. & tous les hermites & pères du désert, sans l'ordre de V. M., ne pourront rien sur moi.

J'ai l'honneur &c.

le 1 Janvier 1766.

240.

SIRE,

J'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a quelques jours pour avoir le bonheur de lui souhaiter une bonne année, sans inquiétude d'esprit & sans douleur de corps. Si jamais un grammairien commentoit ma lettre, il diroit que lorsqu'on écrit à un Roi philosophe, ce que l'on entend par les inquiétudes d'esprit, ce sont les intrigues des cours étrangères, parce que tous les événemens qui dépendent du sage, ne lui donnent jamais aucun souci; mais toute la sagesse du monde ne peut rien contre des accidens causés par la folie. Souhaitez donc à un Roi tel que vous la tranquillité de l'esprit, c'est souhaiter que le bon sens règne cette année dans toutes les cours de l'Europe. Ainsi soit-il. Celle de France vient de perdre un grand Prince, qui aimoit le peuple & qui l'auroit rendu heureux, si cela avoit un jour dépendu de lui; il est mort non seulement comme un saint, ce qui pour nous philosophes n'est pas grand' chose; mais avec la fermeté d'un héros. Peu de momens avant sa mort il fit venir ses trois enfans; il dit au Duc de Berry qui doit régner un jour, les choses les plus nobles & les plus touchantes. Je crois que les jansénistes gagneront beaucoup moins à sa mort qu'ils ne l'ont espéré. Le Roi dans trois mois a

détruit totalement deux parlemens, celui de Pau & celui de Rennes: l'on fait le procès criminel à sept membres de ce dernier, qui ont poussé la licence jusques à écrire les lettres anonymes les plus insolentes au Roi. Un de ces criminels eut l'audace de dire un jour en passant dans la place où est la figure équestre du Roi autour de laquelle il y avoit plusieurs personnes: *Messieurs, c'est contre cette statue que nous défendrons vos droits.* La clémence dont on avoit usé depuis dix ans envers toutes les insultes que des bourgeois revêtus d'une charge qu'ils avoient achetée faisoient journellement à la majesté & à l'autorité royale, les avoient enhardis à ne plus garder aucune bienfiance. Le parlement de Toulouse avoit décrété le Duc de Fitz James, Gouverneur du Languedoc, de prise de corps; celui de Rouen avoit cassé deux édits du conseil du Roi & défendu sous peine de la vie de les exécuter. Ces robins se croyoient des gens d'importance; ils viennent d'apprendre à leurs dépens que pour les anéantir le Roi n'a eu besoin d'autres moyens que de le vouloir.

V. M. a-t-elle vu la nouvelle édition du Dictionnaire philosophique de Voltaire? Il m'a mis dans la préface comme auteur de l'article *Genèse*. Il a été chercher dans mon *Timée* ce que j'ai dit sur Moyse & sur le Pentateuque; il a ajouté à cela sept ou huit bonnes impiétés. Ce qui l'a engagé à me faire ce tour, c'est que son livre a

été mis par l'assemblée du clergé sous l'anathème éternel, & pour diminuer la flétrissure de cette condamnation, il a mis dans cette nouvelle édition le nom de plusieurs personnes qu'il dit lui avoir envoyé les principaux articles de son Dictionnaire. Cet homme mourra comme il a vécu. Je viens de recevoir quatre exemplaires de son Dictionnaire, qu'il m'a envoyés en présent. Je ne puis pas nier que le fond de son article *Genèse* ne soit de moi, puisqu'il est extrait de mes notes sur *Timée*; mais je ne lui ai rien envoyé, j'ai encore moins écrit quatre ou cinq impiétés très-plaisantes, mais très-capables de faire crier les dévots & toute leur clique. Si V. M. ne trouve pas ce livre à Berlin, j'aurai l'honneur de lui en remettre un en arrivant; car elle aura aussi-tôt cet exemplaire que celui qu'elle pourroit faire venir, étant fermement résolu de partir à la fin du mois de Février de ce pays, le temps y étant déjà assez beau. Je prie encore instamment V. M. de n'être pas fâchée si je ne suis pas arrivé au commencement de cet hiver; mais quelque envie que j'en aye eu, la chose m'a été impossible, & après la cruelle maladie que j'avois faite, j'étois trop foible pour pouvoir entreprendre un long voyage dans la mauvaise saison. J'ai l'honneur &c.

à Eguilles, le 4 Janvier 1766.

241.

SIRE,

J'aurai l'honneur de me mettre aux pieds de V. M. avant la fin du mois d'Avril; je pars d'ici dans trois jours pour Strasbourg en droiture; ma voiture est déjà arrêtée, & qui plus est payée jusqu'à Befançon; je ferai le voyage dans un bon carrosse sans courir la poste, car en vérité j'ai reconnu que pour aller plus vite, je devois me soumettre à la nécessité d'être obligé de faire les journées que le cocher avec lequel j'ai fait marché pour me conduire, a réglées par son accord. C'est là un moyen assuré que j'ai trouvé pour me garantir des attaques & des tentations de la paresse: quant aux maladies, j'ai une si grande attention à ma santé, & je ménage si fort mon estomac,

Que je défie bien toux, fièvre, apoplexie,
De pouvoir de cent ans attenter à ma vie.

Je ferai depuis Lyon jusqu'à Berlin mon voyage avec Mr Stosch, qui vous a vendu, à ce qu'il m'a dit, un magnifique cabinet de tableaux & de raretés. Ist est venu me voir ici à Eguilles trois fois, & il m'attend à Lyon, où il avoit quelques affaires qui l'obligeoient de s'arrêter dans cette ville. Vous enrichissez donc toujours vos

palais, Sire, & surtout Sans-Souci, des précieuses reliques de l'antiquité, dont la plus petite vaut mieux que toutes celles que possède l'église de Magdebourg; je n'excepte pas même la pantoufle de la Vierge.

J'aurois, Sire, bien des choses à dire ici à V. M. au sujet de ce qui se passe dans ce pays. Le Roi vient enfin de s'appercevoir que des gens faits pour juger les procès, vouloient marcher de pair avec lui; il les a punis, & les a fait rentrer dans l'état où ils doivent être. Jamais les parlemens sous Louis XIV n'ont été si humiliés; tous les gens de bon sens en sont charmés; ces prétendus défenseurs des peuples devenoient insupportables au peuple par leur fierté. Je n'ai jamais mieux compris combien il est nécessaire qu'un roi soit maître absolu, que depuis que je suis en France; tous les prétendus états mitoyens entre le peuple & le roi ne sont que de petits tyrans, qui manquent également à leur maître & à leurs concitoyens. L'on a beau dire que sous un mauvais roi des personnes qui balancent son pouvoir sont très-utiles; je réponds à cela que je ne doute pas que le peuple n'ait été infiniment plus heureux & plus tranquille en France sous Louis XI, qu'en Angleterre sous le règne de la maison de Stuart, dont la puissance étoit si balancée. V. M. sera étonnée de voir que je suis devenu si anti-parlementaire; c'est que j'ai appris pendant vint cinq ans à Berlin le bien

qui résulte de n'avoir qu'un maître, qui fait se faire obéir; & que je n'ai jamais mieux connu ce bien que depuis que j'ai vu tout ce qui se passe en France.

Depuis que je suis ici j'ai voulu connoître les raisons, les causes de bien des choses: & je suis venu à bout de ce que je souhaitois. En vérité, Sire, ce feroit dommage que je fusse mort à Avignon, car j'ai bien fait une bonne provision pour les soupés philosophiques de Sans-Souci; j'ai en vieillissant ramassé de quoi suppléer à la perte de l'imagination, & au dépérissement de l'esprit; & j'ai meublé ma mémoire de trente contes, pour dédommager mon ame de la pesanteur dont elle devient tous les jours, & du peu de vivacité qui lui reste. Un autre que moi regretteroit d'avoir perdu ce peu d'imagination dont la nature l'avoit doué, & craindroit de paroître comme dépouillé de ce qui a pu le faire goûter dans le monde; mais je fais que V. M. ne fera point sécher un figuier, parce qu'il ne porte plus que des feuilles, dans une saison où il ne peut avoir des fruits. Voilà, Sire, ce qui me rassure. J'ai l'honneur &c.

à Eguilles, ce 20 Mars 1766.

* 242.

Et les disciples dirent à Thomas, nous avons vu le seigneur. Il leur répondit, si je ne touche ses stigmates, si je ne mets ma main dans son côté, je ne le croirai pas. St Jean chap. 20 verset 25.

ce 28 Janvier 1766.

243.

Vous voyagez, mon cher Marquis, avec poids & mesure, au lieu que je cours le pays & me transporte ça & là comme notre Dame la folle. Je crois bien que vous avez été à ma maison de Sans-Souci & que vous en êtes revenu; mais je parie bien que toute la journée a été employée à ce laborieux exercice. Je ne vous parle point de mes courses; elles ont une double fin, le militaire & la finance, deux choses qui ne vous intéressent guère. J'ai recueilli chemin faisant des anecdotes du voyage qu'a fait l'Empereur sur nos frontières, & je m'aperçois, mon cher, que les tableaux gagnent plus à être vus de loin qu'examinés de près. Nous autres princes, nous ne devons nous montrer que dans notre gloire comme le Dieu de la messe: on élève un ciboire doré, tout le peuple adore, la messe se dit, des instrumens harmonieux l'accom-

pagnent, l'exemple de la multitude inspire une espèce de respect sombre & ténébreux: un *quidam* vient, examine toute cette cérémonie, prend le calice & y trouve une pâte faite de pain azyme & rit de la superstition de vulgaire. Voilà, mon cher, une fable morale dont vous pouvez faire votre profit. J'ai fait aujourd'hui quatre milles en voiture & quatre à cheval; cela m'a un peu fatigué & je finirai par l'apophthegme du Roi Dagobert qui aimoit beaucoup ses chiens; quand il falloit les quitter, il ne manquoit jamais de leur dire: *il n'y a si bonne compagnie qui ne se sépare.* Adieu, mon cher Marquis, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Août 1767.

244.

SIRE,

J'ai l'honneur d'envoyer à V. M. des vers qu'on débite sous mon nom à Potsdam & à Berlin. Je voudrois les avoir faits, parce qu'ils sont excellens, dignes de Voltaire ou de vous; & si vous n'y étiez pas loué, je croirois que vous en êtes l'auteur; car je ne connois personne dans ce pays capable d'en écrire de pareils. Si vous ne les trouvez pas bons, je dirai alors *en vain contre le Cid un Ministre se ligue &c.*

Vers au Roi de Prusse.

La mère de la mort, la vieilleffe tremblante
A de ses bras d'airain courbé mon foible corps,
Et des maux qu'elle entraîne une suite effrayante
De mon ame immortelle attaque les ressorts.

Je brave tes assauts, redoutable vieilleffe;

Je vis auprès d'un sage, & je ne te crains pas;

Il te prêtera plus d'appas

Que le plaisir trompeur n'en donne à la jeunesse.

Coulez, mes derniers jours, sans trouble &
sans terreur;

Coulez près d'un héros dont le mâle génie

Vous fait goûter en paix le songe de la vie,

Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

Ma raison, qu'il éclaire, en est plus intrépide;

Mes pas par lui guidés en sont plus affermis:

Tout mortel que Pallas couvre de son égide,

Ne craint pas les Dieux ennemis.

Philosophe des rois, que ma carrière est belle!

J'irai de ce palais par un chemin de fleurs

Aux champs élysiens parler à Marc-Aurèle

Du plus grand de ses successeurs;

A Salluste jaloux je lirai votre histoire,

A Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers:

Je surprendrai les morts, ils ne pourront m'en
croire;

Nul d'eux n'a rassemblé tant de talens divers.

Mais lorsque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits;
Vivez, rendez heureux ceux qui vous sont
soudmis,
Et n'allez que bien tard rejoindre vos modèles.

Le Marquis d'Argens.

Le poëte, Sire, qui place mon nom au dessous de ces vers & qui me les attribue, me fait furement bien de l'honneur; mais il se trompe fort, (quelque admirateur que je sois de la gloire de V. M.) s'il croit que je suis pressé d'en aller entretenir Marc-Aurèle.

Assez d'autres, Seigneur, s'acquitteront sans
moi

Sur ces funestes bords d'un si brillant emploi.

A propos, Sire, comme l'état naturel de l'homme est d'avoir toujours des rhumatismes, des crampes, des fièvres, & que personne ne remplit mieux cet état que moi; la volonté de V. M. est-elle (si par hasard en soignant ma santé je venois contre l'ordre des choses à me porter passablement) que j'aïlle à Berlin? Je la supplie de me faire donner ses ordres à ce sujet par Mr de Catt, pour que je puisse prendre alors quelques gouttes de plus, & quelques paquets de poudres, pour violer toutes les lois du meilleur monde possible, où l'on doit toujours avoir des courbatures. Je ne

murmurerois pas contre ces lois, si je pouvois faire d'aussi bons vers que ceux que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. & que j'aimerois mieux avoir composés

Que ceux qu'a faits, fait, & fera
Monsieur le Chevalier d'Ora.

J'ai l'honneur d'être &c.

à Potsdam, ce 44 Déc. 1767.

* 245.

Le divin Marquis saura que j'ai reçu sa missive, que les vers qu'il m'envoie font d'une lettre que Voltaire m'a écrit il y a douze ans, & l'immobilité du sus-dit Divin Marquis me fait douter que son corps soit assez transportable pour être conduit à Berlin; & pour rester dans son lit, tant vaut-il y être à Potsdam qu'ailleurs &c. Vale.

en 1767.

FEDERIC.

246.

Votre Divinité permettra, que mon humanité lui offre un ouvrage lu dans l'Académie. Je vous l'envoie parce qu'il a été lu dans cette assemblée,

dont (quoiqu' absent) vous faites le plus bel ornement. Un ouvrage de Scaliger, ou de Suidas, ou de Freinshemius vous seroit peut-être plus agréable; je n'en ai point dans ma boutique, & chaque arbre ne peut fournir que les fruits qu'il produit. Contentez-vous de ceux-ci, & si cela ne vous fatigue pas trop, continuez votre bienveillance au pauvre ignorant qui vous donne ce qu'il a, & qui du pied du sacré mont, admire votre Divinité, dont la plénitude domine sur ce sommet impérieux qui s'élève au dessus des nûes.

FEDERIC.

* 247.

Je commence par remercier le Divin Marquis de ses complimens sur la nouvelle année, & comme il me seroit peu convenable de lui demeurer en reste, il me permettra de lui souhaiter les vastes connoissances de Plin le naturaliste & de Varron, la science de Huet, Calmet, Saumaïse, Scaliger, la mémoire de Pic de la Mirandole & du jeune Baratier, pour avoir toujours présens les lieux de citations, les plumes infatigables des professeurs allemands de Leipfic, Halle, Goettingue, Tubingue &c. &c. &c. &c. Je lui souhaite de plus une maladie qui le fasse vivre aussi long-temps que la

grande révolution des astres pour qu'il use avant de mourir 367, 345, 820 paires de gilets de flanelle, qu'il pourrisse par sa sueur 34,378 lits, matelats, couvertures &c. &c. de plus qu'il jouisse sans interruption de toute l'agilité d'une tortue, qu'il ait le sommeil des marmottes, de plus une langue de fer qui ne s'use jamais, de plus la tranquillité des taupes & la fécondité des pigeons, pour qu'il passe ses jours en plein contentement d'esprit & de coeur & qu'il conserve des bontés pour l'ancien adorateur de sa Divinité.

ce 1 Janvier 1767.

FEDERIC.

248.

SIRE,

Votre Eloge du Prince Henri m'a dégelé pendant une demi-heure & votre éloquence a produit sur moi ce que le poëte le plus ardent n'a pu faire depuis trois semaines. Vous avez le feu de Démosthènes, la noble véhémence de Bourdaloue, & vous tempérez cela, lorsque vous voulez, par les grâces de Fléchier. Pourquoi avez-vous répété deux fois dans la même page une phrase exprimant la même pensée & dite dans les mêmes termes? Voici cette phrase: *d'un enfant qui n'a laissé aucune trace de son existence.* Si vous n'aviez

pas commis cette légère inadvertance, vous auriez fait ce qui n'est pas réservé à un mortel, un ouvrage sans défaut. Les pages 8 & 9 de votre discours valent mieux que le Dictionnaire de Suidas; & j'aimerois mieux avoir écrit la page 20, que tous les livres de Scaliger. Quant à la page 27, elle est au dessus de mes louanges: c'est aux Bourdaloue, aux Patru & aux autres maîtres de l'art d'en faire l'éloge. J'ai l'honneur &c.

à Potsdam, ce 5 Janv. 1768.

* 249.

Voici un écrit qu'il vous plaira de signer pour que je sois désormais sûr de mon fait. Ce sera votre capitulation, ou bien le traité de paix qui assurera mes droits & qui me mettra en possession de vous avoir à mes soupers. Je ne vous en remercierai pas moins de l'honneur que vous voudrez me faire & je vous promets de rire le premier à vos bons mots, de dire que la place d'Aix est la plus belle place de l'Europe, que vous avez la meilleure blanchisseuse du Royaume & le plus habile valet de chambre des savans. Je suis, Monsieur le Marquis, votre très-humble serviteur.

ce 18 de Juin 1768.

FEDERIC.

* 250.

Sans savoir où vous êtes, Marquis, soit en Laponie, soit en Sybérie, soit à Menton, soit sur les ruines de Carthage, je vous adresse ma lettre à tout hasard. Vous vous plaignez que je n'ai pas assez étendu l'énumération de vos maux, & j'ai cru avoir renfermé toutes les misères humaines dans mes vers. Pour les maux de dents, ils sont compris sous le genre des fluxions, & je ne me suis tenu qu'aux genres sans entrer dans le détail des espèces, ce qui ne finit jamais. Si cependant je vous eusse envoyé, au lieu de vers, un dictionnaire de maladies, je n'en ferois pas plus avancé; car vous, l'homme le plus ingénieux & d'une imagination ardente, vous auriez, pour me confondre, inventé une nouvelle maladie que vous vous seriez donnée de plaisir, & votre fécondité eut toujours triomphé de ma fécheresse. Non je ne lutte pas contre vous; un malade, expérimenté comme vous, a des ressources trop abondantes, pour confondre un novice, à imagination tudesque, c'est à dire sèche & stérile. Je souhaite donc que vos maux se succèdent sans interruption, pour que vous savouriez à longs traits la félicité d'être malade; que tous les quinze jours vous fassiez trembler une fois vos amis pour votre vie, & que vous ne mouriez cependant jamais. Je me flatte

que ce petit compliment fera reçu avec un accueil
bénévole, & que vous soyez convaincu à quel point
mon stile s'étudie à vous complaire. Je ne saurois
le tourner mieux & en vérité, Marquis, vous ferez
obligé de convenir que j'ai le ton de votre quar-
tier sans cependant l'avoir fréquenté. Il y a deux
grands mois que je vous ai perdu de vue, & en
suivant un calcul de probabilité, je pourrois sou-
tenir & prouver que vous n'êtes plus au monde.
Que vos Mânes donc conservent leur ancienne
propension à l'individu qui a chanté & célébré vos
maladies, tout comme autrefois Homère chanta
les travaux & la valeur des Grecs au fameux siège
de Troye. Vale.

Janvier 1768.

FEDERIC.

251.

SIRE,

Parmi les maux dont V. M. fait l'énumération
dans les vers qu'elle m'a fait l'honneur de m'en-
voyer, elle a oublié le mal aux dents, & c'est pré-
cisément celui qui m'a empêché de remercier plu-
tôt V. M. de son Epître, dont les vers sont très-
bons. Je l'ai relue deux fois, & j'ai toujours
admiré combien V. M. a l'art de peindre les cho-
ses les plus simples avec une vérité qui les fait
valoir :

valoir : la description du friefel est admirable, on ne peut rendre plus noblement un détail qui paroît d'abord si commun. Le coup de patte que vous donnez en passant aux bigots, m'a fait bien rire d'un côté; car la douleur de ma dent m'empêchoit de remuer la mâchoire de l'autre. Enfin, Sire, tout hypocondre que me suppose V. M., j'ai trouvé votre ouvrage charmant; il n'y a que l'épithète de *sournois* que vous me donnez, qui m'a scandalisé. Si vous aviez placé ce mot à la fin d'un vers, je n'aurois rien dit, je connois jusqu'où la nécessité de la rime emporte quelquefois les meilleurs poëtes; mais m'appeler *sournois* au milieu d'un vers, en vérité cela n'est guères chrétien.

Continuez, Sire, de faire de bons ouvrages, duffiez-vous les écrire tous contre mes maladies, & moi de mon côté je continuerai de boire mes bouteilles de tisane, pour soulager une poitrine qui ne vaut guères mieux que celle que Maupertuis humectoit d'eau des Barbades & qu'il conduisit bientôt par cette liqueur à la parfaite maturité. Quant à moi, je veux encore rester vert, s'il est possible, pendant quelques années, parce que je n'ai point achevé de compiler tous les passages dont j'ai besoin pour composer une douzaine de volumes *in-folio* qui pourront être d'une grande utilité à la postérité pour tous ceux qui auront la diarrhée. J'ai l'honneur &c.

à Potsdam, ce 5 Février 1768.

Kk

* 252.

J'ai reçu, divin Marquis, votre ouvrage de Julien, mais je n'ai pas encore eu le temps de le lire; vous me permettrez d'en suspendre mon jugement. Je vous fais mille condoléances sur votre guérison, quoique je m'en réjouisse fort. Je conçois combien il fera fâcheux de ne se plus nourrir de 24 drogues par jour, de ne se pas tâter le pouls de minute en minute, de n'avoir plus ni hémorrhagie, ni étiſie, ni pleuropneumonie, ni hydropiſie, ni hémorrhoides, chiragre, fièvre ſymptomatique, aſthme, enrrouement, ſcorbut, enfin une infinité de charmantes maladies, qui fourniffent une matière abondante à l'imagination, & qui donnent lieu à l'entretien de la fournaife ardente où vous accoutumez votre corps en damné politique, à la chaleur du climat que les anathèmes de la Ste église vous annoncent & où votre ame ira griller entre celle de Bayle & de Gaſſendi. Cependant ſi ma voix peut pénétrer dans la région ſombre & brûlante que vous habitez, j'oſerois vous dire qu'il n'eſt pas prudent de préluder ainſi ſur le purgatoire, que vous vous tuez de crainte de mourir, que c'eſt bien aſſez d'être brûlé dans l'autre monde, ſans que de gaité de coeur on ſe rôtiſſe dans celui-ci, enfin qu'il faut jouir de l'air & de la lumière le plus que l'on peut, & que la crainte de la mort eſt

pire que la mort même. Vous ferez de toutes ces petites sentences l'usage que vous voudrez. Si vous les mettez au matras & les distillez dans votre fournaise, peut-être que la matière spiritueuse qui en résultera vous fortifiera au point de faire tomber les emplâtres, les maillots, & tout l'affublement qui vous enveloppe. Quelque soit le parti que prenne votre Divinité Hippocratique, je fais des vœux pour qu'il vous soit le plus salutaire. Dixit

en 1768 ou 69.

FEDERIC.

* 253.

Vous savez, Mr le Marquis, que je suis l'animal le plus indulgent de ce siècle, qu'avec cela je n'envie le bonheur de personne; jugez donc si je ne consens pas d'avance au délicieux état de malade que vous voulez vous constater pour le courant de cette année. Voltaire n'est pas plus fécond en malices, Maupertuis en inquiétudes, les bordels en chaudepiffes, & les églises en sermons absurdes que vous l'êtes en maladies nouvelles. Fasse le ciel qu'il n'y en ait aucune de dangereuse. Mais comme il faudra bien que je renonce à vous voir en ce monde ci, je vous donne rendezvous dans la vallée de Josaphat, où je compte vous donner les tableaux de Sans-Souci que votre cupidité vous

fait envier depuis long-temps, où nous pourrons achever Tacite ensemble, & où j'aurai l'honneur de vous assurer de l'admiration que j'ai pour toutes vos maladies, & du zèle avec lequel je soutiendrai contre quoscumque, qu' Hippocrate, Galien, & Esculape même n'ont jamais eu à traiter de plus longues maladies que les vôtres. J'ai l'honneur d'être,

Monfieur le Marquis,

le plus devoué ferviteur
de vos infirmités

le Philosophe de Sans-Souci.

254.

SIRE,

Pour répondre aux questions que V. M. m'a fait la grâce de me proposer, j'aurai l'honneur de lui dire avec l'impartialité d'un Juif qui ne décide point entre Genève & Rome, & qui regarde d'un même oeil le focinien & le catholique, 1) que la divinité du fils de Dieu n'a point été crue dans les trois premiers siècles; on a seulement regardé Jésus comme une créature infiniment plus parfaite que les autres; mais cependant bien inférieure à Dieu le père, qui n'étoit, pour ainsi dire, celui de Jésus que par adoption. C'est ce que nous

voyons clairement par le témoignage des plus grands pères de l'Eglise, qui ont vécu avant le concile de Nicée. Origène, qui naquit vers l'an 185, & qui fleurit au troisième siècle, dit dans son ouvrage contre Celse, que de son temps il y avoit quelques gens de la multitude qui croyoient que le fils étoit égal au père, & Dieu comme lui; mais que ces gens étoient des ignorans. Aujourd'hui les docteurs catholiques tâchent de justifier Origène & donnent la torture à certains endroits de ses ouvrages, mais cette conduite est pitoyable & ne peut servir qu'à tromper quelques gens qui ne connoissent pas les écrits de ce père. St Jérôme étoit de meilleure foi que les théologiens modernes; car il accuse nettement Origène d'avoir avancé que le fils en comparaison du père étoit une petite lueur; qu'il n'étoit pas la vérité, mais l'image de la vérité; qu'il étoit visible & le père invisible. Le fameux Mr Huet, évêque d'Avranches, est convenu dans ces derniers temps qu'Origène avoit dit clairement que le fils en comparaison du père n'étoit point la bonté même, mais seulement l'image de la bonté.

Cette doctrine étoit celle des pères qui avoient précédé Origène. Aucun d'eux n'avoit fait Jésus égal à son père. St Justin, qui vivoit vers l'an 150, dit dans son Dialogue pag. 356 & 357, que le père est invisible & le fils visible, & que la

grandeur du fils n'approche point de celle du père. Je pourrois, si je voulois, placer ici les autorités de dix autres pères de l'Eglise; mais je renvoie ceux qui seront curieux de les voir à l'ouvrage du père Petau. *) Ils verront dans le huitième chapitre du premier livre de cet auteur trois faits établis; le premier est que la doctrine condamnée par le concile de Nicée dans la personne d'Arius ne lui étoit pas particulière, mais qu'elle avoit été commune à beaucoup d'écrivains qui l'avoient précédé. Le second est que le dogme de la divinité du fils de Dieu n'étoit pas bien établi, ni expliqué, avant le concile de Nicée. Enfin le troisième est que ce n'a été que par exagération qu'Alexandre, Evêque d'Alexandrie, s'est plaint dans sa lettre rapportée par Théodoret, qu'Arius avoit inventé un dogme nouveau, & que personne n'avoit enseigné avant lui. Que peut-on demander de plus que cette confession d'un théologien catholique, & qui plus est jésuite? Je conviens que le père Petau fut dans la suite très-fâché de l'avoir faite; il avoit d'abord eu pour but de représenter naïvement la doctrine des premiers siècles, & il n'avoit point déguisé les opinions des pères; mais il sentit bientôt que c'étoit apprendre au public une chose qu'il devoit ignorer; on cria contre lui, non seulement en France,

*) Cet ouvrage est intitulé: *Petavii dogmata theologica.*

mais même en Angleterre, où plusieurs théologiens protestans le maltraitèrent dans leurs écrits; il fit donc une préface dans le but de détruire ce qu'il avoit établi auparavant; il changea du blanc au noir; il sacrifia la réputation de bon critique à celle de théologien orthodoxe; il fit amende honorable aux pères, & dit mille puérilités pour prouver leur orthodoxie sur la trinité.

2) Ce fut au Concile de Nicée que le saint Esprit fut déclaré troisième personne de la trinité.

3) Il n'y a aucun concile général qui ait établi l'infaillibilité du pape: au contraire des conciles généraux ont quelquefois déposé des papes. La doctrine de l'infaillibilité du pape est seulement soutenue *publiquement* par tous les théologiens ultramontains, & *sourdement* en France par les jésuites.

4) Le dogme insensé de la transsubstantiation a commencé à s'établir dans les écoles de théologie au onzième siècle, & a été confirmé par le concile de Trente, à l'occasion de ce qu'il avoit été rejeté par Luther & Calvin, comme une nouveauté ridicule.

5) Le dogme du purgatoire est plus ancien que celui de la transsubstantiation. On en trouve quelques légères traces dans les écrivains du

fixième & septième siècle ; il fut entièrement établi dans le huitième, les moines ayant trouvé dans ce dogme des richesses immenses.

6) Le mariage des prêtres n'a été aboli qu'au troisième siècle ; avant ce temps il avoit eu quelques conciles qui avoient voulu le défendre ; entre autres ceux d'Elvire, de Tolède, de Valence, & d'Arles ; mais les canons de ces conciles n'avoient jamais été mis que très-foiblement en exécution, & l'on trouve dans les auteurs catholiques, (car le témoignage des protestans seroit suspect à ce sujet,) l'on trouve, dis-je, un million de preuves du mariage des prêtres & des évêques jusqu'au treizième siècle. Geraldus Cambrensis, qui a vécu dans le douzième & treizième siècle, dit dans le traité de *Laudibus Walliae*, inséré dans *l'Anglia sacra* pag. 450, que les évêques étoient mariés dans le pays de Galles. St Bernard, qui vivoit dans le douzième siècle, & dont je ne crois pas que les catholiques refusent le témoignage, dit en parlant de Malachie, son contemporain, son ami, dont il a écrit la vie, que les huit prélats qui avoient gouverné l'église de Celsus, évêque auquel Malachie avoit succédé, avoient tous été mariés. On trouve dans l'histoire de Normandie par le Sieur de Masseville, auteur catholique qui vivoit encore il y a trente ans, que Robert, fils de Richard, Duc de Normandie, étant

archevêque de Rouen, épousa une personne de qualité, de laquelle il eut des enfans, qu'il laissa riches du bien d'Eglise. On lit dans les premiers volumes des journeaux des savans qu'un évêque de Normandie ayant voulu vers la fin du onzième siècle faire abolir dans un concile les mariages des prêtres fort fréquens dans ce temps-là, ils prirent des pierres pour le lapider. Dans l'Eglise grecque les prêtres se sont toujours mariés & se marient encore.

7) Quant à l'article de la Vierge, ce n'est point un concile mais plusieurs théologiens qui auroient voulu la mettre pour la quatrième personne de la trinité; c'est ce qu'on peut voir fort au long dans Bayle, en cherchant dans la table des matières le mot *Vierge*; je n'ai point actuellement la bonne édition du dictionnaire de cet auteur, où ce fait est rapporté, & je ne puis placer ici les propres termes de ces théologiens.

Voilà, Sire, les éclaircissemens que V. M. m'a fait l'honneur de me demander; j'ai un peu insisté sur le premier, parce que je pense que lorsqu'on veut avancer un système qui détruit toutes les idées reçues, & qui ne va pas à moins qu'à prouver que la Divinité qu'on adore, n'a point été regardée comme telle par ceux qui ont transmis la religion jusques à nous, & que nous confi-

dérons comme en étant les pères, il faut des preuves claires; une simple assertion n'est point du tout suffisante pour un fait de cette importance. Puisse le ciel donner à V. M. la longueur des jours de Méthusalem, la force de David, & les richesses de Salomon! car pour la sagesse, vous en avez une meilleure dose que la sienne, & jamais les concubines ne vous feront offrir de l'encens à St Ignace & à St Christophle, comme elles en firent offrir à Baal & aux idoles par ce roi si vanté en Israël.

Je suis avec un profond respect &c.

à Berlin, ce dimanche matin, fait en
touffant beaucoup.

* 255.

Ce n'est pas assurément l'auteur de la Philosophie du bon sens qui m'a écrit aujourd'hui, c'est tout au plus celui des songes creux. Que vous est-il arrivé depuis avant-hier? Vous me demandez le congé à brûle-pourpoint; je vous avoue que vous êtes inintelligible. Je vous ai traité avec toute l'amitié chez moi, j'ai été bien aise de vous avoir. Ce n'est point pour vous faire des reproches que je vous rappelle tout ceci, mais pour que vous fassiez reflexion à l'esclandre qu'une imagination provençale va vous faire faire à l'âge de 64 ans. Oui je le confesse, les François surpassent en folie

tout ce que j'en ai cru. Autrefois l'âge de trente ans leur ramenoit la raison, à présent il n'y a plus de terme pour eux. Enfin, Monsieur le Marquis, vous ferez tout ce qu'il vous plaira, il ne faut plus vous compter au rang des Philosophes & vous me confirmez dans l'opinion que j'ai toujours eue, que les princes ne sont dans le monde que pour y faire des ingrats.

en 1768.

FEDERIC.

* 256.

Comme je vois par votre lettre du 10 Juin dernier, que pour vuider un procès survenu à l'occasion de la mort de votre oncle, vous êtes empêché de vous rendre à Potsdam avant le mois de Septembre prochain: je veux bien vous accorder la prolongation de congé que vous me demandez pour ce temps-là, priant au reste Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

à Potsdam, ce 7 Juillet 1769.

FEDERIC.

* 257.

à la Marquise d'Argens.

Je suis bien fâché de la mort du Marquis, quoiqu'il m'ait boudé mal à propos sur la fin de son existence ici, je n'en ai pas moins estimé ses bonnes qualités. Comme je m'intéresse toujours à lui, je vous prie de me donner toutes les circonstances de sa maladie & de sa mort; ne m'en cachez aucune, point de ménagement sur ce point. Je désire savoir tout & s'il avoit été long-temps malade. Je vous plains, Marquise, bien sincèrement; je sens toute la perte que vous avez faite, & combien elle est irréparable. Si vous & la famille voulez mettre dans le tombeau la clef de chambellan, je vous en laisse la maîtresse, on ne sauroit l'employer d'une autre manière, puisque pour la porter il faut être mon chambellan. On choisira parmi les paquets de lettres que j'ai écrites au Marquis & que l'on m'a remises à son départ, celles qui pourront vous être envoyées & qui vous prouveront tout l'intérêt que j'ai pris constamment au sort du Marquis. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FÉDERIC.

Vous recevrez dans un paquet à part dix sept lettres que j'ai choisies & que vous pouvez garder.

à Potsdam, ce 6 Février 1771.

258.

Lettre de la Marquise d'Argens au Roi.

SIRE,

Depuis deux mois que j'ai perdu mon mari, on ne cesse de me recommander d'écrire partout qu'il est mort comme un saint, lorsque la vérité veut que je dise simplement qu'il est mort comme un sage. On a abusé de ma douleur pour offusquer ma raison, Sire; elle l'étoit au point, qu'il a fallu que je me fasse violence pour obéir aux ordres de V. M., qui me demandoit compte de la vérité. Je le lui ai rendu fidèlement; mais je crains d'avoir affoibli le tableau par le mélange de couleurs étrangères; j'ai perdu le flambeau qui m'éclairoit si bien! C'est à la lumière de vos précieuses lettres, Sire, que j'ai recouvré cette fermeté qui jusques là m'avoit abandonnée. Permettez, Sire, que je repare le tort que des expressions trop ménagées ont pu faire à la mémoire de mon mari. Je puis dire de lui, Sire, avec l'éclat que demande la vérité, ce que V. M. dit du Général de Goltz: Caton n'est pas mort avec plus de fermeté; parlant comme Lucrèce, sa seule inquiétude étoit l'arrivée de son frère, qu'il attendoit pour prendre ses derniers arrangemens avec lui; il a méprisé les vaines terreurs de l'autre vie; enfin il est mort en grand philosophe. J'ai eu l'honneur

d'écrire à V. M. qu'il s'entretenoit pendant sa maladie des ouvrages des plus illustres philosophes. L'abbé, comme homme d'Eglise, vouloit souvent disputer sur ses principes; mais la politesse l'empêchoit de disputer trop obstinément contre un homme fort affoibli, & l'abbé cédoit par cette raison aux discours qui lui paroissoient peu orthodoxes. J'ai écrit à V. M. que la crainte de l'effet que feroit à mon mari l'avertissement qu'on vouloit lui donner de penser à lui, étoit un des motifs que j'alléguai pour empêcher l'abbé d'approcher de son lit; mon mari n'ignoroit pas que sa fin s'approchoit, il me le disoit tous les jours; mais je me servis de tous les moyens pour éviter à mon mari l'ennui qu'un pareil entretien pouvoit lui causer. Quand je l'ai quitté, Sire, il étoit hors d'état de voir, de parler & d'entendre; V. M. ne doit pas s'étonner que l'abbé, qui a assisté à son dernier soupir, se trouva là à la minute; c'est un ami de ses frères, qui logeoit chez la baronne à son passage à Toulon, où il est encore resté quelques semaines après nous; il épioit ce triste moment. Quel pays, Sire! On me dit, au dernier remède qu'on donna à mon cher Marquis, qu'il falloit abaisser les vapeurs de l'esprit, & *sauver l'ame, fût ce aux dépens du corps.* Quel système barbare! Un espoir plus humain m'y avoit seul déterminée, & j'attendois de ce remède son retour à la vie. Je vous demande humblement pardon, Sire, si j'ai importuné de nouveau V. M.;

des scrupules ridicules m'ont fait ménager la vérité dans ma première lettre; des scrupules légitimes m'ont dicté cette seconde, où j'ai cru devoir mieux vous obéir, Sire, & rendre à mon mari toute la justice qui lui est due. Comment ne seroit-on pas ébranlé dans un pays où l'on me dit que le plus grand service que je puisse rendre aujourd'hui à mon mari est de brûler tout ce qui me reste de ses ouvrages, de mettre au feu quelques tableaux qu'il avoit apportés ici avec lui, comme si plus on brûle de choses dans ce monde-ci, moins on est brûlé dans l'autre? La lecture de vos divines lettres, Sire, m'a rendue à la raison, à mon exact devoir envers V. M. & envers mon mari; ma douleur m'avoit ôté ce que l'approche de la mort n'a pu lui ravir. Les deux derniers bons mots qu'il dit dans le dérangement même de l'imagination, montrent combien ses sentimens étoient solides; il avoit formé le plan d'un ouvrage qui n'étoit pas au dessous de ce qu'il avoit écrit de plus fort; il s'en occupa, du moins en esprit, pendant tout le cours de sa maladie; le fort a trahi ses projets. Il est trop heureux, si après sa mort l'exacte vérité prouve à V. M. qu'il n'étoit pas indigne des bontés dont V. M. l'a honoré.

Je suis avec un très-profond respect. &c.

à Eguilles près d'Aix, ce 19 Mars 1771.

* 259.

Je vous remercie de tous les détails que vous m'avez envoyés sur la maladie & la mort de mon cher Marquis; ils m'ont touché sensiblement. Que n'est-il resté avec nous! peut-être vivrait-il encore. On aime ainsi à se flatter sur une chose qui nous intéresse. Je sens, comme je vous l'ai dit, toute la perte que vous avez faite, elle est irréparable, Marquise, toutes les larmes & tous les regrets ne rappelleront point à la vie celui qui n'est plus. Vous devez vous faire une raison de votre douleur & ne pas irriter vos maux par des désirs inutiles. Ce sera certainement avec plaisir que j'apprendrai que vous êtes aussi heureuse que je le désire, & que vous trouvez toujours dans la famille du bon Marquis les sujets de satisfaction que vous devez en attendre. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

à Potsdam, ce 4 Avril 1771.

P. S. Votre seconde lettre vient de me parvenir. Soyez assurée qu'on ne fera point ici aucun mauvais usage de ce que vous me mandez. Je souhaite que vous soyez contente des égards que votre famille vous marquera sans doute. Mais si vous vous trouviez dans le cas d'avoir besoin de mon appui pour vous garantir des mauvais procédés de quelque nature qu'ils soient, marquez le moi naturellement. Dites moi si l'on pourroit faire au Marquis une Epitaphe, & si cela pourroit se réaliser dans le pays où vous êtes sans vous exposer & lui.

FEDERIC.

EPITRES.

EPITRES.

I.

Au Marquis d'Argens

sur la prise de Schweidnitz.

Si j'étois le bon homme Homère,
Je chanterois en beaux vers grecs,
Ni chevillés, ni durs, ni secs,
Le grand exploit qu'on vient de faire.

Si j'étois Monsieur de Voltaire,
Par le Dieu du goût inspiré,
Et par consequent sûr de plaire,
Je vous peindrois Schweidnitz livré
A Tauenzien, à ce le Fèvre,
Dont les bras l'ont récupéré,
Et de loin de colère outré,
Laudon, qui s'en mord bien la lèvre.

Ne me croyez point assez fou
Pour fabriquer une Iliade
Sur ce siège achevé pour nous:
Je laisse la rodomontade
A l'orgueil révoltant & fade
Dont s'infatuent nos jaloux.

Enfin la place est donc reprise,
Et nous réparons la sottise

De ce butor de Commandant
Qui la perdit naguère un an.

Les postillons pourront vous dire
Ce que j'omets ici d'écrire
Du feu des bombes, du canon,
Des approches, sapes, tranchées,
Des palissades arrachées,
Du globe de compression,
Des assauts, des brèches jonchées,
De pandours sans confession
Précipités dans l'Achéron.

Ma Muse humaine & plus timide,
Ni de sang, ni de mort avide,
Abhorre ce lugubre ton.
Qu'une autre Muse boursofflée,
Chante l'Europe désolée,
Victime de l'ambition:
Dans les champs de la fiction
Je choisis plutôt des images
Qui plaisent aux esprits volages,
Que les feux & l'explosion
Du Vésuve & de ses ravages.

Quand de Noé le beau pigeon,
Vrai messager de patriarche,
L'olive au bec, volant à l'arche,
Apportera dans ce canton
La nouvelle tant désirée
D'une paix sure & de durée;
Alors tout rempli d'Apollon,

Cédant à l'ardeur qui m'embrase,
Et piquant des deux mon Pégase,
Je volerai vers l'Hélicon.

Mais en passant, je vous supplie,
Que ma Muse fort affoiblie,
Et que le froid de l'âge atteint,
Ranime son feu presque éteint
Au brasier de votre génie.

Ah! Marquis, quelle est ma manie!
Tandis que par Bellone astreint
A risquer chaque jour ma vie
Pour les foyers de ma patrie,
Plus Don Quichotte que jamais
Je ferraille encore à l'excès
Contre la grande hydre amphibie
Que compose la Germanie,
Au très-Chrétien Roi des François
Par la Pompadour réunie,
Jointe à la Suède, à la Russie,
Dois-je, hélas, penser à la paix?

Cette paix se fera sans doute:
Quand? & comment? je n'y vois goutte.
Mon ame lente à s'agiter,
N'a pas le don de s'exalter.
Très-incrédule en fait d'augure,
J'ignore encore incessamment
Quelle espèce d'événement
Produira l'aurore future;
Et bien moins puis-je deviner

Quand ces potentats en démence,
Las enfin de nous ruiner,
Arrêteront leur insolence.

Ah! quel Roi, quel sot animal!
S'écrîra mon Marquis caustique,
Qui trottant comme un corporal,
Ignore de la politique
Le grimoire conjectural.
Quoi! d'une infortune imprévue
Il s'en prend au sort, il s'en plaint?
Un Monarque à si courte vue
Devroit loger aux Quinze-vingts.

Ah! Marquis, n'allez pas si vite;
Souffrez plutôt que je vous cite
Un trait du nouveau Testament.

Apprenez donc par mon organe
Que les scribes impunément
A l'homme-Dieu cherchant chicane,
Lui montrèrent publiquement
Une Israélite adultère,
Lui demandant quel châtiment
Elle méritoit pour salaire?

L'homme-Dieu, doux & débonnaire,
Lui répondit très-sensément:
Race péchereuse & perfide,
Qui de vous se croit innocent,
Lève une pierre & la lapide.

Aucun scribe ne lapida,
Et confondu par le Messie

Chacun se tut & s'en alla,
Et voilà mon apologie.

Croyez, Marquis, que ce trait-là
A mon sujet très-bien s'applique.
Depuis Machiavel à Kaunis,
De Richelieu jusqu'à Bernis,
Il ne fut point de politique,
Puissiez-vous tous les réunir,
Dont la raison géométrique
Ait pu déchiffrer l'avenir.

Qu'ils viennent donc à la barrière,
Ces grands scrutateurs du destin,
Et qu'un infailible devin,
En levant la main la première,
A l'honneur de l'esprit humain
Sur moi lance à l'instant sa pierre.

2.

*Au Marquis d'Argens**sur un rhume que lui guérissoit le médecin
Lieberkuhn.*

Vous ignorez jusqu' à présent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène toussant, crachant,
Sur terre en triste compagnie.

De votre docteur ignorant,
Qui jase avec effronterie,
Et vous farcit très-lourdement
Des drogues de sa pharmacie
Et de grands mots d'anatomie,
Vous croyez le raisonnement.
Que vous dit-il? Que votre vie
Est dans un danger imminent.

On voit que votre mal empire,
C'est une vérité de fait.
Le médecin doit-il redire
Ce que par malheur chacun fait?
Vous soulager est son affaire;
Mais saisir les sources du mal,
C'est ce dont votre original
Paroît ne s'embarrasser guère.

Hier au soir tout solitaire
Je réfléchissois à loisir
Sur les moyens de vous guérir;
Je disois: ô, Destin contraire!
Contre d'Argens qui peut t'aigrir?
Ne poursuis plus en ta colère
Sa personne qui m'est si chère;
Le Marquis ne doit point mourir.

De larmes mes yeux s'obscurcirent;
Fatigué, mes sens s'affoupirent
Et las de m'entendre gémir,
Le doux sommeil vint m'endormir,

Pendant qu'ainsi je me repose,
L'esprit encore plein des regrets
De vos maux & de leurs progrès,
Ma paupière à peine étoit close,
A peine je m'affoupissois,
Que soudain du fond d'une nue
Paroît un fantôme à ma vue,
Tout environné d'argumens,
A l'oeil vif, aux regards perçans;
La Vérité, si peu connue,
L'aimoit comme un de ses amans,
Et de ses rayons éclatans
Ombrageoit sa tête chenue.
C'étoit Bayle, qui si long-temps
Lutta contre les vrais croyans.

„Je viens du palais d'Uranie,
„Dit-il, pour te sauver d'Argens:

„C'est mon fils, je suis son Elie;
„Que mon esprit le fortifie.
„Ses docteurs sont des ignorans;
„Son mal n'est point la pulmonie,
„C'est réplétion du génie;
„Il faut que son cerveau purgé
„Soit subitement déchargé,
„Par une main sage & hardie,
„Du fiel que contre les bigots
„Il a distillé dans son ame:
„Si non, tu verras qu'Atropos
„Va sans pitié trancher sa trame.
„Laisse-lui déchirer * * *;
„Qu'il travaille sur Ocellus,
„Et que son ardeur ranimée
„Commente longuement Timée,
„En frondant cet amas d'abus
„Dont tous les peuples sont imbus.“

Il disparoît, & je m'éveille.

Ah! Marquis, mettez à profit
Le récit de cette merveille;
Qu'il soit ainsi que Bayle a dit.

Déjà votre teint s'éclaircit,
Votre peau redevient vermeille,
La mort vous respecte & s'enfuit,
La santé paroît, votre rhume,
Se distillant par votre plume,
Répandra son impureté,
Son venin & son âcreté

Sur plus d'un monstreux volume.
Tremblez, pédans, docteurs fourrés,
Qui de vos mystères sacrés,
Et d'un ramas d'absurdes fables,
Amusez les fots méprisables
Dont vos autels sont entourés.

Déjà la trompette resonne,
La renommée en tous lieux sonne,
Partout on l'entend proclamer
Que votre ^htoux vous abandonne,
Que vous vous sentez enflammer
De courroux contre la Sorbonne.

Tous les bigots de s'alarmer:
Chacun d'eux craint pour sa personne;
On croit dans leur tripot bouffon
Que vous, nouveau Bellérophon,
Vous terrasserez la Chimère:
Leur saint troupeau s'en désespère.

Tel quand de ses puissantes mains
Jupiter faisit son tonnerre,
On voit de crainte sur la terre
Trembler l'amas des vils humains.

Ainsi le Marquis de son foudre
Va frapper & reduire en poudre
L'erreur, les prêtres & les saints.

3.

*Au Marquis d'Argens**sur le rhume qui avec Lieberkuhn le tenoit au lit.*

Vous ignorez jusqu'à présent
D'où vous vient cette maladie
Qui vous mène crachant, touffant,
A la fin de la comédie
Que tout mortel jouëra céans.

Non croyez point la pharmacie,
Ni l'absurde raisonnement
D'un docteur dont l'effronterie
Veut prouver par l'anatomie
Que vous souffrez réellement,
Et qui pour vous rendre à la vie
Va vous droguer cruellement.

Long-temps, à tête réfléchie,
Sur vos maux que Babet publie,
J'avois usé mon jugement.
Une nuit où tranquillement
Je dormois, mon ame assoupie
S'abandonnoit tout mollement
Aux accès de la rêverie,
Lorsque je crus voir Uranie
Dans la main un compas tenant.

Je suis depuis long-temps l'amie,
Dit-elle, de mon lit s'approchant,
De ce d'Argens qu'on vous envie.
Apprenez quelle est l'ennemie
Qui le poursuit si vivement;
Son nom est la Théologie.
Non, il n'est point dans tout l'enfer
Un monstre plus abominable,
Son coeur est plus dur que le fer,
Sa haine est toujours implacable.
Son courroux naquit furement
D'un mot que par plaisanterie
D'Argens a lâché sur * * *,
Ou d'un trait plus fin, plus sanglant
Contre le * * * * *.
Depuis ce jour sincèrement
Elle hait sans discernement
Philosophe & Philosophie.

Dans son premier emportement,
Son poil affreux se hérissant,
Tout ce qui s'offre à la furie
D'abord elle l'excommunie.
Eh quoi! l'on ose m'attaquer?
Dit-elle; & quelle main hardie
Sans trembler peut me critiquer,
Et publiquement démasquer
Mes tours de charlatanerie?
Ah! qu'il apprenne à respecter,
Cet infame apostat, ce traître,

Tous ceux à qui fans les connoître
Il a le coeur de se frotter.

Qu'importe que mon crédit baiffe,
Que la sainte inquisition
Ne rôtiſſe plus en mon nom,
Par zèle & par délicateſſe,
Tous les fous dont l'opinion,
Contraire à mon ambition,
Ou me ſcandalife, ou me bleſſe?

Non, non, je ne ſuis pas ſi bas,
Pour dévorer ces attentats,
Sans manifefter ma vengeance:
J'ai des moyens en abondance;
Je veux m'en ſervir dans l'inſtant.
Elle part, & va promptement
Chez ſa ſoeur la Sorcellerie.

Là tout ne vit que par magie:
Son antre affreux n'eſt point réel;
On y voit des images vaines,
Et des fantômes par centaines,
Mercure, Aſtaroth, Gabriel,
Des Satyres & des Sirènes;
Là penſant lire dans les cieux,
On bouffit les ambitieux
Des vains objets & des chimères
Qu'avoient trop adoptés nos pères.

Là s'eſt tapis le vieux ſerpent,
Et ſon tortueux inſtrument,
Dont Eve fut un peu tentée,

Quand la pomme elle eut entamée;
Ce qui très-malheureusement
Nous maudit éternellement.

C'est-là qu'arriva la harpie
Digne d'habiter ce séjour;
Elle se presse avec furie
Entre les farfadets de cour,
Et près du trône aussitôt crie:
Sachez, ma soeur, qu'on m'humilie;
Un François, un Marquis maudit,
Veut nous ravir notre crédit:
C'est un philosophe, un impie;
Il rit de la crédulité,
Et veut pour comble de folie
N'admettre que la vérité.
Ah! ma soeur, il faut qu'on le tue,
Ou pour jamais je suis perdue;
Et vous aussi, car vos destins
Sont en tout semblables aux miens.
Allons, que votre art s'évertue;
Proyez-moi, sans perdre de temps,
Les poisons les plus violens.

Oui, répondit la forcière,
J'exaucerai votre prière;
Je veux que ce Marquis d'Argens,
Notre ennemi depuis long-temps,
Pour payer son effronterie,
Soit atteint de la pulmonie.

Mais il nous faut des actions
Et non pas de vaines paroles;
Faisons nos conjurations,
Leurs vertus ne sont pas frivoles.

Puis son esprit aliéné
Se trouble & tombe en frénésie.
Telle montant sur son trépied
Parut à Delphes la Pythie.
Son corps s'agite, elle frémit,
Puis d'un ton terrible elle invoque
L'astre présidant à la nuit;
Aux durs accens de sa voix rauque
La terre tremble & le jour fuit;
Tout se confond dans la nature,
Et parmi ce trouble & ce bruit
On entend un affreux murmure;
Eole a déchaîné les vents;
Déjà la forcière impure,
En soulevant les élémens
Avec les aquilons barbares,
Sur un tas de vapeurs chargea
Des asthmes, rhumes & catarrhes,
Et les poussant les obligea
De fondre tous sur la retraite
Que le bon Marquis s'étoit faite.
Précédés de longs sifflemens
Arrivèrent les ouragans;
A vous par un effet magique
Tout leur venin se communique.

Voilà

Voilà mon Marquis alité
Touffant, crachant comme un étique,
Et moi dans la perplexité.

Tandis que sur vous se déploie
Le mal avec son âpreté,
Quel est le triomphe & la joie
Qui brille avec férocité
Dans les yeux de votre Mègère!

C'en est fait de la vérité,
Dit-elle, & mon règne prospère.
Elle croit que dans les poumons
Consiste toute l'éloquence,
Et qu'un rhume & des fluxions
Réduisent un sage au silence;
Car elle entendoit l'ignorance
Plus applaudir dans des sermons
Les cris aigus que la science.

Mais mon Marquis l'attrapa bien.
Si la toux le force à rien dire,
Sans pérorer il sut écrire,
Et lui dédia Julien.

4.

Au Marquis d'Argens.

Ah! cher Marquis, quel grand sujet d'envie!
Vous n'êtes plus le seul dont Atropos
Dans nos cantons ait menacé la vie;
Tout comme vous j'eus une maladie;
Un gros catarre en m'accablant de maux
A de Berlin réjoui les bigots.

Mon sang pressé trottant de veine en veine,
S'accumulant oppressoit mon cerveau,
Et redoubloit la fièvre & la migraine.
De mes poumons en forme de jets d'eau
On vit jaillir des gerbes d'écarlate.
J'ai vu pâlir les enfans d'Hippocrate;
Mais glorieux qu'avec ces maux exquis
Je puisse au moins ressembler au Marquis
Je m'en console & mon orgueil s'en flatte.

Mon corps étoit de rouge tacheté,
Ainsi qu'une panthère marqueté.
Ah! ce récit vous émeut & vous touche,
Vous m'enviez, l'eau vous vient à la bouche;
J'en lis la marque en votre oeil irrité;
Car vous croyez qu'un chacun vous dégrade
Qui comme vous prétend être malade.

Mais, calmez-vous, je ne suis qu'apprentif;
Je n'atteins point à la longue tirade
De tous vos maux au cortège plaintif.
Gardez-les donc, mais sans qu'ils vous excèdent;
Selon vos vœux de long-temps ils possèdent
Sur votre corps privilège exclusif.

Obstructions, vapeurs d'hypocondrie,
Relâchement, colique, strangurie,
Transports ardens, catarrhes, fluxions,
Poumons crachés, fièvre d'esquinancie,
La galle aux doigts, des ébullitions,
Un flux de sang, tantôt paralysie,
Vomissemens, vertiges, pamoisons,
Sont tous des maux remplis de courtoisie,
Prêts d'obéir à votre fantaisie,
Et que chez vous, cher Marquis, tour à tour
Exactement on trouve être du jour;
Ainsi qu'on voit d'infâmes parasites,
Des souverains serviles satellites,
De leur essaim déshonorer la cour.

Ces maux affreux causent notre martyre,
Par eux enfin nous nous voyons détruire;
Mais près de vous trop familiarisés,
Par mauvais goût ou par bizarrerie,
Depuis vingt ans, Marquis, vous vous plaisez
Dans leur funeste & triste compagnie,
Et préférez par singularité
L'état fâcheux de souffrir maladie
Au doux plaisir qui naît de la santé.

Malade enfin par état, par coutume,
Un poêle ardent dans le lit vous consume,
Et s'il advient dans un temps limité
Qu'Eguille un jour proprement vous inhume,
Sur votre tombe, au pied du grand autel,
Seront ces mots crayonnés par ma plume :

„Ci-git, passant, l'auteur de maint volume,
„Mort de frayeur d'avoir été mortel.“

Ah ! qu'un héros dans une tragédie
En cent périls se puisse embarrasser,
Qu'à tout moment on tremble pour sa vie,
C'est là la règle, il doit intéresser.
Mais vous, Marquis, qui savez qu'on vous aime,
Comment ? pourquoi ? par quel travers extrême
De vos dangers nous faut-il menacer ?
Là, près de vous, poudreuse de l'école
Ne vois-je pas l'insolente hyperbole,
Aux yeux taillés en deux tubes parfaits,
Amplifier, grossir tous les objets ?
Elle gangrène une foible piquure,
Ou par malheur si sur votre encolure
Dans le miroir vos regards inquiets
Ont le soupçon d'une légère enflure,
Elle prédit votre prochain décès ;
Et quand Eole en vos boyaux murmure,
Vous supposez qu'il va dans les forêts
Pour vous cueillir de funèbres cyprès.

Chassez, Marquis, ce monstre qui m'outrage ;
Qu'il n'entre plus dans le palais d'un sage :

Je hais l'erreur, je hais la fausseté,
Des fictions le frivole étalage,
Qui défigure & perd la vérité.

Ne pensez plus à tous ces noirs fantômes;
Ne craignez plus la mort, ni ses symptômes,
Qui jusqu'ici de vos plus heureux jours
Ont sans relâche empoisonné le cours.

Et que mon bras à jamais vous délivre
De ces frayeurs qui troublent votre sort;
Pensez-y bien; vous négligez de vivre
Par la terreur que vous donne la mort.
En attendant le temps fuit & s'envole.
Déchirez-moi ce vilain protocole
Que vous tenez, & de votre urinal,
Et de ce poulx au galop inégal.
Tandis qu'encor Lachésis pour vous file,
Sans toujours craindre & sans toujours ouir
Ce que vous dit un docteur imbécile,
De votre temps apprenez à jouir.

5.

Au Marquis d'Argens.

Ami, le fort en est jeté;
Las du destin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adversité,
J'accourcis le terme arrêté,
Que la nature, notre mère,
A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.
D'un coeur assuré, d'un oeil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du fort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper, dans les mains de la
parque,
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux;
Et sûr de l'appui d'Atropos,
Je vais m'élancer dans la barque,
(Où sans distinction le berger, le monarque,
Passent dans le séjour de l'éternel repos.
Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des
héros.
Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'histoire;

Souvent quarante ans de travaux
Ne valent qu'un instant de gloire,
Et la haine de cent rivaux.

Adieu, grandeurs; adieu, chimères;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne font plus éblouis:
Si votre faux éclat dans ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des désirs indiscrets, long-temps évanouis;
Au sein de la philosophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui fait l'illusion du songe de la vie,
Et je fus avec modestie
Rejeter les poisons qu'offre la vanité.

Adieu, divine volupté;
Adieu, plaisirs charmans, qui flattez la mollesse,
Et dont la troupe enchanteresse
Par des liens de fleurs enchaînant la gaîté,
Compagnes dans notre jeunesse
De la brillante puberté,
Qui fuyez de nos ans l'insipide vieillesse,
Les arides glaçons de la caducité.

Ah! que l'Amour me le pardonne,
Plaisirs, si je vous abandonne.
(Ma Muse ne fait point flatter.)
Quand neuf lustres complets m'annoncent mon
 automne,
Plaisirs, je vous voyois tous prêts à me quitter.

Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous
la tristesse
Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse?
Et sous les griffes du vautour,
Voit-on la tendre Philomèle,
Ou la plaintive tourterelle,
Chanter ou soupirer d'amour?
Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
N'éclaira que des jours signalés par nos maux.
Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
N'en daigna plus jeter sur ma triste paupière.
Je disois au matin, les yeux chargés de pleurs,
Le jour qui dans peu va paroître,
M'annonce de nouveaux malheurs:
Je disois à la nuit, ton ombre va paroître
Pour éterniser mes douleurs.
Lassé de voir toujours la scène injurieuse
D'un concours de calamités,
Des coupables mortels la rage audacieuse
Décharger contre moi leur haine furieuse,
Et les traits dangereux de leurs iniquités;
J'espérois que du temps le tardif bénéfice
Feroit renaitre enfin un destin plus propice,
Que les cieux long-temps obscurcis,
Livrés aux ténébreux ravages
Des aquilons & des orages,
Seroient à la fin éclaircis
Par l'astre lumineux, qui perçant les nuages,
De ses rayons brillans dorant les paysages,
Ramèneroit des jours par ses feux radoucis.

Je me trompois hélas ! tout accroît mes soucis,
 La mer mugit ? l'éclair brillant dans la trompète
 Le tonnerre en éclats va foudre sur ma tête ;
 Environné d'écueils, couvert de mes débris,
 A l'aspect des dangers qui partout me menacent,
 Les coeurs des pilotes se glacent,
 Ils cherchent, mais envain, un port ou des abris.

Du bonheur de l'Etat la source s'est tarie ;
 La palme a disparu, les lauriers sont fanés ;
 Mon ame de soupirs & de larmes nourrie,
 De tant de pertes attendrie,
 Pourra-t-elle survivre aux jours infortunés
 Qui sont près d'éclairer la fin de ma patrie ?

Devoirs jadis sacrés, désormais superflus !
 Défenseur de l'Etat mon bras ne peut donc plus
 Venger son nom, venger sa gloire,
 En perpétuant la mémoire
 De nos ennemis confondus ?

Nos héros sont détruits, nos triomphes perdus :
 Par le nombre, par la puissance
 Accablés, à demi vaincus,
 Nous perdons jusqu'à l'espérance
 De relever jamais nos temples abattus.

Vous, de la liberté héros que je révère,
 O manes de Caton ! ô manes de Brutus !
 C'est votre exemple qui m'éclaire
 Parmi l'erreur & les abus ;
 C'est votre flambeau funéraire

Que ce souffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organisés,
N'est point de nature immortelle;
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle;
Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans;
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra pour nous voiler l'empire des vivans.

Je vois quand l'ame est éclipsée,
Qu'il n'est plus hors des sens mémoire, ni pensée,
Et que l'instant qui suit la mort,
Se trouve en un parfait rapport
Avec le temps dont l'existence
A précédé notre naissance,
Ainsi par un ancien accord
Tout homme est obligé de rendre
Au sein divers des élémens
Ces principes moteurs, invisibles agens,
Que la nature avoit su prendre
Pour former la texture & le jeu de nos sens.

Tout disparoît enfin de ce songe bizarre :
Mégère, Tisiphone, & le sombre Tartare,
La vérité détruit ces fantômes sçavans.
Lieux que la vengeance prépare,
Vous êtes vides d'habitans.

Ainsi donc, cher ami, d'avance je m'at-
tends

Que ton esprit un peu profane
Ne prendra pas le ton des mystiques pédans,

Dont la rigidité condamne
Tous sentimens hardis, des leurs trop différens.
Je ne m'étonne point, d'Argens,
Que ta sagesse aime la vie;
Enfant des arts & d'Uranie,
Bercé par la douceur des chants
Des Grâces, & de Polymnie,
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroisie,
Tes destins sont égaux, tes desirs sont contens.
Ainsi sans crainte & sans envie,
Sans chagrins, noirceurs, ni tourmens,
Ta prudente philosophie
Trouve dans ces amusemens
Que ton goût sagement varie,
Avec ta moitié tant chérie,
Sur le trône des agrémens,
Couvert des ailes du génie,
Le paradis des fainéans.

Pour moi, que le torrent des grands événemens

Entraîne en sa course orageuse,
Je suis l'impulsion fâcheuse
De ses rapides mouvemens;
Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
J'éprouve en ma douleur profonde
Plus de maux dans cet univers,
Que dans la fiction, dont la fable est féconde,
N'en a souffert jamais Prométhée aux enfers.

Ainsi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un destin barbare, & trompant leurs bour-
reaux,

D'un noble effort brisent leurs chaînes,
Sans m'embarraffer des moyens,
Je romps les funestes liens
Dont la subtile & fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.

Adieu, d'Argens; dans ce tableau
De mon trépas tu vois la cause.
Au moins ne pense pas du néant du caveau
Que j'aspire à l'apothéose.
Tout ce que l'amitié par ces vers te propose,
C'est que tant ici-bas le céleste flambeau
Eclairera tes jours tandis que je repose,
Et lorsque le printemps paroissant de nouveau
De son sein abondant t'offre les fleurs écloses,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de roses
Tu daignes parer mon tombeau.

à Erfurt, ce 23 de Septembre 1757.

6.

Au Marquis d'Argens

*que la peur des ennemis avoit déterminé à quitter
Berlin.*

Restez, Marquis, dans cet asile
Où mes Pénates & mes Dieux
Protègent le séjour tranquille
Que j'héritai de mes aïeux,
Sans crainte que dans d'autres lieux
Le Russe insolent vous exile.
Envoyez pour vous à Paris
De Mons affronter la chicane,
Y recueillir tous les débris
De ces biens qu'un père en soutane
Vous ôta, pour plaire à Fleuris,
Dont votre jeunesse profane,
Livrée au tendre amour, aux ris,
Jadis ne connut pas le prix.
Puisse toute la pharmacie
Vous fournir de puissans secours,
Pour allonger de votre vie
L'agréable & fortuné cours!

Mais, cher Marquis, sans vous déplaire,
Je crois, en dépit du docteur,
Que ce n'est point l'apothicaire
Qui peut nous vendre le bonheur.

Un esprit libre de frayeur
Que la philosophie éclaire,
Peut nonobstant son mécontentement,
Et foie, & rate, avec tumeur,
Un squirre, un cancer, un cautère,
Triompher des maux qu'il resserre,
Par le fonds de sa belle humeur.

Quoi? dans ces lieux remplis d'alarmes
Le guerrier boit, s'amuse & rit;
Ni la mort, ni le bruit des armes
Ne sauroit émousser les charmes
Du plaisir qui se reproduit:
Et vous pourriez vous en défendre,
Vous, qui libre de tous les soins,
N'avez point de remparts à prendre?
Vous, qui sans travaux, sans besoins,
Chaque nuit pouvez vous entendre
Avec Babet, & sans témoins?

Ah! tandis que moi misérable,
En Don Quichotte véritable,
Je cours les grands événemens,
En donnant chaque jour au diable
Les triumvirs impertinens.

De votre sort plus favorable
Puissiez-vous jouir fort long-temps!

En 1758, vers le temps de la bataille de Zorndorf,
au siège d'Ollmütz à Klein-Läten.

7.

Au Marquis d'Argens.

Non, Marquis, ton espoir s'abuse,
Si tu crois qu'auprès d'Apollon
Jamais une folâtre Muse
Me ramène au sacré vallon.

Détrompé de l'erreur d'un nom,
Et de l'oripeau de la gloire,
Je laisse au temple de mémoire
Courir qui voudra s'y placer,
Sans que dans la glissante route
Aucun postulant me redoute,
Ou que j'y puisse embarrasser.

Mon corps s'use, mon esprit tombe.
Des soins, des chagrins dévorans
Creusent sous mes pas chancelans
Imperceptiblement ma tombe.
Chargé de fardeaux accablans,
Et glacé par le froid des ans,
Irai-je d'une voix tremblante
Chevroter des hymnes divins,
Et de Calliope expirante
Ranimer les feux presque éteints?

Au sein de l'horreur, des alarmes,
Dans le tumulte & les hasards,
Crois-tu que sous nos étendarts,

Parmi

Parmi le carnage & les armes,
Et l'énorme fracas des camps,
Les Grâces prodiguent leurs charmes,
Et daignent m'inspirer leurs chants ?

Je vois ces nymphes fugitives,
Timides, errantes, craintives,
Chercher des asiles plus doux :
Leurs pas se détournent de nous,
Pour se fixer sur cette rive
Où la paix habite avec vous.

Vois ici, de meurtres avides,
L'oeil enflammé, de rang en rang,
Les implacables Euménides
Se baigner dans des flots de sang.

Comment, à cette race impie
Le Ciel uniroit-il jamais
Ces tendres filles du génie,
Des beaux arts & de l'harmonie,
De l'opulence & de la paix ?
Qui voudroit joindre à la fanfare
La flûte ou la douce guitare,
Feroit un mélange odieux.
Il faut qu'en ce monde bizarre
Chaque chose soit en son lieu ;
C'est pourquoi la Nature sage
Aux êtres, par un juste choix,
De dons divers fit le partage.
L'instinct qui leur prescrit des lois,
Astrint chacun à son usage.

Une agréable & tendre voix
Echut à ces chantres des bois
Qui nous charment par leur ramage.
L'aigle, le vautour dévorant,
Armés d'un coeur plein de courage,
De ferres & d'un bec tranchant,
Des airs appercevant leur proie,
Pouffent des cris aigus de joie,
Et la déchirent en volant.
Le sort de notre foible espèce
Est (n'en déplaise à ta sagesse,)
Comme celui des animaux.
Chacun reçut dès sa jeunesse
Certains talens, certains défauts.
L'homme que la raison éclaire,
Sait se limiter dans sa sphère,
Où s'il en sort mal à propos,
Il devient le jouet des fots.

Hercule, dont la main fatale
Acheva tant de grands travaux,
Lorsqu'il filoit aux pieds d'Omphale,
Mettoit en pièces ses fuseaux.

Moi, qu'un aveugle destin guide
Sur les pas du fameux Alcide,
Moi donc, qui m'oppose aujourd'hui
A des brigands aussi perfides,
A des monstres plus homicides
Que ceux qu'il écrasa sous lui,
Prétends-tu que ma main déçue,

Faite à manier sa massue,
 Déchire du premier début
 Les cordes de l'aimable luth
 De Tibulle & de la Chapelle,
 Ou la lyre à mes doigts rebelle
 Sur laquelle Homère chanta,
 Et rendit la fable immortelle
 Que son beau génie inventa ?

Ah ! laisse ma Muse grossière,
 Avec son harnois martial,
 Couvert de sang & de poussière,
 S'escrimer comme un Annibal,
 Comme Amadis, ou Diomède,
 Don Quichotte, Ajax ou Tancrède,
 Et de la guerre qui m'excède
 Abréger le cours infernal.

Bientôt la gazette fidelle
 T'apprendra la grande nouvelle
 Que nos preux chevaliers errans,
 Marchant en pompe solennelle,
 Ont attaqué, remplis de zèle,
 Des moulins qu'agite le vent,
 Dont ils emporteront une aile.

La très-sainte religion,
 Ainsi qu'un sublime héroïsme,
 Ont inspiré le fanatisme.
 Bien des héros, grands de renom,
 Poussant la gloire à l'optimisme,
 Sont Don Quichottes dans le fond.

Mais, sans acharner ma critique
Sur cette démence héroïque,
Je sens, ô Marquis! mon appui,
Combien ma verve germanique
Sur ta cervelle académique
Répand un sombre & froid ennui.
Crois-m'en, il est dur pour moi-même
D'ennuyer un ami que j'aime
Par des vers tracés au hasard;
Mais je veux, si je ne t'amuse,
T'instruire comme à leur égard
Il faut que ta sagesse en use.

Au crépuscule, quand la nuit
T'apparoît sur son char d'ébène,
Quand ton esprit, las de la gêne
Où le travail l'avoit réduit,
Quitte Euripide & Démosthène,
Pour chercher le duvet du lit,
Prends alors ce soporifique:
Je te vois au premier distique
En commençant de t'assoupir
Soupirer, bâiller & dormir.

Puissent ces vers peu supportables,
A ton repos plus favorables,
De ton asile ténébreux
Bannir ces fantômes hideux,
Enfans de rêves effroyables,
Et t'amener selon mes vœux
Toujours des songes agréables!

à Landshut, le 29 d'Avril 1759.

8.

Au Marquis d'Argens.

Marquis, quel changement ! moi chétif, moi
profane,

Qui fréquente peu le saint lieu ;
Moi sans toque & brevet dont la faveur émane
Du sacré serviteur des ferviteurs de Dieu,

Qui m'anathématise & me damne ;
Moi dont l'attachement au culte naturel
Ne reconnut jamais que la pure doctrine,
Empreinte dans nos coeurs par une main divine,
Ne servis ni Baal, ni le Dieu d'Israël ;

Moi que l'adversité nourrit à son école,
Qu'à Vienne un frauduleux écrit

A dépeint errant & proscrit ;

Moi que plus d'un ministre en son cerveau frivole,
Plus d'un cafard tondu, décoré d'une étole,
Sur le vague récit d'un téméraire bruit

Avoit cru de long-temps détruit ;

Par un coup imprévu l'inconstante fortune,

Qui me sacrifia pour plaire à mes rivaux,

Contre eux a tourné sa rancune

Et me relève sur les flots :

Et cet homme béni, ce dévot personnage,

Qui dévore son Dieu cinquante fois par an,

Qui pour triompher de Satan

De Vienne à Closter-Zell trotte en pèlerinage,

Héros qui par brevet eut le titre de sage,
Sans avoir été terrassé,
Recule chaque nuit de village en village,
Comme un barbet meurtri qui fuit le voisinage
Du cuisinier qui l'a fessé.
O fantasque fortune ! enfin en est-ce assez ?
Comme de notre sort ta cruauté se joue !
Celui-ci sous un dais est par ta main placé,
Et celui-là du trône est jeté dans la boue.
Mais le souvenir du passé
Sur l'avenir enfin m'éclaire ;
Toi-même tu m'appris le cas
Que d'une coquette on doit faire :
Nonobstant tes divins appas,
Ni ta tendresse mensongère,
Ni ton brillant retour ne me séduiront pas.
Mais dis-moi par quelle sottise
Vas-tu te frotter à l'église ?
Contre un saint qu'elle canonise,
Tu prends l'intérêt d'un damné ;
Dis-moi quel pouvoir t'autorise
A poursuivre un prédestiné ?
Que diront dans les cieux & la * * & Bellone
De la farce que tu leur donnes,
Et que dira la sainteté ?
Ne pense pas qu'on te pardonne
Ce tour de ta déloyauté,
Crains qu'outré de ta manie,
A Rome on ne t'excommunie.

En ce cas l'univers en treffaillant d'effroi,
Frappé de cette dure & terrible sentence,
(Tandis que tout mortel au fond du coeur t'encense,)
Par crainte de l'enfer s'enfuira loin de toi;
Et ton temple désert & vide
Nous fera la même pitié
Que le sacré temple où réside
La Déesse de l'amitié.

Depuis en ruminant sur cette ample matière,
Marquis, j'ai trouvé la raison
Pourquoi cet homme orné de toque & de toison
D'une écrevisse a pris la démarche en arrière.

Le vieux Satan, esprit malin,
A nous nuire toujours enclin,
Naguère l'induisit d'une étrange manière;
Par des travaux nombreux il occupa son temps
Si bien que deux jours du printemps

Le guerrier fatigué ne dit point son bréviaire,
Et quoique son grand nom à Vienne soit prôné,
Par saint Népomucène il se vit condamné

A faire un bout de pénitence,
Et la fortune exécuta
D'un tour de main cette sentence;
Voilà comment il recula.

Après quoi de toute oeuvre pie
Tout bon Chrétien présomptueux,
Scrutant son zèle fastueux,

Des ruses de Satan & de soi se méfie. *)

*) Le Maréchal Daun avoit reculé de Torgau jusqu'à Dresde.

9.

*Au Marquis à' Argens**sur ce qu'il avoit écrit qu'un homme s'érigeoit en prophète à Berlin, & qu'il avoit déjà des sectateurs.*

On rechercha toujours des sciences secrètes,
Et dans les siècles ténébreux
Le peuple stupide & peureux
Supposa que ses Dieux avoient des interprètes,
Et s'empressoit en foule aux oracles fameux;
Tant on aimoit le merveilleux.
En nos jours éclairés, dans les lieux où vous êtes,
Le vulgaire ne vaut pas mieux.
Des astrologues, des prophètes,
Empiriques, devins, imposteurs, charlatans,
Fabricateurs d'événemens,
Vous lisent dans le cours des astres, des comètes,
Du livre des destins les décrets éternels,
Et vous débitent leurs fornettes
Aux esprits superficiels
Des douairières en cornettes,
Des idiots anachorètes,
Des imbécilles à lunettes,
Fanatiques matériels,
Dont les talens essentiels
Sont de croire à toute imposture,

Rêve, fantôme, oracle, augure,
Surtout aux plus furnaturels.

Tout ceux qui comme vous connoissent la nature,
Les disciples de Lock, de Bayle, & d'Epicure,
Des visions qu'enfante un cerveau né mal-fain
Regardent en pitié la rêverie obscure.

Pour votre insensé de Berlin,
C'est dans l'apocalypse, où Newton ne vit goutte,
Qu'il a trouvé notre destin;
Du vieux démon l'esprit malin
Jamais ne l'inspira sans doute;
Et s'il falloit l'apprécier,
Je parîrois, quoi qu'il en coûte,
Que certes il n'est pas forcier.

Abandonnons dans son délire
Le peuple à ses préventions:
Qu'il aime le clinquant par où l'erreur l'attire
En mille superstitions.

Du brillant merveilleux le chimérique empire
Le réduit en sujétion;
Il ne fait point ce qu'il admire,
Le préjugé fait sa raison.

Il craint les maux qu'il envisage:
Si par trop de foiblesse il se livre à erreur,
S'il croit légèrement au fortuné présage

Que lui débite un imposteur,
C'est qu'il sent ne pouvoir résister au malheur.
Non, non, sage Marquis, quand même notre
course

Nous offriroit encor d'autres calamités,
Contre les traits cruels des destins irrités
Cherchons dans la vertu notre unique ressource;
Opposons la raison à nos sens révoltés:
Contre une âpre & longue souffrance

Une inébranlable constance
Triomphera du fort & des adversités.

Un homme courageux, dont le mâle génie
S'élance hardiment par un sublime effort
Des fanges de la terre au palais d'Uranie,
Des hautes régions de la philosophie
Jette un coup d'oeil égal sur la vie & la mort,
Son ame, inalterable aux secousses du fort,

Contemple le néant du monde,
La vanité, l'orgueil, l'erreur dont il abonde,
Et voit que tout commence & que tout doit finir.

Ainsi lorsque l'orage gronde,
Le sage dans son coeur garde une paix profonde,
Et sans s'inquiéter d'un funeste avenir,

Il l'attend sans le prévenir,
Il s'arme contre l'infortune,
Quelqu'en soit le décret cruel,
Puisque sans se soustraire à cette loi commune,
Mortel, il doit subir le destin d'un mortel,

à Pretschendorf, le 5 Janvier 1760.

10.

*Au Marquis d'Argens**sur des louanges qu'il donnoit au Roi.*

Non, jamais courtisan au langage flatteur
N'a d'un encens plus fin su nourrir son idole,
Que vous qui prodiguez à votre serviteur
Un parfum qui pour lui ne vaut pas un obole.

Je ne suis plus, Marquis, frais de l'école,
Ni dans ce bel âge enchanteur
Où notre ame ingénue, encor novice & folle,
Avale avidement un poison séducteur.

La louange est une vapeur
Qui devant le bon sens se dissipe & s'envole;
La vérité sévère, à l'oeil plein de rigueur,
Se montre à mes regards, & poursuit de l'erreur
Un fantôme aimable & frivole,
Que l'amour propre allaite & forme dans mon
cœur.

Elle m'offre un miroir où, lorsque je m'y mire,
Je puis de mes défauts composer la fatyre;

J'y vois avec étonnement
Ce bonnet redouté que sur ma tête grise
Avec les deux mains lourdement
A fait enfoncer la sottise.

Quelque soit mon penchant enclin à m'admirer,
Marquis, dans cet état je ne puis m'y livrer.
Ah! qu'il est différent, au sein de la victoire,
Tout couvert de lauriers moissonnés par la gloire,
D'avoir dompté, soumis des peuples belliqueux,
Ou d'être maltraité, chassé, battu par eux.
Ce n'est pas le chemin du temple de mémoire,
Mais bien de l'hôpital, ou d'un destin affreux.
A mes foibles talens je fais rendre justice,
Et dans ces jours de sang, dans ces temps orageux,
Sans cesse au bord du précipice,
Mes malheurs me servent d'indice,
De mon peu de capacité,
Et me font étouffer ma folle vanité.
Non, mon ame n'est pas assez fière, assez haute,
Pour ne point avouer que souvent par ma faute
J'essuyai de cruels revers.
Sous mes pas incertains mes ennemis pervers
Ont à loisir creusé des gouffres, des abymes.
J'eus l'art d'en éviter que je vis entr'ouverts;
Mais l'honneur dont je suis les altièrès maximes,
M'a peut-être entraîné dans des pièges couverts.
Trop peu fait pour goûter un remède timide,
J'ai su lui préférer un conseil généreux:
En le prenant toujours pour guide
Il me sembloit moins odieux,
S'il falloit être malheureux
Sous le bras qui me persécute,
Qu'une audace intrépide eût signalé ma chute,

Que de brûler à petit feu.
 Rien de parfait en notre espèce :
 Certain démon qui nous oppresse,
 Par un assemblage fatal
 En nous a réuni le bien avec le mal,
 Le vice à la vertu, l'orgueil à la foiblesse,
 Et la folie à la sagesse.
 De ce bizarre composé
 Je suis pétri, je le confesse ;
 Mais je n'ai point la petitesse
 De m'en sentir désabusé.
 Contentons-nous de ce mélange
 Auquel notre destin, Marquis, nous a réduits.
 L'homme tient de la brute & tant soit peu de l'ange,
 De la clarté du jour & de l'ombre des nuits.
 Par charité pour mes ennuis
 Epargnez-moi toute louange,
 Et prenez-moi tel que je suis.

De Freyberg, ce 20 de Mars 1760.

II.

Au Marquis d'Argens

*sur l'édition qu'il envoya au Roi des Poësies du
Philosophe de Sans-Souci.*

Grand merci, Marquis, de mon drame,
Que malgré Néaulme *) & sa femme
Vous vous pressez de publier.
Et si la calomnie infame
Se complaît à me décrier,
Si chez le Russe on me diffame,
Vos **) pourra me justifier.

Croyez que moi tout le premier
En père courroucé je blâme
Ces vers qui me font sommeiller.
Le curieux qui les réclame,
Pestera dans le fond de l'ame
Du prix qu'il en faudra payer.
J'entends des censeurs aboyer,
Et d'une mordante épigramme
Cruellement m'humilier.
Ah! ma disgracieuse veine,
Voilà comme ils payent la peine
Que tu pris de les ennuyer.

*) Libraire.

**) Libraire qui imprima l'ouvrage.

Un rimeur qui semble avoir l'asthme,
Et ployant toujours sous le faix,
Sans vigueur, sans enthousiasme,
Glacé dans les plus forts accès,
Expire aux cris de l'ironie,
Et le public qui le dénie,
Enterre son nom pour jamais.

A son envoi sous des cyprès
Des brocards la cacophonie
Vient se joindre à la compagnie
Des trop tardifs & vains regrets.

Alors ces malheureux ouvrages,
Etalés au coin des marchés,
Ont à souffrir tous les outrages
A ceux de Pradon reprochés.

Elevez donc un cénotaphe
A mes écrits infortunés,
Véridique historiographe.
Tracez - y ces mots mieux tournés
Qu'ils ne sont dans cette épitaphe :

„ Ci gisent, (d'Argens le parafe)

„ Ces vers morts le jour qu'ils sont nés.“

De 1760.

12.

Au Marquis d'Argens

*en lui envoyant les lettres de Phiphihu que le Roi
avoit composées: elles contiennent une satire du
Pape, qui avoit envoyé au Maréchal Daun
une toque & une épée bénites.*

Marquis, je vais sur vos brisées,
Tantôt Suisse, *) tantôt Chinois,
Je reste incognito sous ces formes usées,
Et débite mes billevesées
Contre ces potentats fournois,
Gens durs & de mauvais aloi.
Je révèle au public, me cachant sous un masque,
La honte d'un pontife & les crimes des rois
Que ma plume en jouant, par un travers fantasque,
Avec ménagement persifle quelquefois.
Je fais flèche de tous les bois.
Puisque mon fer s'émousse, il faut bien que ma
plume
Me venge des affronts dont l'ennui me consume,
Et verse selon son pouvoir
Les flots de la plaisanterie,
Et d'une modeste ironie,

*) Il avoit paru des Lettres d'un Suisse dans lesquelles le Roi
développoit la politique de la cour de Vienne.

Sur le Saint Père, unique espoir
 De l'auguste & fière héroïne
 Qui respire le sang & trame ma ruine;
 Sur la cour ennemie & le coeur traître & noir
 D'une princesse à haute mine,
 Que dans le fond du nord, où sa grandeur domine,
 Jadis Algarotti fut voir;
 Sur ce prêtre insensé qui contre moi fulmine
 L'anathème matin & soir,
 Ayant au ** la cristalline,
 En main le sceptre & l'encensoir.
 Je l'avourai, ma conscience
 Voudroit qu'avec plus d'indulgence
 Je pardonnasse en bon chrétien
 De tant d'affronts reçus l'irréparable offense.
 Non, je n'en vois pas le moyen;
 On nous dit, & chacun le pense,
 Que le plaisir de la vengeance
 Est un plaisir des Dieux, & pour le goûter bien
 Je suis en ce moment païen.
 Comment, par respect pour le trône
 Nous faut-il laisser outrager,
 Et flatteurs rampans ménager
 Ces avortons de Tisiphone,
 Ces rois qui n'épargnent personne,
 Lorsque la force en main ils peuvent se venger?
 Si j'avois du brillant génie
 Reçu le rare don du ciel,
 J'aurois plus finement su draper la manie

De ce tas d'écoliers qui de Machiavel
Ont fait leçon de perfidie,
Qui prêts à se canoniser,
Avec un air de modestie,
Ne parlent que de m'écrafer.
Mais après les Lettres perfannes,
Et les écrits d'un certain Juif,
Le lecteur fort rébarbatif
Rira des mes oeuvres profanes,
Et d'un regard un peu trop vif
Aux ongles connoissant la bête,
J'ai trouvé, dira-t-il, dans l'écrit que l'on fête,
Au lieu d'un maître un apprentif.
Ah! pauvre chantre d'Arcadie,
Ainsi tu te peinas en vain,
Pour imiter la mélodie
Du rossignol ou du serin:
Tes airs en font la parodie.

13.

Au Marquis d'Argens.

De notre camp de porcelaine,
Au fidelle & bon citadin
Des murs antiques de Berlin,
Salut & santé souveraine,
Paix & tranquillité prochaine.

Or dites-nous, mon cher Marquis,
Que faites-vous & la Marquise,
Séquestrés dans votre taudis?
Tous deux vivans ensevelis,
Redoutez-vous toujours la bise,
Et le perfide vent coulis,
Qui perce rideaux, & méprise
L'épais tissu de vos habits?
Passez-vous les jours & les nuits,
Selon vos us & votre guise,
Sans sortir tous deux de vos lits?
Ou bien commentez-vous ensemble
Quelque vieux philosophe grec,
Ouvrage charmant quoique sec,
Devant lequel l'imprimeur tremble
Et s'agenouille par respect?

Mais non, mon esprit imagine,
Ou pour mieux dire, je devine
Le train de nos jours usité:
Je crois vous voir en votre chambre,
Où n'entra jamais odeur d'ambre,
Dans la flanelle empaqueté,
De pelisses emmaillotté,
Les pieds sur votre chaufferette,
Le bonnet de nuit sur les yeux,
Dissenter avec le prophète
Sur le destin que nous apprête
L'obscur volonté des cieux.

Moi, dont l'ame matérielle
N'a pas le don de s'exalter,
Je puis, sans vouloir impiéter,
Sur votre diseur de nouvelle,
Vous en révéler aujourd'hui
D'aussi vraisemblables que lui.

Je les tire de ce grimoire
Que me donna ce vieux Dessau,
A l'oeil fier, à moustache noire,
Magicien dès le berceau.

Voici ce que dit ce bon livre
Sur l'histoire de l'avenir;
Gardez-vous bien de le honnir,
Ou bien malheur pourroit s'ensuivre:
De croyance il faut vous munir.

„Dès que l'ardente canicule
„Aura porté dans les cerveaux

„Ce feu pénétrant qui les brûle,
„Alors les princes, les héros,
„Empressés sur les pas d'Hercule
„Aux combats iront à grands flots.
„Notez que d'iceux les plus fots,
„De Prusse, d'Autriche & Russie,
„Acharnés sur la Silésie,
„Aux autres tourneront le dos.“

Si cependant je vous dois dire
Ce qui se passe dans mon coeur,
Tandis qu'en ce moment flatteur
Avec vous je m'efforce à rire,
Tout en badinant je soupire,
Et sens le poids de mon malheur.

Plein de chagrin & de fureur,
Je donne à tous les milles diables
Les cercles & leur empereur,
Les Ourfomanes exécrables,
Vos François, quoique plus aimables,
Avec leur Louis du moulin,
Ses ministres & sa catin,
Madame & Monsieur le Dauphin,
Et la guerre & la politique.

Je confesse sincèrement
Que ce petit emportement
N'est point dans le goût du portique,
Et n'a point eu pour élément
L'impassibilité stoïque.

Mais j'aurois voulu voir Zénon,
Socrate & le divin Platon,
Contre trois femmes enragées
De hauteur, d'orgueil rengorgées,
Se débattre dans ce canton,
Et dans ces plaines ravagées
Essuyer sur leur triste front
Chaque jour un nouvel affront;
Leur sang froid & leur patience,
Dans cette épreuve d'insolence,
N'auroit pas long-temps tenu bon.

Et quand ç'auroit été Caton,
Dans son coeur rempli de souffrance
Il auroit senti, j'en répons,
Les aiguillons de la vengeance.

Et que peut la froide raison
Contre le cri de la nature?
On s'aigrit à force d'injure,
Et selon mon opinion
On verra toute créature
Penser de même que Timon.

Voilà, Marquis, comme raisonne
L'esprit, ce sophiste éloquent.
Puis-je cacher par ce clinquant
La passion qui m'empoisonne?

Quoi qu'il en soit, en ce moment
Je puis espérer fermement
Que tout bon chrétien me pardonne,

Et que Dieu, si doux, si clément,
En fera par clémence autant.

Vous surtout dont j'ambitionne,
Soit dans mon camp, soit sur le trône,
Les suffrages & l'agrément,
Vous m'absoudrez tout doucement
De ce péché que la Sorbonne,
Même l'archange Gabriel,
S'il argumentoit en personne,
Trouveroit un péché véniel.

à Meissen, en Mai 1760.

14.

*Au Marquis d'Argens,
comme les Russes & Autrichiens bloquoient le camp
du Roi.*

Le philosophe des Marquis,
Le Provençal le plus fidelle,
Ne m'a de deux grands mois transmis
Ni mot, ni billet, ni nouvelle.
Ce n'est pas lui que je querelle,
Mais ce vil ramas de brigands,
Ces barbares qui tous les ans
Viennent au milieu de l'automne
Des riches faveurs de Pomone
Dépouiller nos fertiles champs.

Comme un vaste & sombre nuage
Renferme en ses flancs ténébreux
La grêle, la flamme & l'orage,
Est devancé par le ravage
Des aquilons impétueux:
Ainsi cet essaim de barbares
De nos troupeaux, de nos trésors
Pilleurs & ravisseurs avarés,
En inondant ces tristes bords,
Ont été précédés des corps

De leurs Cosaques & Tartares,
Artisans de destruction,
D'horreur, de dévastation.

Ils ont enlevé pour prélude
Vos lettres & mon postillon.

Bientôt leur vaste multitude,
Jointe à l'Autrichien Laudon,
Nous entoure avec promptitude;
Tous leurs guerriers font un cordon.

Voilà notre camp qu'on assiège;
L'Autrichien veut batailler,
Tout orgueilleux de son cortège.
Le Russe craint de ferrailer.

Mais le Dieu de l'intelligence,
Qui n'entre point dans les conseils
De ces gens à Thrason *) pareils,
Nous fit trouver dans la constance
Notre rempart, notre assurance,
Et non dans de grands appareils.
La méfiante vigilance,
Tous les matins, au trait vermeil
Que dardoit la naissante Aurore,
De nos yeux tout prêts à se clore
Chassoit les pavots du sommeil.

Et Mars qui selon sa coutume
Se rit d'un catarre ou d'un rhume,
Gagné dans ses champs périlleux,

*) Brave de TERENCE.

Au lieu de la douillette plume,
Nous fournit des lits plus pompeux
Que n'ont les courtisans oiseux,
Qui dans la mollesse, à Versailles,
En étourdis de nos batailles
Se font les juges fourcilleux.

Une colline en batterie,
Monument de notre industrie,
Fut notre somptueux palais,
Et des javelles que sans frais
Amassoit une main guerrière,
Nous offroient leur douce litière;
La terre partoit notre faix,
Et des cieux l'immense carrière
De notre lit formoit le dais.

Là quinze jours, & plus encore,
Nous vîmes la naissante Aurore
A sa toilette le matin
De vermillon hauffer son teint,
Se parer de ses émeraudes,
De ses rubis, montés aux modes
Qui de Paris vont à Berlin.

De même vers le crépuscule,
Tant que dura la canicule,
On nous vit, sans nous relâcher,
Assister au petit coucher
De Phébus, qui chez Amphitrite
Toutes les nuits fait sa visite.

Enfin par un heureux hafard,
Ou bien quel qu'en foit le principe,
Des bataillons l'épais brouillard
En moin d'un clin d'oeil fe diffipe.

Où font ces hommes qu'ont vomis
Les bords glacés du Tanaïs,
Les marais empestés du Phafe,
Ou les cavernes du Caucafe?
Je n'apperçois plus d'ennemis.

Non, non, ils n'ont point de fcrupule;
Ils vont fuyant vers la Viftule,
Pour cacher la honte & l'affront
Dont on a fait rougir leur front.
Qu'ils retournent dans leur repaire
Chez les farouches animaux,
Et qu'ils déchargent leur colère
Sur cette engeance fanguinaire
De tigres, d'ours, de lionceaux.

Pour Laudon, ce vaillant Achille,
Qui traite à préfent d'imbécille
Ce Daun qu'il méprife & honnit,
Quoique du Saint Père bénit,
Laudon & fa troupe dorée,
Et fes guerriers & fes archers
Se font une belle foirée
Blottis derrière un rocher,
Où nous n'irons pas les chercher.
Tels font les geftes véridiques,
Les faits, les exploits héroïques

Qu'ont vus les champs filéfiens
Des Russes & des Prussiens.

Mais tandis que ma Muse accorte
Très-succintement vous rapporte
Les prouesses de nos soldats,
Subitement devant ma porte
Arrive, avec un grand fracas,
Cette bavarde *) à l'aile prompte
Qui sans respirer vous raconte
Ce qu'elle fait ou ne fait pas,
Et qui répand à chaque pas
La gloire tout comme la honte
Des belles & des potentats.

Cette rapide Renommée
Dont l'homme le plus éventé,
Et le sage par vanité,
Convoitent tous deux la fumée,
Nous apprend par des bruits confus
Que Daun & Broglie sont battus. **)
C'est ainsi que le Ciel se joue
De ce que l'homme croit prévoir;
Ce plan où se fondoit l'espoir,
Que la grande alliance avoue,
Et que Laudon sans s'arrêter
Contre nous dut exécuter,
Ce plan dans un moment échoue.

Ceci me rappelle, Marquis,
La montagne de la Fontaine,

*) Fausse nouvelle,

**) Cela étoit faux.

Qui hurlant & jetant des cris,
Du travail d'enfanter en peine,
N'accoucha que d'une souris.

Gazette militaire.

Dans ce moment, de grand matin,
Nous apprenons par le Sarmate
Qu'un de nos héros, nommé Plate,
Vient de donner un coup de patte
Au Moscovite Butterlin.

Il a pris un gros magasin
Et deux mille hommes à Koblin;
Mais, ce qui passe la croyance,
Et fâche la russe Excellence,
Ce font cinq mille chariots,
Tous bien chargés par prévoyance
Du butin que fit ce héros.

Oh! que la guerre est impolie!

De plus, voici ce qu'on apprend:

Qu'une cité très-bien munie,
Capitale de Posnanie,
Par un bonheur tout aussi grand,
Signale le bras triomphant
Du vainqueur du peuple ourfoman.
Neuf bataillons portent nos chaînes,
Et ce Butterlin si rétif,
Cet ardent dévastateur de plaines,
Chez le Sarmate fugitif
Se cache pour pleurer ses peines.

Ainsi, bonnes gens de Berlin,
Ne craignez plus pour cette automne
Les maux que vous feroit Bellone
Sous la forme de Butterlin.
Pour éviter votre ruine,
Nous avons eu l'art de traiter
D'une alliance à la fourdine
Avec Madame la Famine;
Lorsque sur elle on peut compter,
Jusqu' aux ours tout peut se dompter.

Ah! puissent-ils dans la mer noire
Tous ces fâcheux, tout d'un plein faut,
La tête en bas, le cul en haut,
S'abymer eux & leur mémoire!

Du camp de Bunzelwitz, 1761.

15.

Au Marquis d'Argens.

Orgueilleuse raison ! ce trait doit te confondre :
Que de maux inouis sur nous viennent de fondre !
L'oeil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir.
Un voile impénétrable a caché l'avenir :
Nos regards curieux sans fin sur lui s'exercent ;
Leur efforts sont perdus, jamais ils ne le percent.

La campagne, Marquis, approchoit de sa fin,
On osoit se flatter d'un plus heureux destin ;
Déjà disparoissoit l'immense multitude
De ce peuple cruel, né dans la servitude,
Qui tel qu'aux Apennins les orageux torrens,
Ravageoit nos cités & dévastoit nos champs.
Ils avoient fui, l'espoir commençoit à renaître,
Qu'ayant moins d'ennemis on les vaincroit peut-être.

Ce calme inespéré ne dura qu'un moment :
La foudre avec l'éclair partit au même instant.
L'Autrichien caché, tapis dans ses montagnes,
Prémédite son coup, descend dans les campagnes.

Ces travaux dont Vauban, le digne fils de
Mars,

Par des fossés profonds défendoit les remparts
Dont Schweidnitz assuroit sa redoutable enceinte,
N'ont pu contre un assaut la préserver d'atteinte.
Sous un bras téméraire autant qu'audacieux

Elle tombe une nuit, presque à nos propres yeux.
Dès-lors les embarras de tout côté nous pressent:
Depuis ce coup fatal tous les troubles renaissent.
De l'Odre jusqu'au Rhin, de Cosel à Colberg
On voit l'airain tonnant & la flamme & le fer
Déployer leur horreur sur toutes mes provinces,
N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni princes;
Tout l'Etat est en butte à ce commun danger.
Je ne puis me défendre, & je dois me venger?
Les projets des Césars, des Condés, des Eugènes
Dans cette extrémité sont des sciences vaines.
Il faudroit que le Ciel, favorable à nos vœux,
Daignât manifester son bras miraculeux.
Nos moyens sont à bout, l'adresse & la vaillance
Succombent sous le nombre & sous la violence
De l'univers entier conjuré contre nous.

Le sage doit prévoir; il le peut, direz vous:
Des faits bien combinés lui tiennent lieu d'augures,
Il se prépare ainsi d'heureuses conjonctures.

La prudence, Marquis, est un fil incertain;
Il guide, égare, & cède au pouvoir du destin.
L'apparence souvent dément ce qu'elle indique;
Ce qui paroît probable au fond est chimérique.
Tel est ce labyrinthe où l'homme sans flambeau
Se perd en tâtonnant, l'oeil chargé d'un bandeau.

Le perfide méfier que celui qui m'occupe!
En calculant mes pas je n'en suis pas moins
dupe

Des caprices du sort & des événemens.

Je

Je perds en vains projets de précieux momens.
Ma constance aux abois du fardeau qui m'excède,
Du soin opiniâtre y veut porter remède ;
Mais quel esprit perçant pourra me conseiller
Par quel art ce chaos pourra se débrouiller ?

Ah ! quelque fermeté qu'ait l'ame la plus forte,
Un torrent de malheurs sur elle enfin l'emporte ;
Quand on n'a plus d'espoir, le courage tarit,
Et l'esprit révolté contre ses fers s'aigrit.
Le fatal ascendant du sort qui m'enveloppe,
Infecte mes esprits d'un poison misantrophe ;
J'ai pris ma vie en haine & le jour en horreur :

Et lorsque la raison adoucit cette aigreur,
Qu'un intervalle heureux permet que je respire,
D'un désastre nouveau l'on s'empresse à m'instruire,
Pour nourrir ma douleur, hélas ! que d'alimens !

J'épanche en votre sein mes secrets sentimens.
Jamais l'ambition, ni l'intérêt infame,
N'ont pu tenter mes sens, ni subjuguier mon ame ;
Un sentiment plus grand, plus noble & généreux
Au sortir du berceau m'embrasa de ses feux.

Mon coeur vous est connu ; vous savez qu'il
dédaigne

Les symboles pompeux d'un despote qui règne,
Que souvent entouré d'un appareil si vain,
Vous m'avez toujours vu moins roi que citoyen.

Mais ma philosophie & mon indifférence
Ne vont point à souffrir l'injuste violence
De ce complot de Rois, qui sans se rebuter,

D'un trône chancelant veut me précipiter.
Qui foule aux pieds l'orgueil, déteste la foiblesse;
Endurer un affront, cher Marquis, c'est bassesse:
De ce trône envié, tout prêt à succomber,
Je descendrois sans peine, & n'en veux pas tomber.

Peut-être qu'autrefois enchanté par l'histoire,
J'ai sacrifié trop à l'amour de la gloire;
L'exemple séduisant de tant d'hommes fameux
Me remplit du désir de m'élever comme eux:

Mais bientôt redressé par la philosophie,
J'appris par ses conseils à réformer ma vie,
A rejeter l'erreur, chérir la vérité,
Et mon esprit alors, par ce charme emporté,
Connut que pour atteindre à la gloire mondaine,
Il avoit poursuivi sans fruit une ombre vaine,
Qu'il n'est qu'illusions, que tout s'évanouit.

Revenu de l'objet qui long-temps m'éblouit,
Je me disois: Je vois la fin de ma carrière,
Bientôt le froid trépas va clore ma paupière.
Faut-il par tant de soins, de chagrins & d'ennuis,
De jours si douloureux, de plus cruelles nuits,
Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,
Où le temps détruira nos noms & notre cendre?
Ah! s'il faut tout quitter au moment du trépas,
A des soins superflus pourquoi perdre nos pas?
Terminons les travaux d'une vie importune:
Est-ce à nous, vils mortels, à dompter la fortune?

Non, non, il faut choisir pour aller à sa fin
Une voie applanie, & le plus doux chemin:

Laiſſons aux conquérans entourés de ruines
Ces ſentiers hériffés de ronces & d'épines.

Vaines illuſions! ſonge vague & flatteur!
Ceffons de nous tromper pour vaincre la douleur.
Eſclave ſcrupuleux du devoir qui me lie,
Un joug ſuperbe & dur m'attache à ma patrie.
Je vois en gémiſſant ſes honneurs abolis,
Tant d'Etats inondés d'avidés ennemis,
Du danger renaiffant l'intariſſable ſource,
L'ennemi triomphant, le peuple ſans reſſource,
Et partout le ravage & la déſtruction.

Patrie! ô nom chéri! dans ton affliction
Mon cœur, mon triſte cœur te voue & ſacrifie
Les reſtes languiffans de ma funeſte vie.
Loin de me conſumer en ſoins infructueux,
Je m'élançe auſſitôt dans ces champs périlleux.
La vertu me ranime, un nouveau jour m'éclaire;
Courons venger l'Etat, ſoulager ſa miſère;
Oublions tous nos ſoins pour ne penſer qu'à lui,
Que l'effort de nos bras lui procure un appui;
Il faut dans le torrent nager malgré ſa pente,
Périr pour la patrie, ou remplir ſon attente.

Si quelque ambitieux, avide du danger,
De ce peſant fardeau vouloit me ſoulager,
Qu'avec plaifir, Marquis, dégagé de contrainte,
Sans beſoin d'étaler l'indifférence feinte,
J'abdiquerois d'abord ma triſte dignité.

Dans le sein du repos & de l'obscurité,
Loin des yeux importuns d'une foule indiscrete,
J'irois m'ensevelir au fond d'une retraite.

Si jamais votre ami, hors de ce tourbillon,
D'un vain désir de gloire éprouvoit l'aiguillon;
Si ce monde pervers, ingrat, cruel & traître,
L'abusoit de nouveau, lui qui l'a su connoître.
Ah! vous verrez plutôt & le ciel & les flots
Confondus à l'instant rétablir le chaos.

Non, non, sans désirer dans cet heureux asile,
Ces honneurs, ces grandeurs, cette gloire stérile,
Au sein de la vertu, moins craint, moins envié,
J'élèverois un temple au Dieu de l'amitié;
Et saurois conserver l'unique bien du monde,
L'innocence du coeur, dans une paix profonde.

Là, soit que le destin dût prolonger mes
jours,

Ou qu'il eût résolu d'en abrégier le cours,
D'un oeil indifférent que la raison éclaire,
Je verrois dans la mort la fin de ma misère;
Certain que de ce corps par les maux accablé
Le souffle qui l'anime à peine est exhalé,
Que cet instant rapide, en détruisant mon être,
Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vît naître.

Ainsi ceux que ce jour a vus mettre au tom-
beau,

Et tous ceux dont la mort éteindra le flambeau,
Seront également par une loi durable
Absorbés à jamais par l'âge irrévocable,

à Strehlen, le 8 Novembre 1761.

16.

*Au Marquis d'Argens**sur son jour de naissance.*

En ce grand jour naquit le fameux Jean Baptiste,
Non pas ce dur docteur baptisant les Hébreux
Dont le peuple au désert alloit suivant la piste,
Mais le Marquis d'Argens, auteur fort lumineux,
Et qu'en lieu solitaire on ne voit de coutume ;
Ce sage a pris son gîte en un bon lit de plume ;
L'impassibilité l'éloigna des travaux,
Il s'endort mollement dans les bras du repos.
A Philipsbourg son front fut surchargé d'un casque,
Bientôt après d'un Juif il emprunta le masque,
Pour draper librement les fous & les bigots.
Que son front soit toujours ombragé de pavots,
Et que sans le nourrir de miel, de sauterelles,
Il puisse un jour atteindre aux ans de Fontenelle !

Par son très-humble et très-obéissant serviteur

Le Poëte de sa cour.

17.

*Au Lit**du Marquis d'Argens.*

O meuble fait pour charmer le repos !
Toi que Morphée ombragea de pavots,
Du doux sommeil compagnon légitime,
Soulagement à l'âpreté des maux,
Souffre un moment que ma Muse t'anime,
Et sens, ô Lit ! tout le prix que tu vaux.

Tu ne fais point quel est l'esprit sublime
Que tu soutiens mollement sous son dos ;
C'est ce d'Argens, la terreur des bigots,
Ce grand Isaac que tout Paris estime,
Qui foudroya les préjugés, les fots.
Sur ton chevet sa cervelle féconde
Conçoit des plans, & mûrit ses écrits
Si promptement publiés dans le monde,
Et dont Bordeaux *) connoît si bien le prix.

Mais mon cher Lit, ta nature stupide
N'a point senti jusqu' où va ton bonheur.

Jamais la flamme amoureuse d'Ovide
N'eut pour Corinne une aussi vive ardeur ;
Sa passion n'eut point cette fureur
Que ton Marquis témoigne pour tes charmes ;
Quand il te quitte, en proie à sa douleur,

*) Libraire à Berlin.

Il veut en vain nous cacher ses alarmes;
Jamais ne fut un plus fidelle amant.

Plutôt Ninus dans sa course fatale
Auroit trahi son fidelle Euryale;
Plutôt Orphée auroit vécu content
Seul & toujours séparé d'Eurydice;
Ou Pénélope, absente encor d'Ulyffe,
Auroit donné au premier poursuivant
Avec sa main son empire vacant,
Avant qu'on vît ton Marquis, le modèle
D'un Céladon, d'un soupirant fidelle,
Quand l'ombre arrive & que le jour s'enfuit,
Passer sans toi la moitié d'une nuit.

Pour ton duvet qui sent la pourriture,
Et tes vieux draps aussi crasseux qu'usés,
Et tes rideaux déchirés & percés,
Et tes coussins avec la couverture,
Ton bon patron quitteroit, je l'assure,
Bibliothèque, amis, biens & parens,
Pour végeter entre tes draps puans.

Est-il chez nous un goût qui s'éternise?
En jouissant bientôt l'amour s'épuise;
Dans quels pays vit-on des soupirans
Dont les beaux feux aient duré cinquante ans?
Quel Cupidon eut jamais barbe grise?
O Lit! toi seul (& je m'en scandalise)
Tu sus fixer notre inconstant d'Argens.
Mais quel miracle! observe que le temps,
Qui détruit tout dans sa course rapide,

De tes faveurs l'a rendu plus avide ;
Naguère au moins dans tes crasseux réduits
Il se bornoit à se fourrer les nuits ;
Mais à présent, moins sage & moins timide,
Plus acharné dans ses folles amours,
Tu le retiens & les nuits & les jours.

O vous ! grands Dieux qu'a célébrés ma verve,
Toi Dieu du Pinde, immortel Apollon,
Auguste, sage & prudente Minerve,
Vengez les arts, & vengez votre affront.
Souffrirez vous que ce Marquis transfuge,
Que ce d'Argens, loin du sacré vallon,
Au fond d'un lit se soit fait un refuge,
Et qu'oubliant votre culte & son nom,
En entassant les pavots & l'opium,
Sur son chevet il élève un trophée
A son idole, à son pesant Morphée ?
Armez vos bras & rendez aux beaux arts
Ce nourrisson déserteur & rebelle,
Et qu'arraché du sein de sa ruelle,
Il n'ose plus quitter vos étendarts.

Friedrich

Correspondance Entre Frédéric II, Roi De Prusse Et Le Marquis D'Argens,
Avec Les Epitres Du Roi Au Marquis

Bd.: 2

Koenigsberg (1798)

Epist. 288-1/2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10620856-7

VD18 80423302-001